PQ
1553
.C5
1900z

OUVRAGES DE M. ALPHONSE SÉCHÉ

A LA LIBRAIRIE LOUIS-MICHAUD

Les Muses françaises, anthologie des femmes poètes du XIIIe siècle à nos jours (illustrée de portraits) T. I Prix 3 50

Les Poètes-Misère, anthologie des poètes morts de faim ou de misère, avec une étude (illustrée de portraits). . . . . 1 »

Les Sonnets d'amour, anthologie des plus beaux sonnets de la langue française, sur l'amour, du XVIe siècle à nos jours. . . . . 1 »

Les plus jolis vers de l'année (1907), choix des meilleures œuvres poétiques publiées dans le courant d'une année. PREMIÈRE ANNÉE. . . . . 1 »

Bibliothèque des Poètes français et étrangers :
RONSARD. — LORD BYRON. — ALF. DE MUSSET. — ANDRÉ CHÉNIER. — HENRI HEINE. — BÉRANGER. — HÉGÉSIP E MOREAU. — EDGAR POE. — SCARRON. — BRIZEUX.— J. DU BELLAY.— GÉRARD DE NERVAL. — LOUIS UHLAND. — CHARLES D'ORLÉANS. — CASIMIR DELAVIGNE. — Chaque volume..... 1 »

SOUS PRESSE :

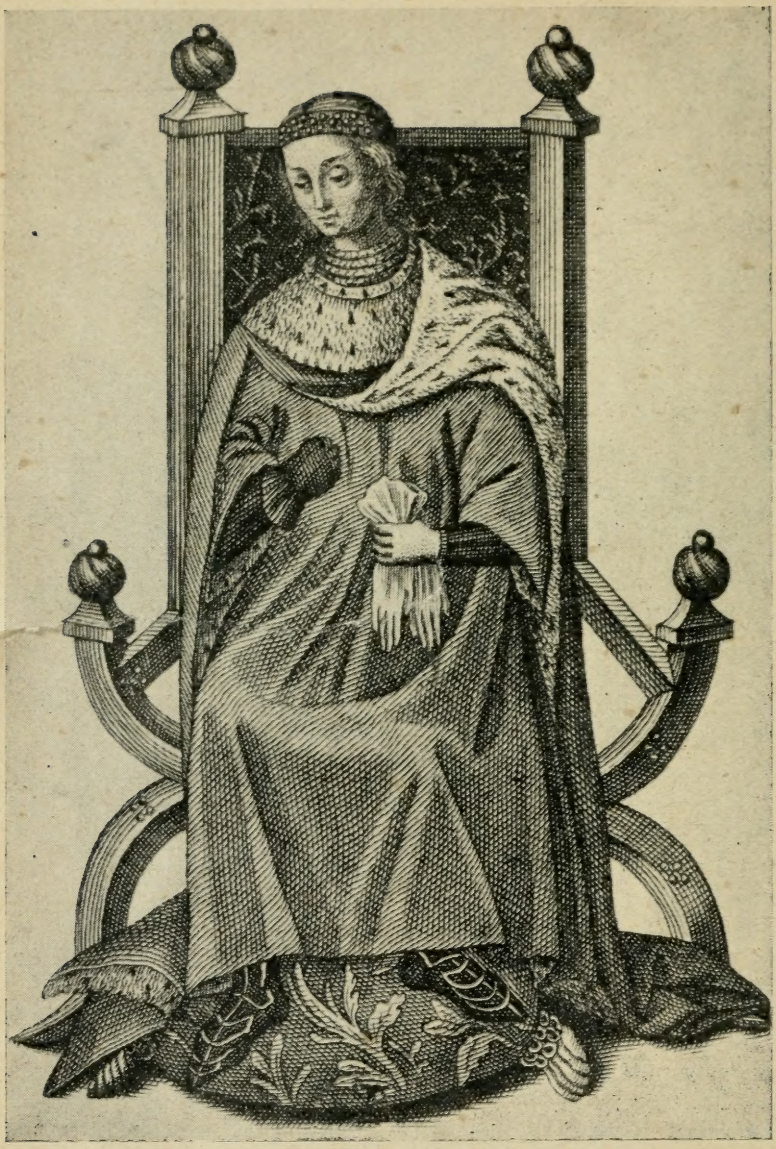
Les Muses françaises, T. II (XXe siècle) . . . 3 50

EN PRÉPARATION :

Les plus jolis vers de l'année (1908), deuxième année. 1

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pomesballadesc00char



CHARLES D'ORLÉANS

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

CHARLES D'ORLÉANS

POÈME -- BALLADES -- CAROLES
CHANSONS -- COMPLAINTES -- RONDEAUX

Choix, Notice biographique et bibliographique

par

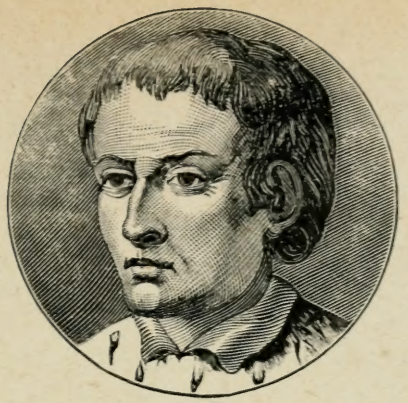
ALPHONSE SÉCHÉ

Avec deux Portraits et un autographe de Charles d'Orléans

LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, boulevard Saint-Germain
PARIS

Universite

PQ
1553
.C5
1900z



CHARLES D'ORLÉANS

SUR CHARLES D'ORLÉANS

PRINCE *malheureux et poète longtemps oublié, — à travers le charme un peu mièvre de ses jolis vers et la navrance de sa lamentable histoire, avec l'éloignement des siècles, — Charles d'Orléans est pour nous une mélancolique et douce figure que nous imaginons volontiers semblable à ces minces seigneurs vêtus de soie et d'or, portant l'épée et la lyre, et qui vivent dans une féerie d'arabesques, en marge des vieux parchemins.*

Le « doulx seigneur », comme dit François Villon, était né pour être heureux ; le sort lui fut contraire. S'en plaint-il ? Oui, mais sur un ton infiniment résigné. La nature ne l'avait pas fait pour les luttes que lui imposait la destinée. Sans doute, il s'en était rendu compte. — « Comme Hamlet, il était inférieur à sa terrible tâche, mais, au lieu de pousser jusqu'aux limites de la folie le sentiment de la discordance entre son rôle et son caractère ; il s'y résigna sans trop de peine, et on peut croire qu'il bénit presque le sort qui, sans déshonneur, le dispensa pendant un quart de siècle de remplir des devoirs qu'il acceptait jusqu'à un certain

point, mais qu'il n'embrassait pas dans le fond de son âme (1). »

Puissant à l'égal d'un roi, il aurait pu jouer — si la Fortune lui avait été plus favorable — un rôle considérable dans l'histoire ; mais il n'eut pas prêté alors une oreille aussi attentive à la musique des rimes, et la France aurait perdu un de ses plus délicieux chanteurs.

Charles d'Orléans naquit à Paris le 26 *mai* 1391, *de Louis de Valois, duc d'Orléans, frère de Charles VI et second fils de Charles V et de Valentine, fille de Galéas Visconti, seigneur de Milan.*

*Lorsque l'on connaît la passion de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan pour les arts et les lettres, il est permis de supposer que leur fils fut élevé au milieu des richesses inouïes qu'ils s'étaient plu à accumuler autour d'eux, au milieu de cette cour où rimeurs et artistes de tous genres trouvaient protection et amitié. Eustache Deschamps et Christine de Pisan, les deux plus grands poètes d'alors, étaient les favoris du duc : sans doute Charles apprit d'eux l'*Art de dictier et faire chansons. *Plus tard, quand le malheur aura mis sa rude main à son épaule, il se souviendra des leçons du bel âge et il s'efforcera, de son mieux, d'oublier sa peine en faisant des vers.*

Charles n'était encore qu'un enfant lorsque l'ambition de son père lui donna une femme. Le 4 *juin* 1404, *il fut fiancé à la fille aînée de Charles VI, la jeune princesse Isabelle, veuve dès l'âge de dix ans de Richard d'Angleterre qu'elle n'avait d'ailleurs pas connu. Le mariage se fit deux ans plus tard, le* 29 *juin* 1406. *Charles d'Orléans avait quinze ans, sa femme dix-sept.*

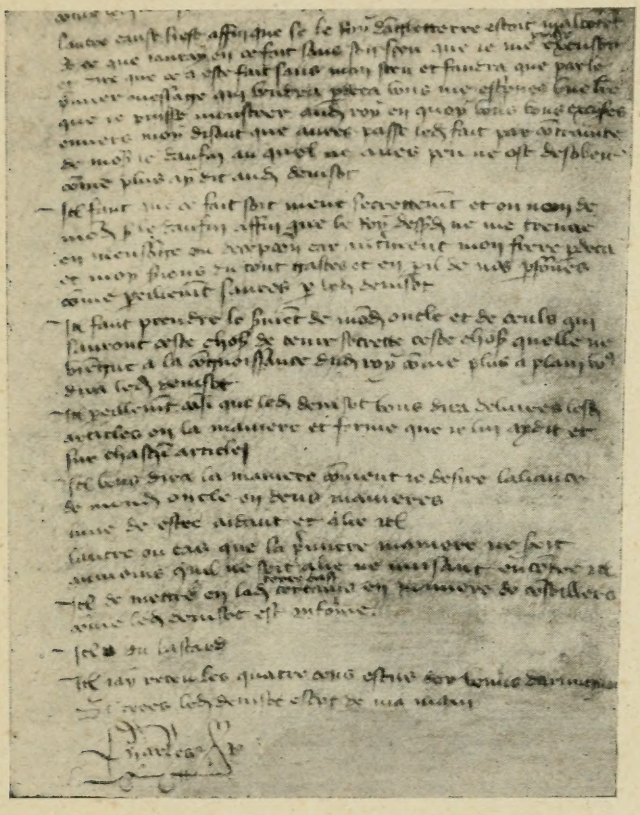
Ce fut une union de courte durée car, le 13 *septembre* 1409, *la jeune princesse mourut en couches, laissant une fille, celle même dont la naissance lui coûtait la vie.*

Le Destin — qui devait être si rigoureux pour notre poète — n'avait d'ailleurs point attendu cette date pour le frapper jusque dans ses plus chères affections Le

---

(1) Gaston Paris.

7 novembre 1407, son père, Louis d'Orléans, avait été assassiné par les gens du duc de Bourgogne et, l'année suivante, le 4 décembre, sa mère mourait à Blois, « de



AUTOGRAPHE DE CHARLES D'ORLÉANS

courroux et de desplaisance de ce qu'elle ne pouvoit avoir justice de son feu bon seigneur et mari. »

Tous les malheurs de Charles d'Orléans vinrent de l'assassinat de son père qui, en lui donnant le duché d'Orléans, les comtés de Valois, de Blois, de Dunois et de Beaumont, la baronnie de Coucy, la châtellerie de

Chauny, Fallouel et Coudren, le duché du Luxembourg, le comté d'Ast et tous les droits qui pouvaient lui venir du chef de sa mère, héritière des ducs de Milan —en avait fait l'un des chefs de la féodalité française? Et puis n'eut-il pas à tirer vengeance de cet assassinat! —Il était bien jeune pour supporter le poids d'une si lourde et si terrible succession. Cependant, il fit de son mieux pour ne point faillir à la tâche qui lui était ainsi brusquement dévolue et, s'il ne réussit pas, ce n'est point qu'il ait manqué de fermeté, de courage et de diplomatie, c'est bien plutôt parce que la chance jouait contre lui.

Jusqu'à la néfaste bataille d'Azincourt, nous le voyons, en effet, mener ses affaires avec prudence et habileté. Tout entier à ses projets contre le duc de Bourgogne, il fortifie ses châteaux, organise son armée, conclue des traités d'alliance avec les ducs de Berri, de Bourbon, de Bretagne, les comtes d'Alençon, avec le comte d'Armagnac qui allait bientôt devenir le général de la ligue orléanaise, l'homme politique, le grand homme d'action qui avait toujours fait défaut au parti dont notre duc ne devait être, en quelque sorte, que le drapeau (1).

Durant sept ans, c'est une lutte acharnée coupée de courtes trêves qui permettent aux adversaires de réparer leurs forces pour reprendre ensuite la bataille avec plus d'ardeur que jamais. Charles a si bien manœuvré, il possède une telle grâce, un charme si prenant que le roi, après avoir été plutôt contre sa cause, ne peut plus se passer de lui et veut l'avoir perpétuellement à ses côtés. Charles VI ira même jusqu'à épouser sa querelle au point de déclarer la guerre au duc de Bourgogne, en 1414.

Enfin voici 1415 *et, le* 25 *octobre, la bataille d'Azincourt. Charles d'Orléans commande en chef avec le duc de Bourbon. On sait le triste résultat de cette terrible*

---

(1) En 1410, Charles d'Orléans s'était fiancé avec Bonne d'Armagnac, la fille de son nouvel allié. On ne sait pas si le mariage fut consommé.

bataille : l'armée des princes battue par les soldats d'Henri d'Angleterre, le duc d'Orléans fait prisonnier... En un jour, la fortune politique de Charles d'Orléans écroulée !

Une vie nouvelle va commencer maintenant, une vie monotone, pleine de regrets, de tristesse et que seul le commerce des muses adoucira un peu.

Transporté en Angleterre à la suite de son vainqueur, Charles devait voir passer vingt-cinq années avant de rentrer dans sa patrie.

Conduit tout d'abord à Windsor, on le trouve ensuite au château de Poumtfrect, au château de Bolingbroke, en 1423, puis à l'extrémité septentrionale de l'Angleterre, au château de Domfret. En 1430 il est à la Tour de Londres. Il passe encore par les châteaux de Ampthill et de Vingfield, tour à tour sous la garde du vicomte de Bedfort, de Thomas Combworth, du duc de Suffolk, de sir Réginald Cobham, de Jean de Cornouailles, etc....

« Dans ces liens sans cesse renaissants, si l'on peut dire, dans ces murs qui semblaient, comme le laurier enveloppant Daphné, monter lentement, serrément, continûment autour du prisonnier, il chercha, quand toute espérance de salut lui fut enlevée, sa consolation dans la poésie. Adieu les rêves de l'ambition, adieu les brillants voyages, les belles chasses, les aventures de guerre ; adieu les fêtes galantes, le luxe, le bien-être même ; adieu l'amie et l'ami. Mais la poésie va rendre tout cela, elle va changer cette grande tempête de la douleur en la douce et chaude petite pluie de la mélancolie (1). »

Cependant, lorsqu'il recouvrera enfin sa liberté, en 1440 — malgré l'âge qui commençait à se faire sentir, il aura un regain d'ambition et son activité sera encore très réelle. Mais le malheureux prince rentrait en France avec les idées qui étaient celles du temps où il avait été si cruellement arraché de sa patrie. Il faut dire qu'on l'avait assez mal renseigné sur les événements politiques

(1) Ch. d'Héricault.

qui s'étaient succédé durant sa longue captivité. Si bien qu'après avoir été le jouet de la diplomatie anglaise, qui se servit de lui chaque fois qu'elle en eut besoin et qui l'obligea même à prêter serment de fidélité à Henri VI — ce qu'il fit peut-être trop volontiers, encore qu'à cette époque le roi d'Angleterre (petit-fils de Charles VI, reconnu comme héritier de la couronne de France) avait quelque peu les apparences d'être son véritable suzerain — il ne revint dans son pays que pour être l'instrument de la politique bourguignonne, jusqu'à ce que la nécessité, ses habitudes de tranquillité et de rêverie poétique et, aussi, la lassitude physique soient venues le ranger définitivement du côté de Charles VII.

A peine débarqué, Marie de Bourgogne qui avait hâte de l'attacher à sa cause, lui donna sa fille en mariage. On assure que Marie de Clèves ne témoigna jamais d'une grande tendresse pour le prince poète. Du moins eut-elle de lui trois enfants, deux filles et un fils qui devait être Louis XII.

Lorsqu'il ne voyageait pas — et ses déplacements furent nombreux pendant quelques années — il résidait à Blois qu'il avait transformé en école de bien penser et de bien rimer. Sa cour était composée des meilleurs poètes de l'époque : Villon, Olivier de la Marche, Meschinot, Fredet, Jean Caillau, maître Etienne Le Gout, Gille des Ormes, Chastellain, Boucicaut, Philippe Pot, Benoît Damien, Antoine de Lussay, etc., etc. Et lorsque ses affaires de famille, les soucis que lui donnait sa rançon qu'il n'arrivait pas à payer, son entreprise d'ailleurs malheureuse sur le duché de Milan ou les importantes missions diplomatiques qu'il acceptait du roi lui laissaient quelque répit, il occupait alors son temps à jouer aux échecs et surtout à présider des tournois poétiques auxquels il était le premier à prendre part.

Sur les derniers temps de sa vie, il était devenu presque infirme, ne pouvant pour ainsi dire plus écrire. En décembre de l'année 1464, Louis XI ayant réuni à Tours une grande assemblée de princes, Charles d'Orléans malgré ses infirmités tint à s'y rendre. Il voulut même

prendre la défense du duc de Bretagne accusé par le roi. Mais, dit Claude de Seyssel, Louis XI « le contemna de paroles sans avoir regard à la majesté de sa vieillesse ni à sa loyauté. Dont, de regret qu'il en eut, et autrement pour débilité de sa personne, il finit sa vie dedans deux jours ».

Il mourut le 4 janvier 1465, *à Amboise.*

***

Longtemps oubliées, les poésies de Charles d'Orléans furent en quelque sorte remises au jour par l'abbé Sallier qui, en 1734, *entretint ses collègues de l'Académie française de la lecture qu'il en avait faite sur un manuscrit précieusement conservé mais que personne ne s'était sans doute jamais soucié d'ouvrir. Elles ont été entièrement imprimées seulement en* 1842. — *Ces poésies se divisent en deux parties. La première est formée des vers que le poète composa en Angleterre, et que les manuscrits désignent par ces mots :* le livre que Monseigneur d'Orléans écrivit dans sa prison. *Bien que beaucoup de poésies de la jeunesse du duc soient tout à fait charmantes, élégantes et d'une fraîcheur infiniment aimable, elles manquent de vraie originalité. Charles d'Orléans est visiblement sous l'influence du* Roman de la Rose *dont il emprunte les principaux personnages allégoriques: Vénus, Amour, Cupidon, Espoir, Bel-Accueil, Plaisance, Pitié, Danger, Tristesse, Mélancolie, etc. Toutefois, il emploie avec une parfaite aisance tout cet appareil allégorique. Mais c'est surtout dans les pièces qu'il composa après* 1440, *c'est-à-dire une fois rentré en France, que sa personnalité se dégagera et s'affirmera complètement. Et, certainement, ce sont les poésies de cette seconde manière qui ont fait de lui le premier poète de son temps après Villon. La poésie de Charles d'Orléans, dit Gaston Paris, « n'a rien de nouveau pour le fond ni pour la forme ; elle emploie tout le matériel allégorique et symbolique du* Roman de la Rose *et l'utilise dans des rondeaux et des ballades comme*

Eustache Deschamps ; mais la personnalité charmante du poète renouvelle tout cela ; jamais on n'a dit des riens avec plus de grâce et de finesse ; jamais les sentiments doux, tendres sans vraie passion, mélancoliques sans vraie tristesse, n'ont trouvé un interprète plus délicat ; jamais l'ironie sur soi-même et sur les autres n'a été plus légère et plus bienveillante ; jamais avant lui le français n'avait été manié avec cette aisance et cette adresse. »

Jusqu'ici, et bien que certaines pièces dénotassent une inspiration et un sentiment très sincères, ce « matériel allégorique et symbolique » dont parle Gaston Paris avait quelque peu trompé tous ceux qui s'étaient occupés des poésies du duc. On ne voyait guère autre chose dans ces ballades, ces chansons, ces rondeaux que des amusements de bel esprit ; on avait peine à croire que ces poésies fussent le reflet réel de la vie de Charles d'Orléans. Un point pourtant avait particulièrement piqué la curiosité des biographes du prince : Quelle était cette Beauté *pour laquelle il avait rimé tant de vers ? Toutes les suppositions étaient possibles et toutes furent faites. Tantôt on croyait à l'existence d'une dame qui se serait réellement appelée* Beauté, *tantôt on voulait que sa seconde femme, Bonne d'Armagnac, ait été l'inspiratrice de ces petits poèmes amoureux, tantôt encore on imaginait que le duc avait voulu seulement chanter la France. Pour Charles d'Héricault, « ce n'est pas un amour qu'il a chanté, mais toute* sa vie amoureuse ; *et* Beauté *ce n'est pas telle femme, c'est la femme, la femme belle, la femme qu'on aime, c'est le symbole,* l'allégorie...»

L'emploi répété du symbole et de l'allégorie par Charles d'Orléans autorisait d'ailleurs parfaitement cette dernière hypothèse. Il était au surplus assez mal aisé de se prononcer, les poésies de Charles étant dans un singulier désordre. Du moins, il en avait paru ainsi parce qu'on n'avait pas su trouver la clef qui permît de les lire en assignant à chacune sa véritable place.

Aujourd'hui qu'un érudit de grand mérite. M. Pierre Champion, auquel nous devions déjà des travaux remar-

quables sur le moyen âge, est parvenu à découvrir cette clef, l'œuvre du duc s'éclaire d'un jour nouveau. A n'en pas douter, le livre des poésies de Charles d'Orléans fut le livre secret de sa vie. Et voilà que nous déchiffrons très simplement le « roman amoureux » de Beauté ; *nous n'avons pour cela qu'à lire les ballades, les jolies chansons et les rondeaux de Charles selon l'ordre logique retrouvé par M. Champion :*

« Ce fut au mois de mai que le poète rencontra la parfaite « Beauté » en Angleterre. Cette dame était jeune, belle, riche. Le poète hésita longtemps à déclarer son amour : il fut pathétique, suppliant, désespéré et ravi tout à la fois. Longtemps encore, il devait ainsi passer de désespérance en joie, sans plus. La dame habitait loin de son amant et le poète, qui était pauvre, reçut d'elle un don : en échange, il lui envoie son cœur. Une correspondance s'établit : l'amant, qui n'oublie pas, envoie une chanson. Ils se virent et la dame l'embrassa : mais c'était en public et par « contenance » ; c'est en secret que le poète désire maintenant l'embrasser. Comme il ne peut la voir, il envoie vers elle un soupir mélancolique ; la dame répond également par un mélancolique soupir. Enfin il a reçu un baiser « privé ». Il est permis de croire que les amours du poète n'allèrent pas d'abord beaucoup plus loin, puisqu'il se plaint encore de ne pas avoir sa dame et de lui écrire seulement. A une prière plus ardente et plus précise la dame répondit qu'elle ne l'oublierait pas ; elle lui faisait même espérer son retour. Le poète se désespère encore. Mais voici que la dame reprend la parole : la loyauté de son amant va être récompensée. Elle se met en route pour le rejoindre et, dans la hâte de son départ, elle n'a même pas le temps de lui écrire... (1). »

La découverte de M. Pierre Champion n'est pas précieuse seulement pour la reconstitution de ce petit « roman », elle est encore d'un intérêt capital en ce qu'elle permet d'abord de dire quelles sont les pièces écrites de

(1) Pierre Champion

la main même du duc dans le précieux manuscrit que possède la Bibliothèque Nationale (1), *ensuite parce qu'elle permet un classement méthodique et psychologique de toutes les poésies de Charles d'Orléans. Et l'on aura une idée de l'importance de ce dernier point, lorsqu'on saura que, faute d'avoir su faire ce classement, les éditeurs des œuvres du duc ont non seulement mélangé les poésies de la jeunesse du poète avec celles qu'il composa longtemps après son retour en France, mais qu'ils ont encore confondu le genre des pièces, les chansons avec les rondeaux, publiant le tout pêle-mêle.*

Pour la première fois, on trouvera dans le présent choix *les poésies de Charles d'Orléans, classées selon l'ordre indiqué par M. Champion, — ordre qui, à n'en pas douter, correspond à celui fixé par le duc lui-même.*

A. S.

Tout comme pour nos éditions des œuvres de Ronsard et de Du Bellay, nous avons, chaque fois que cela nous a été possible, adopté l'orthographe moderne. Il va de soi que nous nous sommes interdits de toucher aux mots eux-mêmes ! Bien souvent d'ailleurs, nous avons été orcés de garder l'orthographe ancienne. La moderne aurait changé le genre *d'une rime, ajouté ou supprimé un ou plusieurs pieds aux vers. Notre plus grande hardiesse aura été de faire rimer un pluriel avec un singulier. Mais sommes-nous plus coupables en sacrifiant ainsi à la clarté que Charles d'Orléans lorsqu'il sacrifie à la prosodie ? Il écrit alors je me* deulx *avec un* x *pour rimer avec* deux, je di *sans* s *pour rimer (?) avec* aussi.

On voudra bien penser qu'ici nous faisons œuvre de vulgarisateur. Notre devoir est donc de rendre accessibles à tous, sans pour cela les défigurer, les poésies du duc d'Orléans. C'est encore dans ce but que nous n'avons pas craint de multiplier, voire de répéter, *les renvois au bas des pages.*

(1) Ms. fr. 25,458.

BIBLIOGRAPHIE
DES POÉSIES DE CHARLES D'ORLÉANS

MANUSCRITS

Bibliothèque Nationale, manuscrit fr. 25,458, manuscrit original en partie et ayant très probablement appartenu à Charles d'Orléans. — Bibliothèque de Grenoble, manuscrit 873, copie du précédent exécutée pour Marie de Clèves. — Bibliothèque Nationale, manuscrit 1104, exécuté probablement vers 1460. — Bibliothèque de Carpentras, manuscrit n° 375. — Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrit du commencement du XVIe siècle. — British Museum (Londres), quatre manuscrits.

EDITIONS FRANÇAISES

Choix de poésies de Charles d'Orléans, extrait du T. I des *Annales poétiques* ou *Almanach des Muses*, Paris, 1778, in-18. — *Poésies de Charles d'Orléans*, père de Louis XII et oncle de François 1er, rois de France, Grenoble, 1803. — *Poésies de Charles d'Orléans*, éd. Warré, 1809, in-12. — *Poésies de Charles d'Orléans*, publiées d'après le manuscrit de la bibliothèque du Roi et de l'Arsenal, par J.-Marie Guichard, 1842, in-12. — *Les poésies du duc d'Orléans*, publiées sur le manuscrit original de la Bibliothèque de Grenoble, conféré avec ceux de Paris et de Londres, par Aimé Champollion-Figeac, 1842, in-8°. — *Poésies complètes de Charles d'Orléans*, revues sur les manuscrits, par Charles d'Héricault, 1874, 2 vol. in-16.

Les poésies anglaises de Charles d'Orléans ont été publiées par M. Georges Watson Taylor, sous le titre : *Poems writter in English by Charles duke of Orléans during his captity in England, after the battle of Azincourt.* Londres, 1827, in-8°.

PRINCIPAUX OUVRAGES

A CONSULTER SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE C. D'ORLÉANS

L'abbé SALLIER, *Observations sur un recueil manuscrit de Charles d'Orléans* (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres, 1740, t. XIII). — CHAMPOLLION-FIGEAC, préface historique, notes et éclaircissements littéraires à son édition des poésies du duc, 1842 ; *Louis et Charles, ducs d'Orléans, leur influence sur les arts, la littérature et l'esprit de leur siècle*, Paris, 1844. — CONSTANT BEAUFILS, *Etude sur la vie et les poésies de Charles d'Orléans*, Paris, 1861. — CHARLES D'HÉRICAULT, préface et notes à son édition des poésies du duc, 1874. — TH. NORDSTROM, *Etude grammaticale sur les poésies de Charles d'Orléans*, Carlstadt, 1878. — GASTON PARIS, *Le Monde poétique, La Poésie au XVe siècle ; François Villon*, 1901. — DE LABORDE, *Les Ducs de Bourgogne.* — A. PIAGET, *Une édition gothique de Charles d'Orléans*, dans *La Romania*, 1892. — PIERRE CHAMPION, *Le Manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans*, Paris, 1907.

POÉSIES CHOISIES

POÈME

Au temps passé, quand Nature me fit
En ce monde venir, elle me mit
Premièrement tout en la gouvernance
D'une Dame qu'on appelait Enfance,
En lui faisant étroit commandement
De me nourrir et garder tendrement,
Sans point souffrir Soin ou Mélancolie
Aucunement me tenir compagnie;
Dont elle fit loyalement son devoir.
Remercier l'en dois, pour dire voir (1).
En cet état, par un temps me nourris;
Et après ce, quand je fus enforcis,
Un messager, qui Aage s'appela,
Une lettre de créance bailla
A Enfance, de par Dame Nature,
Et si (2) lui dit que plus la nourriture
De moi n'aurait et que Dame Jeunesse
Me nourrirait et serait ma maîtresse.
Ainsi du tout Enfance délaissais

(1) Vrai.
(2) Ainsi.

Et avec Jeunesse m'en allais.
Quand Jeunesse me tint en sa maison.
Un peu avant la nouvelle saison,
En ma chambre s'en vint un bien matin
Et m'éveilla, le jour saint Valentin,
En me disant : « Tu dors trop longuement,
Eveille toi et apprêtes briefment,
Car je te veux avecques moi mener
Vers un seigneur dont te faut accointer,
Lequel me tient sa servante très chère.
Il nous fera, sans faillir, bonne chère. »
Je répondis : « Maîtresse gracieuse,
De lye cœur (1) et volonté joyeuse
Votre vouloir suis content d'accomplir.
Mais humblement je vous veux requérir
Qu'il vous plaise le nom de moi nommer
De ce seigneur dont je vous ois parler.
Car s'ainsi (2) est que sienne vous tenez (3)
Sien être veux si me le commandez,
Et en tous faits vous savez que désire
Vous ensuir (4) sans en rien contredire.
— Puis qu'ainsi est, dit-elle, mon enfant,
Que de savoir son nom désirez tant,
Sachez de vrai que c'est le Dieu d'Amours
Que j'ai servi et servirai toujours,
Car de pieçà (5) suis de sa retenue (6),
Et de ses gens et de lui bien connue.
Oncques ne vis maison, jour de ta vie,
De plaisants gens si largement remplie ;
Je te ferais avoir d'eux accointance,
Là trouverons de tous biens abondance. »
Du Dieu d'Amours quand parler je l'ouïs,
Aucunement me trouvai ébahi ;
Pource lui dis « Maîtresse, je vous prie

(1) D'un cœur léger.
(2) Si ainsi.
(3) Vous vous tenez.
(4) Suivre.
(5) Depuis longtemps.
(6) De sa suite.

Pour le présent que je n'y voise mie (1),
Car j'ai ouï à plusieurs raconter
Les maux qu'Amour leur a fait endurer.
En son danger bouter (2) ne m'oseroye,
Car ses tourments endurer ne pourroye (3) :
Trop jeune suis pour porter si grand faix,
Il vaut trop mieux que je me tienne en paix,
— Fi, dit-elle, par Dieu tu ne vaux rien ;
Tu ne connais l'honneur et les grands biens
Que peux avoir, si tu es amoureux.
Tu as ouï parler par les malheureux,
Non pas amants qui connaissent qu'est joie :
Car raconter au long ne te sauroye
Les biens qu'Amour sait aux siens départir.
Essaye-les, puis tu pourras choisir
Si tu les veux ou avoir ou laisser ;
Contre vouloir nul n'est contraint d'aimer. »
Bien me revint (4) son gracieux langage
Et tôt muais (5) mon propos et courage,
Quand j'entendis que nul ne contraindrait
Mon cœur d'aimer fors (6) ainsi qu'il voudrait
Si lui ai dit : « Si vous me promettez,
Ma Maîtresse, que point n'obligerez
Mon cœur ni moi, contre notre plaisir,
Pour cette fois, je vous veux obéir
Et à présent vous suivrai cette voie ;
Je prie à Dieu qu'à honneur m'y convoye,
Ne te doutes (7), se dit-elle de moi,
Je te promets et jure, par ma foi,
Par moi ton cœur jà (8) forcé ne sera,
Mais garde soi qui garder se pourra ;
Car je pense que jà (9) n'aura pouvoir

(1) Que je n'y aille pas.
(2) Mettre.
(3) Si on avait modifié l'orthographe de ces deux rimes, on aurait eu deux masculins au lieu de deux féminins.
(4) Me plut.
(5) Changeais.
(6) Hors, sauf.
(7) Ne doute.
(8) Jamais.
(9) Bientôt.

De se garder, mais changera vouloir,
Quand Plaisance lui montrera à l'œil
Gente beauté pleine de doux accueil,
Jeune, saichant (1) et de manière lye
Et de tous biens à droit souhait garnie. »
Sans plus parler, saillis hors de mon lit,
Quand promis m'eut ce que devant est dit;
Et m'apprêtai le plus joliment
Que pus faire, par son commandement.
Car jeunes gens qui désirent honneur,
Quand véoir (2) vont aucun (3) royal seigneur,
Ils se doivent mettre de leur puissance
En bon array (4) car cela les avance
Et si (5) les fait être prisés des gens,
Quand on les voit nets, grâcieux et gents (6).
Tantôt après tous deux nous en allâmes
Et si longtemps ensemble cheminâmes,
Que venismes (7) au plus près d'un manoir
Trop bel assis et plaisant à véoir,
Lors Jeunesse me dit: « Cy (8) est la place
Où Amour tient sa cour et se soulace (9).
Que t'en semble, n'est-elle pas très belle? »
Je répondis: « Oncque mais ne vit elle. »
Ainsi parlant approchâmes la porte,
Qui à véoir fut très plaisant et forte.
Lors Jeunesse s'y hucha (10) le portier,
Et lui a dit: « J'ai cy un étranger,
Avecques moi entrer nous faut léans (11);
On l'appelle Charles, duc d'Orléans. »
Sans nul délai le portier nous ouvrit,
Dedans nous mit et puis nous répondit:

(1) Savante.
(2) Voir.
(3) Quelque.
(4) Ordre.
(5) Aussi.
(6) Polis.
(7) Que nous arrivâmes.
(8) Ici.
(9) Se réjouit.
(10) Appela.
(11) Là-dedans.

« Tous deux êtes céans les bien venus ;
Aller m'en veux, s'il vous plaît, vers Vénus
Et Cupidon, si leur raconterai
Qu'êtes venus et céans mis vous ai. »
Ce portier fut appelé Compagnie
Qui nous reçut de manière si lye.
De nous partit (1), à Amour s'en alla.
Briefment après, devers nous retourna
Et amena Bel Accueil et Plaisance
Qui de l'hôtel avaient l'ordonnance.
Lors, quand de nous approcher je les vis,
Couleur changeai et de cœur tressaillis,
Jeunesse dit : « De rien ne t'ébahis,
Sois courtois et en faits et en dits. »
Jeunesse tôt se tira devers eux,
Après elle m'en allai tout honteux,
Car jeunes gens perdent tôt contenance
Quand en lieu sont où n'ont point d'accointance
Si lui ont dit : « Bien soyez vous venue. »
Puis par la main l'ont liement tenue.
Elle leur dit : « De cœur vous en merci ;
J'ai amené céans cet enfant-ci,
Pour lui montrer le très royal état
Du Dieu d'Amours et son joyeux ébat. »
Vers moi vinrent me prenant par la main,
Et me dirent : « Notre Roi souverain
Le Dieu d'Amours vous prie que venez (2)
Par devers lui, et bien venu serez. »
Je répondis humblement : « Je mercie
Amour et vous de votre courtoisie ;
De bon vouloir irai par devers lui,
Pour ce je suis venu ci aujourd'hui,
Car Jeunesse m'a dit que le verrai
En son état et gracieux array (3). »
Bel Accueil prit Jeunesse par le bras,
Et Plaisance si ne m'oublia pas,
Mais me pria qu'avec elle venisse

(1) De nous s'éloigna.
(2) Pour *veniez*.
(3) Cortège.

Et tout le jour près d'elle me tenisse.
Si (1) allâmes en ce point jusqu'au lieu
Là où était des amoureux le Dieu.
Entour de lui son peuple s'ébattait.
Dansant, chantant, et maint ébat faisait.
Tous à genoux nous mîmes humblement.
Et Jeunesse parla premièrement
Disant : « Très haut et noble puissant Prince,
A qui sujet est chacune province
Et que je dois servir et honorer
De mon pouvoir, je vous viens présenter
Ce jeune fils qui en moi a fiance (2),
Qui est sailli de la maison de France.
Crû au jardin semé de fleurs de lys,
Combien que j'ai loyaument lui promis (3)
Qu'en rien qui soit je ne le lierai,
Mais à son gré son cœur gouvernerait. »
Amour répond : « Il est le bien venu ;
Au temps passé j'ai son père connu,
Plusieurs aussi de son lignage
Ont maintes fois été en mon servage,
Par quoi tenu suis plus de lui bien faire,
S'il veut après son lignage retraire (4).
Viens çà, dit-il, mon fils, que penses-tu ?
Fus tu oncques de mon dard féru ?
Je crois que non, car ainsi le me semble (5).
Viens près de moi, nous parlerons ensemble. »
De cœur tremblant près de lui m'approchai,
Si lui ai dit : « Sire, quand j'accordai
A Jeunesse de venir devers vous,
Elle me dit que vous étiez sur tous
Si très courtois que chacun désirait
De vous hanter, qui bien vous connaissait ;
Je vous supplie que je vous trouve tel.
Etranger suis venu en votre hôtel,
Honte serait à votre grand noblesse

(1) Ainsi.
(2) Confiance.
(3) Je lui ai loyalement promis.
(4) Regagner.
(5) Il me semble.

Si fait m'était céans mal ou rudesse (1)
— Par moi, contraint, dit Amour, ne seras
Mais de céans jamais ne partiras
Que ne soies ès las amoureux pris (2).
Je m'en fais fort ; ce (3) bien l'ai entrepris,
Souvent merci me viendras demander
Et humblement ton fait recommander ;
Mais lors sera ma grâce de toi loin ;
Car, à bon droit, te faudrait au besoin,
Et je ferai vers toi le dangereux (4),
Comme tu fais d'être vrai amoureux.
Venez avant, dit-il, Plaisant Beauté,
Je vous requiers que, sur la loyauté
Que me devez, le venez assaillir ;
Ne le laissiez reposer ni dormir,
Ni nuit, ni jour, s'il ne me fait hommage,
Apprivoisez ce compagnon sauvage.
Au temps passé vous conquîtes Samson
Le fort, aussi le sage Salomon.
Si cet enfant surmonter ne savez,
Votre renom du tout perdu avez »
Beauté lors vint, de côté moi s'assit,
Un peu se tut, puis doucement m'a dit :
« Ami, certes, je me donne merveille
Que tu ne veux pas que l'on te conseille ;
Au fort (5) saches que tu ne peux choisir ;
Il te convient à Amour obéir. »
Mes yeux prindrent fort à la regarder,
Plus longuement ne les en peu garder.
Quand Beauté vit que je la regardoye,
Tot par mes yeux un dard au cœur m'envoie,
Quand dedans fut, mon cœur vint éveiller
Et tellement le prit à catoillier (6)
Que je sentis que trop riait de joie.
Il me déplut qu'en ce point le sentoye (7).

(1) S'il m'était céans fait mal ou rudesse.
(2) Que *tu* ne sois pris en *filets* amoureux.
(3) Cela.
(4) Le dédaigneux.
(5) Aussi bien.
(6) Chatouiller.
(7) Il me déplut de le sentir à ce point.

Si commençai (1) mes yeux fort à tenser,
Et envoyai vers mon cœur un penser,
En lui priant qu'il jetât hors ce dard.
Hélas ! hélas ! j'y envoyai trop tard,
Car quand Penser arriva vers mon cœur,
Il le trouva jà pâmé de douceur.
Quand je le sus, je dis par déconfort :
Je hais ma vie et désire ma mort !
Je hais mes yeux, car par eux suis déçu !
Je hais mon cœur qu'ai nicement (2) perdu !
Je hais ce dard qui ainsi mon cœur blesse !
Venez avant, partuez-moi (3), Détresse,
Car mieux me vaut tout à un coup mourir
Que longuement en desaise (4) languir.
Je connais bien, mon cœur est pris ès las
Du Dieu d'Amours, par vous, Beauté, hélas !
Adonc je chus aux pieds d'Amour malade,
Et semblai mort, tant eus la couleur fade.
Il m'aperçut et commença à rire
Disant : « Enfant, tu as besoin d'un mire (5) ;
Il semble bien par ta face pâlie
Que tu souffres très dure maladie ;
Je cuidoye (6) que tu fusses si fort
Qu'il ne fut rien qui te put faire tort ;
Et maintenant, ainsi soudainement,
Tu es vaincu par Beauté seulement.
Où est ton cœur par le présent allé ?
Ton grand orgueil est bientôt ravalé :
Il m'est avis tu dusses avoir honte,
Si de legier (7), quand Beauté te surmonte
Et à mes pieds t'a abattu à terre.
Revenge toi, si tu vaux rien pour guerre ;
Ou a elle il vaut mieux de toi rendre,
Si tu ne sais autrement te défendre ;
Car de deux maux, puisque tu peux élire,

(1) Aussi commençai-je fort à tenser mes yeux.
(2) Sottement.
(3) Achevez de me tuer.
(4) Malaise.
(5) Médecin.
(6) Je pensais.
(7) Avec peu d'efforts.

C'est le meilleur que prennes le moins pire. »
Ainsi de moi fort Amour se moquait,
Mais non pourtant de ce ne me challais (1),
Car de douleur je étais si enclos
Que je ne tins compte de tous ses mots.
Quand Jeunesse vit que point ne parlais,
Car tout avis et sens perdu avais,
Pour moi parla et au dieu d'Amours dit :
« Sire, veuillez qu'il ait aucun (2) répit. »
Amour répond : « Jamais répit n'aura
Jusques atant que rendu se sera. »
Beauté mit lors en son giron ma tête
Et si m'a dit : « De main mise t'arrête .
Rends toi à moi, et tu feras que sage,
Et à Amour va faire ton hommage. »
Je répondis : « Madame, je le veux,
Je me soumets du tout à votre vœu (3) ;
Au Dieu d'Amours et à vous je me rends.
Mon pauvre cœur à mort feru je sens,
Veuillez avoir pitié de ma tristesse,
Jeune, gente, nompareille Princesse. »
Quand je me fus ainsi rendu à elle :
« Je maintiendrai, dit-elle, ta querelle
Envers Amour, et tant pourchasserai
Qu'en sa grâce recevoir te ferai. »
A bref parler et sans faire long compte,
Au Dieu d'Amours mon fait au vrai raconte ,
Et lui a dit : « Sire, je l'ai conquis,
Il s'est à vous et à moi tout soumis,
Veuillez avoir de sa douleur merci,
Puisque votre se tient, et mien aussi.
S'il a méfait vers vous, il s'en repent
Et se soumet en votre jugement.
Puisqu'il se veut à vous abandonner,
Légèrement lui devez pardonner ;
Chacun seigneur qui est plein de noblesse

(1) Ne m'inquiétais.
(2) Quelque.
(3) Vouloir,-volonte.

Doit départir (1) merci à grand largesse,
De vous servir sera plus obligé,
Si franchement son mal est allégé;
Et si mettra peine de desservir
Vos grands bienfaits, par loyaument servir. »
Amour répond : « Beauté, si sagement
Avez parlé et raisonnablement
Que pardonner lui veux la malveillance
Qu'ai eu vers lui, car par outrecuidance
Me courrouça quand, comme fou et nice (2)
Il refusa d'entrer à mon service;
Faites de lui ainsi que vous voudrez,
Content me tiens de ce que vous ferez,
Tout le soumets à votre volonté,
Sauve, sans plus, ma souveraineté. »
Beauté répond : « Sire, c'est bien raison
Par dessus tous et sans comparaison,
Que pour seigneur et souverain vous tienne,
Et ligement (3) votre sujet devienne.
Premièrement devant vous jurera
Que loyaument de cœur vous servira,
Sans épargner, soit de jours ou de nuits,
Peine, souci, deuil, courroux ou ennuis;
Et souffrira sans point se repentir,
Les maux qu'amants ont souvent à souffrir.
Il jurera aussi secondement
Qu'en un seul lieu aimera fermement,
Sans point quérir ou désirer le change;
Car, sans faillir, ce serait trop étrange
Que bien servir put un cœur en maints lieux,
Combien qu'aucuns cœurs ne demandent mieux
Que de servir du tout à la volée,
Et qu'ils aient d'aimer la renommée;
Mais au derrain (4) ils s'en trouvent punis
Par Loyauté dont ils sont ennemis.
En outre plus promettra tiercement

(1) Donner
(2) Naïf, sot, innocent.
(3) Fidèlement.
(4) En dernier lieu.

Que vos conseils tiendra secrètement,
Et gardera de mal parler sa bouche.
Noble Prince, ce point ci fort vous touche.
Car maints amants, par leurs nices (1) paroles,
Par sots regards et contenances folles,
Ont fait parler souvent les médisants,
Parquoi grevés (2) ont été vos servants,
Et ont reçu souventes fois grand perte
Contre raison et sans nulle desserte (3).
Avecques ce, il vous fera serment
Que s'il reçoit aucun (4) avancement
En vous servant, qu'il n'en fera ventance (5),
Cestui (6) méfait dessert trop grand vengeance,
Car quand Dames veulent avoir pitié
De leurs servants, leur montrant amitié,
Et de bon cœur aucun réconfort donnent,
En ce faisant leurs honneurs abandonnent,
Sous fiance de trouver leurs amants
Secrets (7) ainsi qu'en font les convenants,
Ces quatre points qu'ai ci devant nommés
A tous amants doivent être gardés,
Qui à honneur et avancement tirent (8)
Et leurs amours à fin mener désirent.
Six autres points aussi accordera,
Mais par serment point ne les promettra,
Car nul amant être contraint ne doit
De les garder, si son profit n'y voit;
Mais si faire veut, après bon conseil,
A les garder doit mettre son traveil.
Le premier est qu'il se tienne joli,
Car les dames le tiennent (9) à grand prix,
Le second est que très courtoisement
Soi maintiendra et gracieusement.

---

(1) Niaises.
(2) Blessés.
(3) Mérite.
(4) Quelque.
(5) Qu'il ne s'en vantera pas.
(6) Ce.
(7) Pour *discrets*.
(8) Tendent, travaillent.
(9) Car les dames tiennent cela.

Le tiers point est que, selon sa puissance,
Querra honneur et poursuivra vaillance.
Le quatrième qu'il soit plein de largesse,
Car c'est chose qui avance noblesse.
Le cinquième qu'il suivra compagnie
Amant honneur et fuyant vilenie.
Le sixième point et le derrenier
Est qu'il sera diligent écolier,
En apprenant tous les gracieux tours,
A son pouvoir, qui servent en amours,
C'est à savoir à chanter et danser,
Faire chansons et ballades rimer,
Et tous autres joyeux ébatements.
Ce sont ici les dix commandements,
Vrai Dieu d'Amours, que je ferai jurer
A cet enfant, s'il vous plait l'appeler. »
Lors m'appela, et me fit les mains mettre
Sur un livre, en me faisant promettre
Que ferais loyaument mon devoir
Des points d'amour garder, à mon pouvoir;
Ce que je fis de bon vœux (1) lyement (2).
Adonc (3) Amour a fait commandement,
A Bonne Foi, d'Amours chef secrétaire,
De ma Lettre de retenue faire.
Quand faite fut, Loyauté la scella
Du scel d'Amour et me la délivra.
Ainsi Amour me mit en son servage,
Mais pour sûrté retint mon cœur en gage,
Pourquoi lui dis que vivre ne pourrais
En cet état, s'un (4) autre cœur n'avais.
Il répondit: « Espoir, mon médecin,
Te gardera de mort soir et matin,
Jusques atant qu'auras en lieu du tien
Le cœur d'une qui te tiendra pour sien.
Gardes toujours ce que t'ai commandé,
Et je t'aurai pour bien recommandé. »

(1) De bon vouloir.
(2) Joyeusement.
(3) Alors.
(4) Si un.

COPIE DE LA LETTRE DE RETENUE

Dieu Cupidon et Vénus, la Déesse,
Ayant pouvoir sur Mondaine Liesse,
Salut de cœur, par notre grand humblesse,
A tous amants,
Savoir faisons que le duc d'Orléans
Nommé Charles, à présent jeune d'ans,
Nous retenons pour l'un de nos servants
Par ces présentes;
Et lui avons assigné sur nos rentes
Sa pension en joyeuses attentes,
Pour en jouir par nos lettres patentes
Tant que voudrons;
En espérant que nous le trouverons
Loyal vers nous, ainsi que fait avons (1)
Ses devanciers, dont contents nous tenons
Très grandement.
Pource donnons étroit commandement
Aux officiers de notre Parlement
Qu'ils le traitent et aident doucement
En tout affaire,
A son besoin, sans venir au contraire (2);
Si cher qu'ils ont nous obéir et plaire,
Et qu'ils doutent (3) envers nous de forfaire
En corps et biens;
Le soutenant, sans y épargner rien,
Contre Danger avecques tous les siens:
Malle Bouche, pleine de faux maintiens,
Et Jalousie;
Car chacun d'eux de grever (4) étudie
Les vrais sujets de notre Seigneurie,
Dont il est l'un et sera à sa vie,
Car son serment
De nous servir devant tous ligement
Avons reçu, et pour plus fermement

(1) Ainsi qu'ont fait.
(2) Sans contrarier ses désirs.
(3) Craignent.
(4) Frapper.

Nous assurer qu'il fera loyaument
Entier devoir,
Avons voulu en gage recevoir
Le cœur de lui, lequel, de bon vouloir,
A tout soumis en nos mains et pouvoir;
Pourquoi tenus
Sommes à lui par ce de plus en plus;
Si (1) ne seront pas ses bienfaits perdus
Ni ses travaux pour néant dépendus;
Mais pour montrer
A toutes gens bon exemple d'aimer,
Nous le voulons richement guerdonner (2),
Et de nos biens à largesse donner;
Témoin nos seaux
Ci attachés, devant tous nos féaux,
Gens de conseil et serviteurs loyaux,
Venus vers nous par mandements royaux,
Pour nous servir.
Donné le jour saint Valentin martyr,
En la cité de Gracieux Désir,
Où avons fait notre conseil tenir.
Par Cupidon et Vénus souverains,
A ce présents plusieurs Plaisirs Mondains.

(1) Aussi.
(2) Récompenser.

BALLADES

BALLADE I

Veuilliez vos yeux emprisonner,
Et sur moi plus ne les jetez ;
Car quand vous plait me regarder,
Par Dieu, Belle, vous me tuez,
Et en tel point mon cœur mettez
Que je ne sais que faire doie,
Je suis mort si vous ne m'aidez,
Ma seule souveraine joie.
Je ne vous ose demander
Que votre cœur ne me donnez,
Mais, ce droit me voulez garder,
Puisque le cœur de moi avez,
Le vôtre faut que me laissiez.
Car sans cœur vivre ne pourroie ;
Faites en, comme vous voudrez,
Ma seule souveraine joie.
Trop hardi suis d'ainsi parler,
Mais pardonner le me devez
Et n'en devez autrui blâmer,
Que le gent corps que vous portez,
Qui m'a mis, comme vous voyez,
Si fort en l'amoureuse voie,
Qu'en votre prison me tenez,
Ma seule souveraine joie.

ENVOI

Ma Dame, plus que ne savez,
Amour, si très fort me guerroie (1),
Qu'à vous me rends; or me prenez, (2)
Ma seule souveraine joie.

BALLADE II

Comment se peut un pauvre cœur défendre,
Quand deux beaux yeux le viennent assaillir.
Le cœur est seul, désarmé, nu et tendre,
Et les yeux sont bien armés de plaisirs;
Contre tous deux ne pourrait pied tenir,
Amour aussi est de leur alliance;
Nul ne tiendrait contre telle puissance.
Il lui convient ou mourir ou se rendre,
Trop grand honte lui serait de fuir.
Plus baudement (3) les oserait attendre,
S'il eut pavais (4) dont il se put couvrir;
Mais point n'en a, si (5) lui vaut mieux souffrir
Et se mettre tout en leur gouvernance:
Nul ne tiendrait contre telle puissance.
Qu'il soit ainsi bien me le fit apprendre
Ma maîtresse, mon souverain désir.
Quand il lui plut jà pieçà (6) entreprendre
De me vouloir de ses doux yeux ferir (7);
Oncques depuis mon cœur ne peut guérir,
Car lors fut il déconfit à outrance;
Nul ne tiendrait contre telle puissance.

---

(1) Me fait la guerre.
(2) Prenez-moi.
(3) Joyeusement.
(4) Sorte de bouclier.
(5) Aussi.
(6) Pieçà, quelque temps, longtemps.
(7) Frapper.

BALLADE III

N'a pas (1) long temps qu'allai parler
A mon cœur tout secrètement,
Et lui conseillai de s'ôter
Hors de l'amoureux pensement (2) ;
Mais me dit bien follement :
Ne m'en parlez plus, je vous prie ;
J'aimerai toujours, se m'aist Dieux (3)
Car j'ai la plus belle choisie,
Ainsi m'ont rapporté mes yeux.

Lors dis : Veuilliez me pardonner,
Car je vous jure mon serment
Que conseil vous cuide (4) donner,
A mon pouvoir très loyaument ;
Voulez vous sans allègement
En douleur finir votre vie ?
Nennil dya (5) dit il, j'aurai mieux ;
Ma Dame m'a fait chère lie (6) ;
Ainsi m'ont rapporté mes yeux.

Cuidez vous savoir, sans douter (7)
Par un regard tant seulement,
Se dis je, du tout son penser,
Ou par un doux accointement ?
Taisez vous, dit il ; vraiment
Je ne croirai chose qu'on die :
Mais la servirai en tous lieux,
Car de tous biens est enrichie ;
Ainsi m'ont rapporté mes yeux.

---

(1) Il n'y a pas.
(2) De ne plus penser à l'amour.
(3) Si Dieu m'aide.
(4) Pense.
(5) Non vraiment.
(6) Bon accueil, bon visage.
(7) Sans crainte.

BALLADE IV

Quand je suis couché en mon lit,
Je ne puis en paix reposer;
Car toute la nuit mon cœur lit
Au Roman de Plaisant Penser,
Et me prie de l'écouter;
Si ne l'ose désobéir (1)
Pour doute (2) de le courroucer.
Ainsi je laisse le dormir (3).

Ce livre ci est tout écrit
Des faits de ma Dame sans per (4);
Souvent mon cœur de joie rit,
Quand il les lit on oït conter;
Car certes tant sont à louer
Qu'il y prend souverain plaisir;
Moi même ne m'en puis lasser,
Ainsi je laisse le dormir.

Si mes yeux demandent répit
Par Sommeil qui les vient grever (5),
Il les tense par grand dépit,
Et si ne les peut surmonter;
Il ne cesse de soupirer
A part soi; j'ai lors, sans mentir,
Grand peine de le rapaiser,
Ainsi je laisse le dormir.

ENVOI

Amour, je ne puis gouverner
Mon cœur; car tant vous veut servir
Qu'il ne sait jour ni nuit cesser,
Ainsi je laisse le dormir.

(1) Je n'ose lui désobéir.
(2) Par crainte.
(3) Je le laisse dormir.
(4) Sans pareille.
(5) Alourdir.

BALLADE V

Fraîche beauté, très riche de jeunesse,
Riant regard trait (1) amoureusement,
Plaisant parler, gouverné par sagesse,
Port feminin en corps bien fait et gent,
Hautain maintien, démené doucement,
Accueil humble, plein de manière lie (2),
Sans nul danger bonne chère faisant,
Et de chacun pris (3) et los (4) emportant :
De ces grands biens est ma Dame garnie.
Tant bien lui sied à la noble Princesse
Chanter, danser et tout ébatement,
Qu'on la nomme de ce faire maitresse.
Elle fait tout si gracieusement,
Que nul n'y sait trouver amendement ;
L'école peut tenir de courtoisie (5) :
En la voyant apprend qui est sachant (6),
Et en ses faits qui va garde prenant ;
De ces grands biens est ma Dame garnie.
Bonté, Honneur, avecques Gentillesse
Tiennent son cœur en leur gouvernement,
Et Loyauté nuit et jour ne la laisse.
Nature mit tout son entendement
A la former et faire proprement.
De point en point, c'est la mieux accomplie
Qui aujourd'hui soit au monde vivant,
Je ne dis rien que tous ne vont disant :
De ces grands biens est ma Dame garnie.
Elle semble mieux que femme Déesse ;
Je crois que Dieu l'envoya seulement
En ce monde, pour montrer la largesse
De ces hauts dons qu'il a entièrement
En elle mis abondonnéement (7).

(1) Lancé, tiré.
(2) Noble.
(3) Estime.
(4) Louange.
(5) Elle peut tenir école de courtoisie.
(6) Qui est savant, qui sait déjà
(7) Abondamment.

Elle n'a per (1). plus ne sais que je die;
Pour fou me tiens de l'aller devisant,
Car moi ni nul n'est à ce suffisant;
De ces grands biens est ma Dame garnie.
S'il est aucun qui soit pris de tristesse
Voise véoir (2) son doux maintènement (3),
Je me fais fort que le mal qui le blesse
Le laissera pour lors soudainement,
Et en oubli sera mis pleinement;
C'est Paradis que de sa compagnie,
A tous complaît, à nul n'est ennuyant,
Qui plus la voit plus en est désirant;
De ces grands biens est ma Dame garnie.

ENVOI

Toutes dames, qui oyez (4) ci comment
Prise (5) celle que j'aime loyaument,
Ne m'en sachez maugré (6); je vous en prie;
Je ne parle pas en vous déprisant,
Mais comme sien je dis en m'acquittant:
De ces grands biens est ma Dame garnie.

BALLADE VI

A ma Dame je ne sais que je die,
Ni par quel bout je doie (7) commencer,
Pour vous mander la douloureuse vie
Qu'Amour me fait chacun jour endurer.
Trop mieux vaut-il me taire que parler.
Car profiter ne me peuvent mes plaints,

(1) Rivale.
(2) Aille voir.
(3) Maintien.
(4) Entendez.
(5) Je prise.
(6) Mauvais gré.
(7) Doi-e (deux pieds).

Ni je ne puis guérison recouvrer,
Puisqu'ainsi est que de vous suis lointain.
Quanque (1) je vois me déplaît et ennuie,
Et n'en ose contenance montrer,
Mais ma bouche fait semblant qu'elle rie,
Quand maintefois je sens mon cœur pleurer.
Au fort (2), martyr on me devra nommer,
Si Dieu d'Amours fait nuls amoureux Saints,
Car j'ai des maux plus que ne sais compter,
Puisqu'ainsi est que de vous suis lointain.
Et non pourtant (3), humblement vous mercie,
Car par écrit vous a plu me donner
Un doux confort que j'ai à chère lie
Reçu de cœur et de joyeux penser,
Vous suppliant que ne veuillez changer,
Car en vous sont tous mes plaisirs mondains
Desquels me faut à présent déporter (4),
Puisqu'ainsi est que de vous suis lointain.

BALLADE VII

Puisqu'ainsi est que lointain de vous suis,
Ma Maîtresse, dont Dieu sait si m'ennuie,
Si (5) chèrement vous requiers que je puis
Qu'il vous plaise de votre courtoisie,
Quand vous êtes seule, sans compagnie,
Me souhaitier un baiser amoureux
Venant du cœur et de pensée lie (6),
Pour alléger mes griefs maux douloureux.
Quand en mon lit dois reposer de nuits,
Penser m'assaut (7) et Dieu me guerrye (8) ;

(1) Tout ce que.
(2) Enfin, en résumé.
(3) Non pour cela (avec le sens de *cependant*).
(4) M'éloigner.
(5) Aussi.
(6) Joyeuse.
(7) M'attaque.
(8) Me fait la guerre.

Et en pensant maintefois m'est avis
Que je vous tiens entre mes bras, m'amie;
Lors accolle mon oreiller et crie:
Merci Amours, faites moi si heureux
Qu'avenir puit (1) mon penser en ma vie,
Pour alléger mes griefs maux douloureux.
Espoir m'a dit et par sa foi promis
Qu'il m'aidera et que ne m'en soucie;
Mais tant y met qu'un an me semble dix,
Et non pourtant, soit ou sens ou folie,
Je m'y attends et en lui je me fie
Qu'il fera tant que Danger le crueux (2),
N'aura briefment plus sur moi seigneurie,
Pour alléger mes griefs maux douloureux.

ENVOI

A Loyauté de plus en plus m'allie,
Et à Amours humblement je supplie
Que de mon fait veuillent être piteux (3),
En me donnant de mes vouloirs partie,
Pour alléger mes griefs maux douloureux.

BALLADE VIII

Ma Dame, vous pouvez savoir
Les biens qu'ai eu à vous servir;
Car, par ma foi, pour dire voir (4),
Oncques je n'y peux acquérir
Tant seulement un doux plaisir.
Que, sitôt que je le tenoie,
Danger le me venait tolir (5)

(1) Que se réalise.
(2) Cruel.
(3) Qu'ils veuillent (les amours) être pitoyables.
(4) Vrai.
(5) Enlever.

Ce peu de plaisir que j'avoie (1).
Je n'en savoie (2) nul avoir
Qui peut contenter mon désir,
Si non quand vous pouvoye (3) voir,
Ma joie, mon seul souvenir.
Or m'en a fait Danger bannir,
Tant qu'il faut que loin de vous soie,
Parquoi a fait de moi partir
Ce peu de plaisir que j'avoie.
Non pas peu, car de bon vouloir
Content je m'en devais tenir,
En espérant de recevoir
Un trop plus grand bien avenir (4);
Je n'y cuidoye (5) point faillir,
A la peine que j'y mettoye;
Cela me faisait enrichir
Ce peu de plaisir que j'avoye.

ENVOI

Belle, je vous veux requérir,
Pensez, quand serez de loisir,
Qu'en grand mal, qui trop me guerroye,
Est tourné, sans vous en mentir,
Ce peu de plaisir que j'avoye.

BALLADE IX

En ce joyeux temps d'aujourd'hui
Que le mois de mai se commence,
Et que l'on doit laisser Ennui,
Pour prendre Joyeuse Plaisance.
Je me trouve, sans recouvrance,

(1) Nous respectons une fois de plus l'ancienne orthographe à cause de la rime féminine.
(2) Savais.
(3) Je vous pouvais.
(4) Plus tard.
(5) Pensais.

Lointain de Joie conquester (1) ;
De Tristesse si bien renté
Que j'ai, je m'en puis bien vanter,
Le rebours de ma volonté.
Las ! Amour, je ne vois nulluy (2)
Qui n'ait aucune suffisance,
Fors (3) que moi seul qui suis celui
Qui est le plus dolent de France.
J'ai failli à mon espérance ;
Car quant à vous me voulz (4) donner
Pour être votre sermenté,
Jamais ne cuidoye (5) trouver
Le rebours de ma volonté.
Au fort (6) puis qu'en ce point je suis.
Je porterai ma grand penance (7),
Ayant vers Loyauté refuis
Où j'ai mis toute ma fiance.
Ni Danger qui ainsi m'avance,
Quelque mal que je dois porter,
Combien que trop m'a tourmenté,
Ne pourra jà en moi bouter (8)
Le rebours de ma volonté.

ENVOI

D'aucun réconfort accointer (9)
Plusieurs fois m'en suis dementé (10) ;
Mais j'ai toujours, au par aller (11),
Le rebours de ma volonté.

(1) Je suis loin de conquérir la joie.
(2) Nulle personne.
(3) Hors
(4) Je me voulus.
(5) Pensais.
(6) Enfin.
(7) Peine, douleur.
(8) Mettre.
(9) Accompagner.
(10) Lamenté.
(11) Après tout, au pis aller.

BALLADE X

Jeune, gente, plaisante et débonnaire,
Par un prier (1) qui vaut commandement
Chargé m'avez d'une ballade faire;
Si l'ai faite de cœur joyeusement:
Or la veuillez recevoir doucement.
Vous y verrez, s'il vous plait à la lire,
Le mal que j'ai, combien que (2) vraiment
J'aimasse mieux de bouche le vous dire.
Votre douceur m'a su si bien atraire (3)
Que tout votre je suis entièrement,
Très désirant de vous servir et plaire.
Mais je souffre maint douloureux tourment,
Quant à mon gré je ne vous vois souvent,
Et me déplait quand me faut vous écrire,
Car si faire se pouvait autrement,
J'aimasse mieux de bouche le vous dire.
C'est par Danger, mon cruel adversaire,
Qui m'a tenu en ses mains longuement;
En tous mes faits je le trouve contraire,
Et plus se rit, quand plus me voit dolent.
Si je voulais raconter pleinement
En cet écrit mon ennuyeux martyre,
Trop long serait, pource certainement
J'aimasse mieux de bouche le vous dire.

BALLADE XI

Belle, combien que de mon fait,
Je crois qu'avez peu souvenance,
Toutefois si savoir vous plait
Mon état et mon ordonnance,
Sachez que lointain de Plaisance,

(1) Une prière.
(2) Encore que.
(3) Attirer.

Je suis de tous maux bien garni,
Autant que nul qui soit en France,
Dieu sait en quel mauvais parti.
Hélas ! or n'ai-je rien forfait,
Dont porter je doye penance (1),
Car toujours je me suis retrait (2)
Vers Loyauté et Espérance,
Pour acquérir leur bienveillance ;
Mais au besoin ils m'ont failli
Et m'ont laissé, sans recouvrance,
Dieu sait en quel mauvais parti.
Danger m'a joué de ce trait,
Mais si je puis avoir puissance,
Je ferai, maugré (3) qu'il en ait,
Encontre lui une alliance ;
Et si (4) lui rendrai la grevance (5),
Le mal, le deuil et le souci,
Où il m'a mis jusqu'à outrance,
Dieu sait en quel mauvais parti.

ENVOI

Aidez-moi à l'outrecuidance
Venger, comme en vous ai fiance (6),
Ma Maîtresse, je vous suppli,
De ce faux Danger qui m'avance
Dieu sait en quel mauvais parti.

BALLADE XII

Loyal Espoir, trop je vous vois dormir,
Réveillez-vous et Joyeuse Pensée
Et envoyez un plaisant souvenir

(1) La peine.
(2) Retiré.
(3) Mauvais gré.
(4) Certes.
(5) Blessure.
(6) Confiance.

Devers mon cœur, de la plus belle née
Dont aujourd'hui coure la renommée;
Vous ferez bien d'un peu le réjouir,
Tristesse s'est avecques lui logée;
Ne le veuilliez à son besoin faillir,
Car Danger l'a dérobé (1) de Plaisir,
Celle qui plus le pouvait enrichir;
Et qui pis est, a de lui éloignée
C'est sa dame très loyaument aimée.
Oncques cœur n'eut si dure destinée.
Pour Dieu, Espoir, venez le secourir;
Il a en vous sa fiance fermée (2),
Ne le veuilliez à son désir faillir.
Par Pauvreté lui faut son pain quérir
A l'uis d'Amour par chacune journée
Or lui veuilliez l'aumône départir
De Liesse, que tant a désirée.
Avancez-vous, sans faire demeurée (3)
Pensez de lui, vous savez son désir,
Par vous lui soit quelque grâce donnée,
Ne le veuilliez à son désir faillir.

ENVOI

Seule sans per (4), de toutes gens louée
Et de tous biens entièrement douée,
Mon cœur ces maux souffre pour vous servir,
Sa loyauté vous soit recommandée,
Ne le veuilliez à son désir faillir.

BALLADE XIII

Ardent désir de véoir ma maîtresse
A assailli de nouvel le logis
De mon las cœur, qui languit en tristesse,

(1) Ou *détourné*.
(2) Mise.
(3) Sans rester, sans demeurer plus longtemps.
(4) Sans pareille.

Et puis dedans partout a le feu mis.
En grand doute (1) certainement je suis
Qu'il ne soit pas légèrement éteint.
Sans grand grâce. Si (2) vous prie, Dieu d'Amours
Sauvez mon cœur, ainsi qu'avez fait main (3).
Je l'ois (4) crier piteusement secours.
J'ai essayé par larmes à largesse
De l'éteindre : mais il n'en vaut que pis :
C'est feu gregeois, ce crois je, qui ne cesse
D'ardre (5) s'il n'est éteint par bon avis
Au feu, au feu, courez, tous mes amis !
S'aucun (6) de vous, comme lâche, remaint (7)
Sans y aller, je le hais pour toujours :
Avancez-vous, nul de vous ne soit faint (8) ;
Je l'ois crier piteusement secours.
S'il est ainsi mort par votre paresse,
Je vous requiers, au moins, tant que je puis.
Chacun de vous donnez lui une messe,
Et j'ai espoir que brief au paradis
Des amoureux sera moult haut assis,
Comme martyr et très honoré saint,
Qui a tenu de Loyauté le cours :
Grand tourment a, puisque si fort se plaint :
Je l'ois crier piteusement secours.

BALLADE XIV

Belle, bien avez souvenance,
Comme certainement je crois,
De la très plaisante alliance
Qu'Amour fit entre vous et moi :
Son secrétaire Bonne Foi

(1) Crainte.
(2) Aussi.
(3) Mainte fois.
(4) Je l'entends.
(5) Brûler.
(6) Si aucun.
(7) Reste.
(8) Paresseux.

Ecrit (1) la lettre du traité,
Et puis la scella Loyauté
Qui la chose témoignera,
Quand temps et besoin en sera.
Joyeux Désir fut en présence,
Qui alors ne se tint pas coi,
Mais mit le fait en ordonnance,
De par Amour, le puissant roi;
Et, selon l'amoureuse loi,
De nos deux vouloirs, pour surté,
Fit une seule volonté;
Bien m'en souvient et souviendra (2),
Quand temps et besoin en sera.
Mon cœur n'a en nully fiance (3).
De garder la lettre, qu'en soi;
Et certes ce m'est grand plaisance,
Quand si très loyal je le vois,
Et lui conseille, comme dois,
De toujours haïr Fausseté;
Car quiconque l'a en cherté (4),
Amour châtier l'en fera,
Quand temps et besoin en sera.

ENVOI

Pensez en ce que j'ai conté,
Ma Dame, car en vérité
Mon cœur de foi vous requerra,
Quand temps et besoin en sera.

BALLADE XV

L'amant. — Si je vous dis bonne nouvelle.
Mon cœur, que voulez-vous donner?

(1) Pour *écrivit.*
(2) Souviendrai.
(3) En nulle personne confiance.
(4) En tendresse.

Le cœur. — Elle pourrait bien être telle
Que moult cher la veuil acheter.
L'amant. — Nul guerdon (1) n'en quier (2) demander.
Le cœur. — Dites tôt doncques, je vous prie,
J'ai grand désir de la savoir.
L'amant. — C'est de votre Dame et amie
Qui loyaument fait son devoir.
Le cœur. — Que me savez vous dire d'elle
Dont me puisse réconforter?
L'amant. — Je vous dis, sans que plus le celle,
Qu'elle vient par deça la mer.
Le cœur. — Dites-vous vrai? Sans me moquer! (3)
L'amant. — Oui, je vous le certifie,
Et dit que c'est pour vous véoir
Le cœur. — Amour humblement j'en mercie
Qui loyaument fait son devoir.
L'amant. — Que pourrait plus faire la belle
Que de tant pour vous se pener?
Le cœur. — Loyauté soutient ma querelle,
Qui lui fait faire sans douter (4).
L'amant. — Pensez doncques de bien l'aimer.
Le cœur. — Si (5) ferai-je toute ma vie,
Sans changer, de tout mon pouvoir.
L'amant. — Bien doit être dame chérie,
Qui loyaument fait son devoir.

BALLADE XVI

Mon cœur, ouvrez l'uis de Pensée,
Et recevez un doux présent
Que la très loyaument aimée
Vous envoie nouvellement,
Et vous tenez joyeusement;

(1) Récompense.
(2) Désire.
(3) Sans vous moquer de moi.
(4) Craindre.
(5) Ainsi.

Car, bien devez avoir liesse,
Quand la trouvez sans changement
Toujours très loyale maîtresse.
Bien devez priser la journée
Que fûtes sien premièrement;
Car sa grâce vous a donnée,
Sans faintise, très loyaument;
Vous le pouvez voir clairement,
Car elle vous tient sa promesse,
Soi montrant vers vous fermement
Toujours très loyale maîtresse.
Par vous soit doncques honorée,
Et servie soigneusement,
Tant comme vous aurez durée (1),
Sans point faire département (2);
Car vous aurez certainement,
Par elle des biens à largesse,
Puisqu'elle est si entièrement
Toujours très loyale maîtresse.

ENVOI

Grands mercis des fois plus de cent,
Ma Dame, ma seule Princesse,
Car je vous trouve vraiement
Toujours très loyale maîtresse.

BALLADE XVII

Fortune, veuillez moi laisser
En paix, une fois, je vous prie;
Trop longuement, à vrai compter (3),
Avez eu sur moi seigneurie.
Toujours faites la renchérie
Vers moi et ne voulez ouir

(1) Autant que vous vivrez.
(2) Partage.
(3) A vrai dire.

Les maux que m'avez fait souffrir,
Il a jà plusieurs ans passés;
Dois-je toujours ainsi languir?
Hélas! et n'est-ce pas assez?
Plus ne puis en ce point durer;
Et à Merci (1), merci je crie;
Soupirs m'empêchent le parler:
Voir le pouvez, sans moquerie,
Il ne faut jà que je le die;
Pource, vous veux-je requérir
Qu'il vous plaise de me tollir (2)
Les maux que m'avez amassés (3),
Qui m'ont mis jusques au mourir;
Hélas! et n'est-ce pas assez?
Tous maux suis content de porter,
Fors un seul, qui trop fort m'ennuie,
C'est qu'il me faut loin demeurer
De celle que tiens pour amie;
Car pieçà (4) en sa compagnie
Laissai mon cœur et mon désir;
Vers moi ne veulent revenir,
D'elle ne sont jamais lassés.
Ainsi suis seul, sans nul plaisir,
Hélas! et n'est-ce pas assez?

ENVOI

De ballader (5) j'ai beau loisir,
Autres deduiz me sont cassés,
Prisonnier suis, d'Amour martyr:
Hélas! et n'est-ce pas assez?

(1) Miséricorde.
(2) Enlever
(3) Donnés en masse.
(4) Longtemps.
(5) De faire des ballades

BALLADE XVIII

Si Dieu plaît (1), briefment la nuée
De ma tristesse passera,
Belle très loyaument aimée,
Et le beau temps se montrera :
Mais savez-vous quand ce sera ?
Quand le doux soleil gracieux
De votre beauté entrera
Par les fenêtres de mes yeux.

Lors la chambre de ma pensée
De grand plaisance reluira
Et sera de joie parée,
Adonc mon cœur s'éveillera
Qui en deuil dormi longtemps a.
Plus ne dormira, si m'aid' Dieu,
Quand cette clarté le ferra (2)
Par les fenêtres de mes yeux.

Hélas ! quand viendra la journée,
Qu'ainsi avenir me pourra,
Ma maîtresse très désirée ?
Pensez-vous que brief aviendra ?
Car mon cœur toujours languira
En ennui, sans point avoir mieux,
Jusqu'à tant que ceci verra
Par les fenêtres de mes yeux.

ENVOI

De réconfort mon cœur aura
Autant que nul dessous les cieux,
Belle, quand vous regardera
Par les fenêtres de mes yeux.

(1) S'il plaît à Dieu.
(2) Frappera.

BALLADE XIX

Trop longtemps vous vois sommeiller,
Mon cœur, en deuil et déplaisir;
Veuillez vous, ce jour, éveiller,
Allons au bois, le Mai cueillir,
Pour la coutume maintenir.
Nous oirons des oiseaux le glay (1),
Dont ils font les bois retentir,
Ce premier jour du mois de Mai.

Le Dieu d'Amours est coutumier,
A ce jour, de fête tenir,
Pour amoureux cœur festier (2),
Qui désirent de le servir;
Pource, fait les arbres couvrir
De fleurs, et les champs de vert gai
Pour la fête plus embellir,
Ce premier jour du mois de Mai.

Bien sais, mon cœur, que faux Danger
Vous fait mainte peine souffrir;
Car il vous fait trop éloigner
Celle qui est votre désir.
Pourtant vous faut ébat quérir;
Mieux conseiller je ne vous sais
Pour votre douleur amoindrir,
Ce premier jour du mois de Mai.

ENVOI

Ma Dame, mon seul souvenir,
En cent jours n'auroye (3) loisir
De vous raconter, tout au vrai,
Le mal qui tient mon cœur martyr,
Ce premier jour du mois de Mai.

---

(1) Bruit.
(2) Festoyer.
(3) Je n'aurais.

BALLADE XX

La première fois, ma Maîtresse,
Qu'en votre présence viendrai,
Si ravi serai de liesse
Qu'à vous parler je ne pourrai ;
Toute contenance perdrai,
Car, quand votre beauté luira
Sur moi, si fort éblouira
Mes yeux que je ne verrai goutte ;
Mon cœur aussi se pâmera,
C'est une chose que fort doute (1).
Pource, nompareille Princesse
Quand ainsi devant vous serai
Veuillez, par votre grand humblesse,
Me pardonner, si je ne sais,
Parler à vous comme devrais ;
Mais tôt après, s'assurera
Mon cœur et puis vous contera
Son fait, mais que nul ne l'écoute ;
Danger grand guet sur lui fera,
C'est une chose que fort doute.
Et se mettra souvent en presse
D'ouir tout ce que je dirai ;
Mais je pense que par sagesse
Si très bien me gouvernerai
Et telle manière tiendrai
Que faux Danger trompé sera,
Ni nulle rien n'apercevra ;
Si (2) mettra-t-il sa peine toute
D'épier tout ce qu'il pourra ;
C'est une chose que fort doute.

BALLADE XXI

Las ! Mort qui t'a fait si hardie,
De prendre la noble Princesse

(1) Redoute.
(2) Aussi.

Qui était mon confort, ma vie,
Mon bien, mon plaisir, ma richesse !
Puisque tu as pris ma maîtresse,
Prends moi aussi son serviteur,
Car j'aime mieux prochainement
Mourir que languir en tourment,
En peine, souci et douleur.
Las ! de tous biens était garnie
Et en droite fleur de jeunesse !
Je prie à Dieu qu'il te maudie,
Fausse Mort, pleine de rudesse !
Si prise l'eusses en vieillesse,
Ce ne fut pas si grand rigueur ;
Mais prise l'as hâtivement,
Et m'as laissé piteusement
En peine, souci et douleur.
Las ! je suis seul, sans compagnie !
Adieu ma Dame, ma liesse ! (1)
Or est notre amour départie (2),
Non pour tant (3), je vous fais promesse
Que de prières, à largesse,
Morte vous servirai de cœur,
Sans oublier aucunement ;
Et vous regretterai souvent
En peine, souci et douleur.

ENVOI

Dieu, sur tout souverain Seigneur,
Ordonnez, par grâce et douceur,
De l'âme d'elle, tellement
Qu'elle ne soit pas longuement
En peine, souci et douleur.

(1) Ma joie.
(2) Séparée.
(3) Malgré cela.

BALLADE XXII

Je me souloye pourpenser (1)
Au commencement de l'année,
Quel don je pourroye donner
A ma Dame la bien aimée :
Or suis hors de cette pensée,
Car Mort l'a mise sous la lame,
Et l'a hors de ce monde ôtée,
Je prie à Dieu qu'il en ait l'âme.
Non pour tant (2), pour toujours garder
La coutume que j'ai usée,
Et pour à toutes gens montrer
Que pas n'ai ma Dame oubliée,
De messes je l'ai étrenée ;
Car ce me serait trop de blâme
De l'oublier cette journée,
Je prie à Dieu qu'il en ait l'âme
Tellement lui puist (3) profiter
Ma prière que confortée
Soit son âme, sans point tarder,
Et de ses bienfais guerdonnée (4)
En Paradis et couronnée
Comme la plus loyale Dame
Qu'en son vivant j'aie trouvée ;
Je prie à Dieu qu'il en ait l'âme.

ENVOI

Quand je pense à la renommée
Des grands biens dont était parée,
Mon pauvre cœur de deuil se pâme ;
De lui souvent est regrettée,
Je prie à Dieu qu'il en ait l'âme.

(1) Je pensais à.
(2) Malgré tout.
(3) Puisse.
(4) Récompensée.

BALLADE XXIII

En la forêt d'Ennuyeuse Tristesse,
Un jour m'advint qu'à part moi cheminais,
Je rencontrai l'Amoureuse Déesse
Qui m'appela, demandant où j'allais.
Je répondis que, par Fortune, étais
Mis en exil en ce bois, longtemps a,
Et qu'à bon droit appeler me pouvais
L'homme égaré qui ne sait où il va.

Et souriant, par très grande humblesse
Me répondit : « Ami, si je savais
Pourquoi tu es mis en cette détresse,
A mon pouvoir volontiers t'aiderais ;
Car, jà pieça (1), je mis ton cœur en voie
De tout plaisir, ne sais qui l'en ôta ;
Or me déplaît qu'à présent je te voie
L'homme égaré qui ne sait où il va.

— Hélas ! dis je, souveraine Princesse,
Mon fait savez, pourquoi le vous dirai ?
C'est par la Mort qui fait à tous rudesse,
Qui m'a tollu (2) celle que tant aimai,
En qui était tout l'espoir que j'avais,
Qui me guidait, si bien m'accompagna
En son vivant que point ne me trouvais
L'homme égaré qui ne sait où il va.

ENVOI

Aveugle suis, ne sais où aller doie ;
De mon bâton, afin que ne fourvoie,
Je vais tâtant mon chemin çà et là ;
C'est grand pitié qu'il convient que je soie
L'homme égaré qui ne sait où il va.

(1) Longtemps.
(2) Pris, volé.

BALLADE XXIV

J'ai fait l'obsèque de ma Dame
Dedans le moustier (1) amoureux,
Et le service pour son âme
A chanté Penser Douloureux;
Maints cierges de Soupirs Piteux
Ont été en son luminaire;
Aussi j'ai fait la tombe faire
De Regrets, tous de larmes peints,
Et tout entour, moult richement,
Est écrit: Ci gît gravement
Le trésor de tous biens mondains.

Dessus elle, gît une lame
Faite d'or et de saphirs bleus;
Car saphir est nommé la jame (2)
De Loyauté, et l'or heureux.
Bien lui appartiennent ces deux;
Car Heur et Loyauté pourtraire (3)
Voulu, en la très débonnaire,
Dieu qui la fit de ses deux mains
Et forma merveilleusement.
C'était à parler pleinement,
Le trésor de tous biens mondains.

N'en parlons plus, mon cœur se pâme
Quand il oit les faits vertueux
D'elle qui était sans nul blâme,
Comme jurent celles et ceux
Qui connaissaient ses conseulx (4);
Si crois que Dieu l'a voulu traire (5)
Vers lui, pour parer son repaire
De Paradis, où sont les saints;
Car c'est d'elle bel parement,
Que l'on nommait communément
Le trésor de tous biens mondains.

(1) Cimetière.
(2) Gemme.
(3) J'ai voulu peindre.
(4) Conseillers, compagnons.
(5) Je crois que Dieu l'a voulu appeler.

ENVOI

De rien ne servent pleurs, ni plaints ;
Tous mourrons, ou tard ou briefment ;
Nul ne peut garder longuement
Le trésor de tous biens mondains.

SONGE EN COMPLAINTE

Après le jour qui est fait pour traveil,
Ensuit la nuit pour repos ordonnée ;
Pource, m'advint que chargé de sommeil
Je me trouvai moult fort (1), une vesprée,
Pour la peine que j'avoye portée
Le jour devant, si fis (2) mon appareil
De me coucher, sitôt que le soleil
Je vis retrait et sa clartée mussée (3).
Quand couché fus de léger m'endormis,
Et en dormant, ainsi que je sonjoye,
Avis me fut que, devant moi, je vis
Un vieil homme que point ne connaissoye ;
Et non pour tant (4), autrefois vu l'avoye,
Ce me sembla, si (5) me trouvais marri
Que j'avoye son nom mis en oubli,
Et, pour honte, parler à lui n'osoye.
Un peu se tut, et puis me raisonna,
Disant : « Ami, n'avez vous de moi cure ?
Je suis Aage qui lettres apporta
A Enfance, de par Dame Nature,
Quand lui chargeai que plus la nourriture
N'aurait de vous ; alors vous délivra
A Jeunesse, qui gouverné vous a

---

(1) D'avoir porté ma peine, j'avais fort sommeil.
(2) Aussi je fis.
(3) Je vis retiré et sa clarté cachée.
(4) Et cependant.
(5) Ainsi.

Moult longuement, sans raison et mesure.
Or est ainsi que Raison, qui sur tous
Doit gouverner, a fait très grand complainte (1)
A Nature, de Jeunesse et de vous,
Disant qu'avez tous deux fait faute mainte.
Avisez vous, ce n'est pas chose feinte (2);
Car Vieillesse, la mère de courroux,
Qui tout abat et amène au dessous,
Vous donnera dedans brief une atteinte.
Au derrenier (3), ne la pouvez fuir.
Si (4) vous faut mieux, tandis qu'avez Jeunesse,
A votre honneur de Folie partir,
Vous éloignant de l'amoureuse adresse;
Car, en descort (5) sont Amours et Vieillesse:
Nul ne les peut à leur gré bien servir.
Amour vous doit pour excusé tenir,
Puisque la Mort a pris votre maîtresse.
Et tout ainsi qu'assez est avenant
A jeunes gens, en l'amoureuse voie
De temps passer, c'est aussi mal séant
Quand en amour un vieil homme folloye (6);
Chacun s'en rit, disant: Dieu quelle joie!
Ce fol vieillard veut devenir enfant!
Jeunes et vieux du doigt le vont montrant,
Moquerie par tous lieux le convoie (7).
A votre honneur pouvez Amours laisser
En jeune temps, comme par Nonchalance;
Lors ne pourra nul de vous raconter,
Que l'ayez fait par faute de Puissance;
Et l'on dira que c'est par Déplaisance
Que ne voulez en autre lieux aimér,
Puisqu'est morte votre Dame sans per (8).
Dont loyaument gardez la souvenance.
Au Dieu d'amours requerez humblement

(1) S'est plaint.
(2) Prenez garde, ce n'est pas chose inventée.
(3) Quelque chose comme *d'ailleurs, aussi bien.*
(4) Aussi.
(5) Désaccord.
(6) Fait le fou.
(7) Le suit.
(8) Sans pareille.

Qu'il lui plaise de reprendre l'hommage
Que lui faites, par son commandement,
Vous rebaillant (1) votre cœur qu'a en gage,
Merciez le (2) des biens qu'en son servage
Avez reçus; lors gracieusement
Départirez (3) de son gouvernement.
A grand honneur comme loyal et sage.
Puis requérez à tous les amoureux
Que chacun d'eux tout ouvertement die (4)
Si vous avez rien failli envers eux,
Tant que suivi avez leur compagnie,
Et que par eux soit la faute punie;
Leur requerant pardon de cœur piteux,
Car de servir étiez désireux
Amour, et tous ceux de sa seigneurie.
Ainsi pourrez départir du pouvoir
Du Dieu d'Amours, sans avoir charge aucune,
C'est mon conseil, faites votre vouloir,
Mais gardez vous que ne croyiez Fortune
Qui de flatter est à chacun commune;
Car toujours dit qu'on doit avoir espoir
De mieux avoir, mais c'est pour décevoir.
Je ne connais plus fausse sous la lune.
Je sais trop bien, s'écouter (5) la voulez
Et son conseil plus que le mien élire,
Elle dira que, s'Amours délaissez,
Vous ne pouvez mieux votre cœur détruire;
Car vous n'aurez lors à quoi vous déduire.
Et tout plaisir à nonchaloir mettrez,
Ainsi, le temps en grand ennui perdrez,
Qui pis vaudra que l'amoureux martyre.
Et puis après, pour vous donner confort (6)
Vous promettra que recevrez amende (7)
De tous les maux qu'avez soufferts à tort,

(1) Redonnant.
(2) Remerciez-le.
(3) Vous vous éloignerez.
(4) Pour *dise*.
(5) Si écouter.
(6) Réconfort.
(7) Pour *quittance*.

Et que c'est droit qu'aucun guerdon (1) vous rende;
Mais il n'est nul qui à elle s'attende (2),
Qui tôt ou tard ne soit, je m'en fais fort.
D'elle déçu, à vous je m'en rapport (3);
Si prie Dieu (4) que d'elle vous défende. »
En tressaillant, sur ce point m'éveillai.
Tremblant ainsi que sur l'arbre la feuille.
Disant: Hélas! oncques mais (5) je songeai
Chose dont tant mon pauvre cœur se deuille;
Car, s'il est vrai que Nature me veuille
Abandonner, je ne sais que ferai;
A Vieillesse tenir pied ne pourrai,
Mais conviendra que tout ennui m'accueille.
Et non pour tant (6) le vieil homme qu'ai vu
En mon dormant, lequel Aage s'appelle,
Si (7) m'a dit vrai; car j'ai bien aperçu
Que Vieillesse veut emprandre (8) querelle
Encontre moi; ce m'est dure nouvelle
Et jà soit ce qu'à présent soit (9) pourvu
De jeunesse, sans me trouver recreu (10)
Ce n'est que sens (11), de me pourvoir contr'elle.
A celle fin (12) que quand viendra vers moi,
Je ne soye dépourvu comme nice (13);
C'est pour le mieux, s'avant (14) je me pourvois;
Et trouverai Vieillesse plus propice,
Quand connaitra qu'ai laissé tout office
Pour la suir (15) alors, en bonne foi
Recommandé m'aura, comme je crois,
Et moins souci aurai en son service,

(1) Que quelque récompense.
(2) Se fie.
(3) Rapporte.
(4) Aussi je prie Dieu.
(5) Jamais.
(6) Cependant
(7) Certes.
(8) Entreprendre.
(9) Et bien qu'à présent je sois.
(10) Déshonoré.
(11) Il est inutile.
(12) A seule fin.
(13) Comme un naïf.
(14) Si avant.
(15) Suivre.

Si (1) suis content, sans changer désormais;
Et pour toujours entièrement propose
De renoncer à tous amoureux faits;
Car il est temps que mon cœur se repose.
Mes yeux clignés et mon oreille close
Tiendrai, afin que n'y entrent jamais,
Par Plaisance, les amoureux attraits;
Tant les connais qu'en eux fier ne m'ose.
Qui bien se veut garder d'amoureux tours,
Quand en repos sent que son cœur sommeille,
Garde ses yeux emprisonnés toujours;
S'ils échappent, ils crient en l'oreille
Du cœur qui dort, tant qu'il faut qu'il s'éveille,
Et ne cessent de lui parler d'Amours,
Disant qu'ils ont souvent hanté ses cours,
Où ils ont vu plaisance nompareille.
Je sais par cœur ce métier bien à plein,
Et m'a longtemps été si agréable
Qu'il me semblait qu'il n'était bien mondain (2)
Fors en Amours, ni rien si honorable.
Je trouvoye (3), par maint conte notable,
Comment Amour, par son pouvoir hautain,
A avancé comme roi souverain,
Ses serviteurs en état profitable.
Mais en ce temps, je ne connaissais pas
La grand douleur qu'il convient que soutienne
Un pauvre cœur, pris ès amoureux las;
Depuis l'ai su, bien sais à quoi m'en tienne,
J'ai grand cause que toujours m'en souvienne;
Or en suis hors, mon cœur en est tout las,
Il ne veut plus d'Amours passer le pas,
Pour bien ou mal que jamais lui advienne.
Pource tantôt, sans plus prendre répit,
Ecrire veux, en forme de requête,
Tout mon état, comme devant est dit;
Et quand j'aurai fait ma cédule (4) prête,

(1) Ainsi.
(2) En ce monde.
(3) Je trouvais.
(4) Billet, lettre.

Porter la veux à la première fête
Qu'Amours tiendra, lui montrant par écrit
Les maux qu'ai eus et le peu de profit
En poursuivant l'amoureuse conquête.
Ainsi d'Amours, devant tous les amants,
Prendrai congé en honnête manière,
En étoupant (1) la bouche aux médisants
Qui ont langue pour médire légère,
Et requerrai, par très humble prière,
Qu'il me quitte de tous les convenants
Que je lui fis, quand l'un de ses servants
Devins pieçà (2) de volonté entière.
Et reprendrai hors de ses mains mon cœur,
Que j'engageai par obligation,
Pour plus surté d'être son serviteur,
Sans faintise, ou excursation,
Et puis, après recommandation,
Je délairai (3) à mon très grand honneur,
A jeunes gens qui sont en leur verdeur
Tous faix d'Amours par résignation (4).

LA REQUÊTE

Aux excellents et puissants en noblesse,
Dieu Cupidon et Vénus la Déesse.

Supplie présentement,
Humblement,
Charles, le duc d'Orléans
Qui a été longuement,
Ligement (5)
L'un de vos obéissants,
Et entre les vrais amants,

(1) En fermant.
(2) Longtemps.
(3) Délaisserai.
(4) Abandon.
(5) Fidèlement.

Vos servants,
A despendu largement
Le temps de ses jeunes ans,
Très plaisants,
A vous servir loyaument,
Qu'il vous plaise regarder
Et passer (1)
Cette requête présente,
Sans la vouloir refuser;
Mais penser
Que d'humble veut la présente
A vous par loyale entente,
En attente
De votre grâce trouver,
Car sa fortune dolente
Le tourmente
Et le contraint de parler.
Comme ainsi soit que la Mort,
A grand tort,
En droite fleur de jeunesse
Lui ait oté son deport (2),
Son ressort,
Sa seule Dame et liesse,
Dont a fait vœu et promesse,
Par détresse,
Désespoir et déconfort,
Que jamais n'aura Princesse,
Ni maîtresse.
Car son cœur en est d'accord.
Et pource que jà pieça (3)
Vous jura
De vous loyaument servir,
Et en gage vous laissa
Et donna
Son cœur, par loyal désir,
Il vient pour vous requérir
Que tenir

(1) Méditer.
(2) Consolation, satisfaction.
(3) Il y a longtemps.

Le veuillez, tant qu'il vivra,
Excuser ; car sans faillir,
Pour mourir,
Plus amoureux ne sera,
Et lui veuillez doucement,
Franchement,
Rebaillier (1) son pauvre cœur,
En lui quittant (2) son serment,
Tellement
Qu'il se parte (3), à son honneur,
De vous, car bon serviteur,
Sans couleur,
Vous a été vraiment ;
Montrez-lui quelque faveur,
En douceur.
Au moins à son partement (4).
A Bonne Foi que tenez
Et nommez
Votre principal notaire,
Etroitement ordonnez
Et mandez,
Sur peine de vous déplaire,
Qu'il veuille sans délai traire (5),
Lettre faire.
En laquelle affirmerez
Que congé de soi retraire,
Sans forfaire,
Audit cœur donné avez ;
Afin que le suppliant,
Ci devant
Nommé, la puisse garder
Pour sa décharge et garant,
En montrant
Que nul ne le doit blâmer,
S'Amours (6) a voulu laisser ;

(1) Rendre.
(2) En le tenant quitte de.
(3) Retire, sépare.
(4) Départ.
(5) Retirer.
(6) Si amour.

Car d'aimer
N'eut oncque puis son talent
Que Mort lui voulut ôter;
La nomper (1)
Qui fut au monde vivant.
Et s'il vous plaît faire ainsi
Que je dis,
Ledit suppliant sera
Allégé de son souci;
Et ennui
D'avec son cœur bannira;
Et après, tant que vivra,
Priera
Pour vous, sans mettre en oubli
La grâce qu'il recevra
Et aura,
Par votre bonne merci.

LA DÉPARTIE D'AMOURS

En ballades

BALLADE I

Quand vint à la prochaine fête
Qu'Amour tenait son Parlement,
Je lui présentai ma requête
Laquelle lut très doucement,
Et puis me dit: « Je suis dolent
Du mal qui vous est advenu,
Mais il n'a nul recouvrement (2),
Quand la mort a son coup feru (3).
Eloignez hors de votre tête
Votre douloureux pensement (4),

(1) La non pareille.
(2) Il n'y a nul recours.
(3) Frappé.
(4) Pour *pensée*.

Montrez vous homme, non pas bête,
Faites que, sans empêchement,
Ait en vous le gouvernement
Raison, qui souvent a pourvu
En maint meschef (1) très sagement,
Quand la mort a son coup feru.
Reprenez nouvelle conquête,
Je vous aiderai tellement
Que vous trouverez Dame prête
De vous aimer très loyaument,
Qui de biens aura largement;
D'elle serez ami tenu;
Je n'y vois autre amendement (2),
Quand la mort a son coup feru.

BALLADE II

« Hélas! sire, pardonnez-moi,
Se dis je, car, toute ma vie,
Je vous assure par ma foi,
Jamais n'aurai Dame, n'amie (3);
Plaisance s'est de moi partie (4)
Qui m'a de Liesse forclos (5),
N'en parlez plus, je vous supplie,
Je suis bien loin de ce propos.
Quand ces paroles de vous j'ois,
Vous m'essayez (6) (ne faites mie;)
A vous dire vrai, je le crois;
Ou ce n'est dit qu'en moquerie.
Ce me serait trop grand folie,
Quand demeurer puis en repos,
De reprendre mélancolie,
Je suis bien loin de ce propos.
Acquitté me suis, comme dois,
Vers vous et votre seigneurie,

(1) Malheur.
(2) Compensation.
(3) Ni amie.
(4) Retirée.
(5) Eloigné.
(6) Vous m'éprouvez.

Désormais me veux tenir coi.
Pource, de votre courtoisie,
Accordez moi, je vous en prie,
Ma requête; car à brefs mots,
De plus aimer, quoi que nul die,
Je suis bien loin de ce propos. »

BALLADE III

Amour connu bien que j'étais
En ce propos, sans changement,
Pource répondit : « Je voudrais
Que voulussiez faire autrement,
Et me servir plus longuement,
Mais je vois bien que ne voulez,
Si (1) vous accorde franchement
La requête que faite avez.
Econduire ne vous pourroie,
Car servi m'avez loyaument,
N'onques ne vous trouvai en voie,
N'en (2) volonté aucunement
De rompre le loyal serment
Que me faites, comme savez;
Ainsi le compte largement
La requête que faite avez.
Et afin que tout chacun voie
Que de vous je suis très content,
Une quittance vous octroie,
Passée par mon Parlement,
Qui relaissera pleinement
L'hommage que vous me devez,
Comme contient ouvertement
La requête que faite avez.

BALLADE IV

Tantôt Amour, en grand array (3),
Fit assembler son Parlement.

(1) Aussi je.
(2) Ni en.
(3) Cortège.

En plein conseil mon fait contai,
Par congé et commandement ;
Là fut passée pleinement
La quittance que demandais
Baillée me fut franchement,
Pour en faire ce que voudrais.
Outre plus, mon cœur demandai
Qu'Amour avait eu longuement,
Car en gage le lui baillai,
Quand je me mis premièrement
En son service ligement (1) ;
Il me dit que je le raurais (2)
Sans refuser aucunement,
Pour en faire ce que voudrais.
A deux genoux m'agenouillai,
Merciant (3) Amour humblement
Qui tira mon cœur, sans délai,
Hors d'un écrin privéement,
Le me baillant courtoisement.
Lié (4) en un noir drap de soie ;
En mon sein le mit doucement.
Pour en faire ce que voudroie (5).

COPIE DE LA QUITTANCE DESSUS DITE

Sachent présent et avenir,
Que nous, Amour, par Franc Desir
Conseillés, sans nulle contrainte,
Après qu'avons ouï la plainte
De Charles, le duc d'Orléans,
Qui a été, par plusieurs ans,
Notre vrai loyal serviteur
Rebaillé lui avons son cœur
Qu'il nous bailla, pieça (6) en gage,
Et le serment, foi et hommage,
Qu'il nous devait quitté avons

(1) Fidèlement.
(2) Que je le *re* aurais.
(3) Remerciant.
(4) Enveloppé.
(5) Ici nous respectons l'orthographe à cause de la rime
(6) Autrefois.

Et par ces présentes quittons (1).
Oultre plus, faisons assavoir,
Et certifions, pour tout voir (2),
Pour étouper aux médisants
La bouche, qui trop sont nuisants,
Qu'il ne part de notre service
Par defaute, forfait ou vice,
Mais seulement la cause est telle :
Vrai est que la Mort trop cruelle
A tort lui est venu ôter
Celle que tant soulait aimer (3),
Qui était sa Dame et maîtresse,
S'amie, son bien, sa léesse (4) ;
Et pour sa loyauté garder,
Il veut désormais ressembler
A la loyale tourterelle
Qui seule se tient apart (5) elle,
Après qu'elle a perdu son per (6).
Si (7) lui avons voulu donner
Congé du tout de soi retraire
Hors de notre cour, sans forfaire.
Fait par bon conseil et avis
De nos sujets et vrais amis,
En notre présent Parlement
Que nous tenons nouvellement ;
En témoin de ce avons mis
Notre scel, plaqué et assis.
En cette présente quittance,
Ecrite par notre ordonnance,
Présents maints notables recors (8),
Le jour de la Fête des Morts,
L'an mil quatre cent trente et sept.
Au castel de Plaisant Recept (9).

(1) Le faisons quitte, lui donnons quittance.
(2) Pour tout dire.
(3) Avait l'habitude d'aimer.
(4) Joie.
(5) Avec elle-même.
(6) Son compagnon.
(7) Aussi.
(8) Qui pourront témoigner, qui s'en souviendront (?).
(9) Retraite.

BALLADE V

Quand j'eus mon cœur et ma quittance,
Ma volonté fut assouvie,
Et non pour tant, pour l'accointance
Qu'avoye de la seigneurie
D'Amour et de sa compagnie,
Quand vins à congé demander,
Trop mal me fit la départie (1)
Et ne cessoye de pleurer.
Amour vit bien ma contenance,
Si (2) me dit : « Ami, je vous prie,
S'il est rien dessous ma puissance
Que veuillez, ne l'épargnez mie (3). »
Tant plein fut de mélancolie,
Que je ne pus à lui parler
Une parole ni demie (4),
Et ne cessoye de pleurer.
Ainsi partis en déplaisance
D'Amour, faisant chère marrie,
Et comme tout ravi en transe,
Pris congé, sans que plus mot dis.
A Confort dit qu'il me conduis,
Car je ne m'en savais aller,
J'avoye la vue éblouie
Et ne cessoye de pleurer.

BALLADE VI

Confort, me prenant par la main,
Hors de la porte me convoye (5) ;
Car Amour, le Roi souverain,
Lui chargea moi montrer la voie
Pour aller où je désiroie ;
C'était vers l'ancien manoir

(1) La séparation.
(2) Aussi.
(3) N'y manquez pas.
(4) Ni une demie (parole).
(5) Me conduit.

Où en enfance demeuroie,
Que l'on appelle Nonchaloir.
A Confort dis : « Jusqu'à demain
Ne me laissez, car je pourroye
Me fourvoyer, pour tout certain,
Par deplaisir, vers la saussoye (1)
Où est Vieillesse rabat joie ;
Si nous travaillons fort ce soir,
Tôt serons au lieu que voudroie,
Que l'on appelle Nonchaloir.
Tant cheminâmes qu'au derrain (2)
Vîmes la place que queroie (3) ;
Quand de la porte fus prochain,
Le portier qu'assez connaissoie,
Si tôt comme je l'appelloie,
Nous reçut, disant que pour voir (4)
Au dit lieu bien venu étoie.
Que l'on appelle Nonchaloir.

BALLADE VII

Le gouverneur de la maison
Qui Passe Temps se fait nommer,
Me dit : « Ami, cette saison
Vous plait-il céans séjourner ? »
Je répondis qu'à bref parler,
Si lui plaisait ma compagnie,
Content étoie de passer
Avecques lui toute ma vie.
Et lui racontai l'achoison (5)
Qui me fit Amour delaisser ;
Il me dit qu'avoie raison,
Quand eut vu ma quittance au cler
Que je lui baillai à garder ;
Aussi de ce me remercie
Que je vouloie demeurer

(1) Lieu planté de saules.
(2) En dernier lieu.
(3) Que je cherchais.
(4) Vraiment.
(5) La raison, la cause.

Avecques lui toute ma vie.
Le lendemain lettres foison
A Confort baillai à porter
D'humble recommandation,
Et le renvoyai sans tarder
Vers Amour, pour lui raconter
Que Passe Temps, à chère lye (1),
M'avait reçu pour reposer
Avecques lui toute ma vie.

A très noble, haut et puissant seigneur Amour,
Prince de mondaine douceur.

Très excellent, très haut et noble prince,
Très puissant Roi en chacune province,
Si humblement que se peut serviteur
Recommander à son maitre et seigneur,
Me recommande à vous, tant que je puis,
Et vous plaise savoir que toujours suis
Très désirant ouïr souvent nouvelles
De votre état, que Dieu doint (2) être telles
Et si bonnes comme je le désire,
Plus que ne sais raconter ou écrire;
Dont vous suppli que me faites sentir
Par tous venants, s'il vous vient à plaisir
Car d'en ouïr en bien et en honneur,
Ce me sera parfaite joie au cœur.
Et s'il plaisait à votre seigneurie
Vouloir ouïr, par sa grand courtoisie,
De mon état, je suis en très bon point,
Joyeux de cœur, car souci n'ai je (3) point;
Et Passe Temps, au lieu de Nonchaloir,
M'a retenu pour avec lui manoir (4)
Et séjourner, tant comme me plaira,
Jusques à tant que Vieillesse viendra,
Car lors faudra qu'avec elle m'en voise (5)

(1) Avec plaisir, joie.
(2) Donne.
(3) Pour *je n'ai*.
(4) Rester.
(5) M'en aille.

Finir mes jours. Ce penser fort me poise (1)
Dessus le cœur, quand j'en ai souvenance,
Mais, Dieu merci, loin suis de sa puissance,
Présentement je ne la crains en rien,
N'en (2) son danger aucunement me tiens.
En outre plus, sachez que vous renvoie
Confort, qui m'a conduit la droite voie
Vers Nonchaloir, dont je vous remercie
De sa bonne, joyeuse compagnie,
En ce fait, à votre commandement,
De bon vouloir et très soigneusement;
Auquel veuillez donner foi et fiance (3)
En ce que lui ai chargé, en créance,
De vous dire plus pleinement de bouche,
Vous suppliant qu'en tout ce qui me touche,
Bien à loisir, le veuilliez écouter,
Et vous plaise me vouloir pardonner
Si je n'écris devers votre Excellence,
Comme je dois, en telle révérence
Qu'il appartient, car c'est par Non Savoir
Qui détourne d'accomplir mon vouloir.
En outre plus, vous requerant merci,
Je connais bien que grandement faillis,
Quand me partis (4) dernièrement de vous,
Car j'étoie si rempli de courroux
Que je ne pus un mot à vous parler,
Ni mon congé, au partir, demander.
Avecques ce, humblement vous mercie
Des biens qu'ai eu sous votre seigneurie.
Autre chose n'écris, quant à présent,
Fors que je prie à Dieu, le Tout Puissant,
Qu'il vous octroi honneur et longue vie,
Et que puissiez toujours la compagnie
De faux Danger surmonter et défaire,
Qui en tous temps vous a été contraire.
Ecrit ce jour troisième, vers le soir,

(1) Me pèse.
(2) Ni en.
(3) Confiance.
(4) Je me séparai.

En novembre, au lieu de Nonchaloir.
Le bien votre, Charles duc d'Orléans,
Qui jadis fut l'un de vos vrais servants.

BALLADE VIII

Ballades, chansons et complaintes
Sont pour moi mises en oubli,
Car Ennui et pensées maintes
M'ont tenu longtemps endormi.
Non pour tant (1), pour passer Souci
Essayer veux si je sauroie
Rimer, ainsi que je souloie (2).
Au moins j'en ferai mon pouvoir,
Combien (3) que je connais et sais
Que mon langage trouverai
Tout enrouillé de Nonchaloir.
Plaisants paroles sont éteintes
En moi qui deviens rassoti (4) ;
Au fort (5), je viendrai aux atteintes (6),
Quand Beau Parler m'aura failli.
Pourquoi prie ceux qui m'ont oui
Langager (7), quand pieça (8) j'étoie
Jeune, nouvel et plein de joie,
Que veuillent excusé m'avoir.
Oncques mais (9) je ne me trouvai
Si rude, car je suis, pour vrai,
Tout enrouillé de Nonchaloir.
Amoureux ont paroles peintes (10)
Et langage frais et joli ;
Plaisance dont ils sont accointes (11)
Parle pour eux ; en ce parti

(1) Cependant.
(2) J'avais l'habitude.
(3) Encore.
(4) Lourd.
(5) Enfin.
(6) Terme de tournoi — être blessé.
(7) Qui m'ont entendu discourir
(8) Quand autrefois.
(9) Jamais.
(10) Jolies.
(11) Accompagnés.

Alors, le Beau Parler trouvoie
A bon marché tant que vouloie ;
Si ai dépendu (2) mon savoir,
Et s'un (3) peu épargné en ai,
Il est, quand viendra à l'essai
Tout enrouillé de Nonchaloir.
J'ai été (1), or n'est plus ainsi ;

ENVOI

Mon Jubilé faire devroie,
Mais on dirait que je rendroie (4)
Sans coup férir, car Bon Espoir
M'a dit que renouvellerai (4) ;
Pource, mon cœur fourbir ferai
Tout enrouillé de Nonchaloir.

BALLADE IX

L'emplâtre de Nonchaloir
Que sur mon cœur pieça (6) mis,
M'a guéri, pour dire voir (7).
Si nettement que je suis
En bon point, ni je ne puis (8)
Plus avoir, jour de ma vie,
L'amoureuse maladie.
Si (9) font mes yeux leur pouvoir
D'épier par le pays,
S'ils pourraient plus voir
Plaisant Beauté, qui jadis
Fut l'un de mes ennemis,
Et mit en ma compagnie
L'amoureuse maladie.
Mes yeux tance main (10) et soir,

(1) J'ai été ainsi.
(2) Aussi j'ai dépensé.
(3) Si un.
(4) Que je me rends.
(5) Que je rajeunirai.
(6) J'avais.
(7) Dire vrai.
(8) Que je suis en bonne santé et que je ne puis.
(9) Aussi.
(10) Matin.

Mais ils sont si treshastis (1),
Et trop pleins de leur vouloir !
Au fort (2), je les mets au pis (3),
Fassent selon leur avis ;
Plus ne crains, dont Dieu mercie,
L'amoureuse maladie.

ENVOI

Quand je vois en douleur pris
Les amoureux, je m'en ris ;
Car je tiens, pour grand folie,
L'amoureuse maladie.

BALLADE X

Je meurs de soif, en cousté la fontaine ;
Tremblant de froid au feu des amoureux ;
Aveugle suis, et si (4) les autres mène ;
Pauvre de sens, entre saichans (5), l'un d'eux ;
Trop négligent, en vain souvent soigneux ;
C'est de mon fait une chose faiée (6),
En bien et mal par fortune menée.
Je gagne temps, et perds mainte semaine ;
Je joue et ris, quand me sens douloureux :
Déplaisance j'ai d'espérance pleine ;
J'attends bonheur en regret angoisseux :
Rien ne me plaît, et je suis désireux ;
Je m'éjouis, et cource à ma pensée,
En bien et mal par fortune menée.
Je parle trop, et me tais à grand peine ;
Je m'ébahis, et je suis courageux ;
Tristesse tient mon confort en demaine (7),

(1) Vifs.
(2) Enfin.
(3) A mal.
(4) Ainsi.
(5) Savants.
(6) Extraordinaire
(7) Esclavage.

Faillir ne puis, au moins à l'un des deux;
Bonne chère je fais quand je me deulx;
Maladie m'est en santé donnée,
En bien et mal par fortune menée.

ENVOI

Prince, je dis que mon fait malheureux
Et mon profit aussi avantageux,
Sur un hasard j'asserrai quelque année,
En bien et mal par fortune menée.

OBLIGATION DE VAILLANT

Présent le notaire d'Amour,
Sans alléguer déception,
En renonçant tous droits d'Amour,
Coutume, loi, condition,
De très loyale intention
A vous servir, sans me douloir (1).
Passe cette obligation
Sous le scel de votre vouloir.
De cœur, corps, biens, sans nul recours,
Vous fait renonciation,
Présent, avenir, à toujours;
Et vous mets en possession.
Ni nulle part, ni portion
N'y aura; et, pour mieux valoir,
Le jure en ma damnation
Sous le scel de votre vouloir.
Et quand je ferai le rebours (2),
Pour recevoir punition,
Me soumets, sans être ressours (3),
A votre juridiction;

(1) Plaindre.
(2) Contraire.
(3) Secouru.

Et à bon droit et action,
Pourrez de votre plein pouvoir
Me mettre à exécution
Sous le scel de votre vouloir.

ENVOI

En l'an de ma grand passion,
Mettant toutes à nonchaloir,
Fais cette présentation (1),
Sous le scel de votre vouloir.

Vidimus de la dite obligation par le duc d'Orléans.

A ceux qui verront ces présentes,
Le bailli d'Amoureux Espoir
Salut plein de bonnes ententes.
Mandons et faisons assavoir
Que le tabellion Devoir,
Juré des contraux (2) en amours,
A vu nouvellement, à Tours,
De Vaillant l'obligation
Entière de bien vraie sorte,
Dont en fait la relation,
Ainsi que ce *vidimus* porte.
A double queue, par patentes,
En cire vert, pour dire voir (3),
Oblige, soumettant ses rentes,
Cœur, corps et biens, sans décevoir,
Sous le sceau d'autrui vouloir,
Pour recouvrer Joyeux Secours,
Qu'il a desservi par maints jours;
Faisant ratification,
Ledit notaire le rapporte
Par sa certification,
Ainsi que ce *Vidimus* porte.

(1) Requête.
(2) Des contrats.
(3) Pour dire vrai.

Et dut il mettre tout en vente,
Des biens qu'il pourra recevoir,
Veut payer ses dettes contentes (1),
Tant qu'on pourra apercevoir
Qu'il fera trop plus que pouvoir,
Combien qu'ait eu d'étranges tours
Qui lui sont venus à rebours;
En soit faite information,
Car à Loyauté se conforte
Qu'en fera l'approbation,
Ainsi que ce *vidimus* porte.

ENVOI

Pour plus ample abréviation,
De l'an et jour je me déporte (2),
On en voit déclaration,
Ainsi que ce *Vidimus* porte.

BALLADE I

En la forêt de longue attente,
Chevauchant par divers sentiers
M'en vais, cette année présente,
Au voyage de Desiriers.
Devant sont allés mes fourriers
Pour appareiller mon logis
En la cité de Destinée;
Et pour mon cœur et moi ont pris
L'hôtellerie de Pensée.
Je mène des chevaux quarante
Et autant pour mes officiers.
Voire, par Dieu, plus de soixante,
Sans les bagages et sommiers.
Loger nous faudra par quartiers,
Si les hôtels sont trop petits
Toutefois pour une vesprée
En gré prendrai, soit mieux ou pis,

(1) Pour comptant.
(2) Je m'éloigne.

L'hôtellerie de Pensée.
Je dépens (1) chacun jour ma rente
En maints travaux aventuriers,
Dont est Fortune mal contente
Qui soutient contre moi Dangers;
Mais Espoirs, s'ils sont droituriers
Et tiennent ce qu'ils m'ont promis,
Je pense faire telle armée,
Qu'aurai, malgré mes ennemis,
L'hôtellerie de Pensée.

ENVOI

Prince, vrai Dieu de paradis,
Votre grâce me soit donnée,
Telle que trouve à mon devis (2),
L'hôtellerie de Pensée.

BALLADE II

Portant harnais rouillé de Nonchaloir,
Sur monture foulée de Faiblesse,
Mal habillé de Désireux Vouloir,
On m'a croisé, aux montres (3) de Liesse,
Comme cassé des gages de Jeunesse;
Je ne connais où je puisse servir;
L'arrièreban a fait crier Vieillesse,
Las! faudra-t-il son soudart devenir?
Le bien que puis avecques elle avoir
N'est que d'un peu d'atrempée (4) sagesse;
En lieu de ce, me faudra recevoir
Ennui, Souci, Désespoir et Détresse;
Par Dieu! Bon Temps, mal me tenez promesse.
Vous me deviez contre elle soutenir,
Et je vois bien qu'elle sera maîtresse,
Las! faudra-t-il son soudart devenir?

(1) Je dépense.
(2) A mon goût.
(3) Revues.
(4) Modérée.

Faibles jambes porteront Bon Vouloir,
Puisqu'ainsi est endurant en humblesse,
Prenant confort d'un bien joyeux espoir,
Quand, Dieu merci, Maladie ne presse,
Mais loin se tient, et mon corps point ne blesse :
C'est un trésor que dois bien cher tenir,
Vu que la fin de menacer ne cesse,
Las ! faudra-t-il son soudart devenir ?

ENVOI

Prince, je dis que c'est peu de richesse
De ce monde ni de tout son plaisir :
La mort départ (1) ce qu'on tient à largesse,
Las ! faudra-t-il son soudart devenir ?

BALLADE III

Yeux rougis, pleins de piteux pleurs,
Fourcelle (2) d'espoir refroidie,
Tête enrhumée de douleurs,
Et troublée de frénésie,
Corps perclus sans plaisance lie,
Cœur du tout pausmé (3) en rigueurs,
Vois souvent avoir à plusieurs
Par le vent de mélancolie.
Migraine de plaignants ardeurs,
Transe de sommeil mipartie,
Fièvre frissonnants de malheurs.
Chaut ardent fort en rêverie,
Soif que Confort ne rassasie,
Deuil baigné en froides sueurs,
Bégayant et changeant couleurs,
Par le vent de mélancolie.
Toute tourmentant en langueurs,
Colique de forcenerie,
Gravelle de soins assailleurs,

(1) Partage, retire.
(2) Fourche.
(3) Frappée

Rage de désirant folie,
Anuys enflants d'hydropisie,
Maux étiques aussi ailleurs
Assourdissent les écouteurs,
Par le vent de mélancolie.

ENVOI

Guérir ne se peut maladie
Par physique, ni chirurgie,
Astronomans, n'enchanteurs (1),
Des maux que souffrent pauvres cœurs
Par le vent de mélancolie.

BALLADE IV

Ecolier de Mélancolie,
A l'étude je suis venu,
Lettres de mondaine clergie
Epelant atout un fêtu,
Et moult fort m'y trouve éperdu.
Lire n'écrire (2) ne sais mie,
Des verges de Souci battu,
Es (3) derreniers jours de ma vie.
Pieçà (4), en jeunesse fleurie,
Quand de vif entendement fus,
J'eusse appris en heure (5) et demie
Plus qu'à présent; tant ai vécu
Que d'engin (6) je me sens vaincu;
On me dut bien, sans flatterie,
Châtier dépouillé tout nu,
Es derreniers jours de ma vie.
Que voulez-vous que je vous die?
Je suis pour un asnyer (7) tenu,

(1) Astronomes, ni enchanteurs.
(2) Ni écrire.
(3) En les.
(4) Autrefois.
(5) En une heure
(6) Entendement.
(7) Pour un âne.

Banni de Bonne Compagnie,
Et de Nonchaloir retenu
Pour le servir. Il est conclu,
Qui voudra, pour moi étudie,
Trop tard je m'y suis entendu,
Es derreniers jours de ma vie.

ENVOI

Si j'ai mon temps mal despendu (1),
Fait l'ai, par conseil de Folie;
Je m'en sens et m'en suis sentu,
Es derreniers jours de ma vie.

BALLADE V

Je n'ai plus soif, tarie est la fontaine;
Bien échauffé, sans le feu amoureux;
Je vois bien clair, jà ne faut qu'on me mène;
Folie et Sens me gouvernent tous deux;
En Nonchaloir réveille sommeilleux;
C'est de mon fait une chose mêlée,
Ni bien, ni mal, d'aventure menée.
Je gagne et perds, mécontent par semaine;
Ris, Jeux, Deduis, je ne tiens compte d'eux;
Espoir et Deuil me mettent hors d'haleine;
Heur, me flattent, si m'est trop rigoureux;
D'où vient cela que je ris et me deuls?
Est-ce par sens, ou folie éprouvée?
Ni bien, ni mal, d'aventure menée?
Guerdonné (2) suis de malheureuse étrenne;
En combattant, je me rends courageux.
Joie et Souci m'ont mis en leur domaine (3);
Tout déconfit, me tiens au rang des preux;
Qui me saurait dénouer tous ses neuds?
Tête d'acier y faudrait fort armée,
Ni bien, ni mal, d'aventure menée.

(1) Dépensé.
(2) Récompensé.
(3) Esclavage

ENVOI AU PRINCE

Vieillesse me fait jouer à tels jeux,
Perdre et gagner, et tout par ses conseulx;
A la faille j'ai joué cette année,
Ni bien, ni mal, d'aventure menée.

BALLADE VI

Pourquoi m'as tu vendu, Jeunesse,
A grand marché, comme pour rien,
Es mains (1) de ma Dame Vieillesse
Qui ne me fait guères de bien?
A elle peu tenu me tiens,
Mais il convient que je l'endure,
Puisque c'est le cours de nature.
Son hôtel, de noir de Tristesse
Est tendu; quand dedans je viens,
J'y vois l'histoire de Détresse
Qui me fait changer mon maintien
Quand la lis, et maint mal soutien;
Epargnée n'est créature,
Puisque c'est le cours de nature
Prenant en gré cette rudesse,
Le mal d'autrui compare au mien;
Lors me tance Dame Sagesse,
Adoncques (2) en moi je reviens,
Et crois de tout le conseil sien
Qui est en ce plein de droiture,
Puisque c'est le cours de nature.

ENVOI AU PRINCE

Dire ne sauroye combien
Dedans mon cœur mal je retiens,
Serré d'une vieille ceinture,
Puisque c'est le cours de nature.

(1) Aux mains.
(2) Alors.

LA COMPLAINTE DE FRANCE

France, jadis on te soulait (1) nommer,
En tous pays, le trésor de noblesse,
Car un chacun pouvait en toi trouver
Bonté, honneur, loyauté, gentillesse,
Clergé (2), sens, courtoisie, prouesse.
Tous étrangers aimaient te suir (3).
Et maintenant vois (4) dont j'ai déplaisance,
Qu'il te convient maint grief mal soutenir,
Très chrétien, franc royaume de France.

Sais tu d'où vient ton mal, à vrai parler?
Connais tu point pourquoi es (5) en tristesse?
Conter, le veux, pour vers toi m'acquitter,
Ecoutes moi, et tu feras sagesse.
Ton grand orgueil, gloutonnie (6), paresse,
Convoitise, sans justice tenir,
Et luxure, dont as eu abondance,
Ont pourchassé vers Dieu de te punir,
Très chrétien, franc royaume de France.

Ne te veuilles pour tant désespérer,
Car Dieu est plein de merci, à largesse.
Va t'en vers lui sa grâce demander,
Car il t'a fait, déjà pieça (7), promesse
(Mais que faces ton avocat Humblesse.)
Que très joyeux sera de te guérir;
Entièrement mets en lui ta fiance,
Pour toi et tous, voulut en croix mourir,
Très chrétien, franc royaume de France.

Souvienne-toi comment voult (8) ordonner
Que criasse Montjoye, par liesse,
Et, qu'en écu d'azur, dusses porter
Trois fleurs de Lis d'or, et pour hardiesse

(1) Pouvait.
(2) Religion.
(3) Suivre.
(4) Je vois.
(5) Tu es.
(6) Gloutonnerie.
(7) Depuis longtemps.
(8) Voulut.

Fermer (1) en toi, t'envoya sa Hautesse,
L'Auriflamme, qui t'a fait seigneurir
Tes ennemis; ne mets en oubliance
Tels dons hautains, dont lui plut t'enrichir,
Très chrétien, franc royaume de France.
  En outre plus, te voulut envoyer
Par un coulomb (2) qui est plein de simplesse,
La onction dont dois tes Rois sacrer,
Afin qu'en eux dignité plus en cresse (3).
Et, plus qu'à nul, t'a voulu sa richesse
De reliques et corps saints départir (4);
Tout le monde en a la connaissance.
Soyes certain qu'il ne te veut faillir,
Très chrétien, franc royaume de France.
  Cour de Rome si (5) te fait appeler
Son bras dextre, car souvent de détresse
L'as mise hors, et pour ce approuver,
Les Papes te font asseoir, seul, sans presse,
A leur dextre; ce droit jamais ne cesse.
Et pource, dois fort pleurer et gémir,
Quand tu déplais à Dieu qui tant t'avance
En tous états, lequel dusses chérir,
Très chrétien, franc royaume de France.
  Quels champions avait en toi trouver
Chrétienté! Jà ne faut que l'expresse;
Charlemagne, Roland et Olivier,
En sont témoins; pource, je m'en délaisse;
Et saint Louis Roi, qui fit la rudesse
Des Sarrasins souvent anéantir,
En son vivant, par travail et vaillance;
Les chroniques le montrent, sans mentir,
Très chrétien, franc royaume de France.
  Pource, France, veuilles toi aviser,
Et tôt reprends de bien vivre l'adresse;
Tous tes méfaits mets peine d'amender,
Faisant chanter et dire mainte messe

(1) Fortifier.
(2) Colombe.
(3) Croisse.
(4) Donner.
(5) Aussi

Pour les âmes de ceux qui ont l'apresse (1)
De dure mort souffert, pour te servir;
Leurs loyautés aies en souvenance,
Rien épargné n'ont pour te garantir,
Très chrétien, franc royaume de France.
Dieu a les bras ouverts pour t'accoler,
Prêt d'oublier ta vie pécheresse;
Requiers pardon, bien te viendra aider
Notre Dame, la très puissant princesse,
Qui est ton cri et que tiens pour maîtresse.
Les saints aussi te viendront secourir,
Desquels les corps font en toi demeurance.
Ne veuilles plus en ton péché dormir,
Très chrétien, franc royaume de France.
Et je, Charles duc d'Orléans, rimer
Voulus ces vers, au temps de ma jeunesse,
Devant chacun les veux bien avouer,
Car prisonnier les fis, je le confesse;
Priant à Dieu, qu'avant qu'aie vieillesse,
Le temps de paix partout puis (2) avenir,
Comme de cœur j'en ai la désirance,
Et que vois tous tes maux brief finir,
Très chrétien, franc royaume de France.

BALLADE I

En regardant vers le pays de France,
Un jour m'advint, à Douvre sur la mer,
Qu'il me souvint de la douce plaisance
Que souloie (3) audit pays trouver;
Si (4) commençai de cœur à soupirer,
Combien (5) certes que grand bien me faisoit
De voir France que mon cœur aimer doit.
Je m'avisai que c'était non savance (6)

(1) Apreté.
(2) Puisse.
(3) J'avais.
(4) Aussi.
(5) Encore que, certes.
(6) Sagesse.

De tels soupirs dedans mon cœur garder,
Vu que je vois que la voie commence
De bonne paix, qui tous biens peut donner ;
Pource, tournai en confort mon penser,
Mais non pourtant, (1) mon cœur ne se lassoit
De voir France que mon cœur aimer doit.
Alors chargeai en la nef d'Espérance
Tous mes souhaits en leur priant d'aller
Outre la mer, sans faire demeurance,
Et à France de me recommander.
Or nous doit Dieu bonne paix sans tarder,
Adonc (2) aurai loisir, mais qu'ainsi soit,
De voir France que mon cœur aimer doit

ENVOI

Paix est trésor qu'on ne peut trop louer,
Je hais guerre, point ne la doit priser,
Détourné m'a longtemps, soit tort ou droit,
De voir France que mon cœur aimer doit.

BALLADE II

Priez pour paix, douce Vierge Marie,
Reine des cieux, et du monde maîtresse,
Faites prier, par votre courtoisie,
Saints et saintes, et prenez votre adresse (3)
Vers votre fils, requérant sa hautesse
Qu'il lui plaise son peuple regarder
Que de son sang a voulu racheter,
En déboutant guerre qui tout dévoye ;
De prières ne vous veuillez lasser,
Priez pour paix, le vrai trésor de joie.
Priez, prélats et gens de sainte vie,
Religieux, ne dormez en paresse,
Priez, maîtres et tous suivants clergie (4).

(1) Mais cependant.
(2) Alors.
(3) Chemin.
(4) Clergé.

Car par guerre faut que l'étude cesse ;
Moustiers (1) détruits sont sans qu'on les redresse,
Le service de Dieu vous faut laisser,
Quand ne pouvez en repos demeurer ;
Priez si fort que briefment Dieu vous oie (2).
L'église voult (3) à ce vous ordonner ;
Priez pour paix, le vrai trésor de joie.

Priez, princes qui avez seigneurie,
Rois, ducs, contes, barons pleins de noblesse.
Gentils hommes avec chevalerie,
Car méchants gens surmontent gentillesse ;
En leurs mains ont toute votre richesse,
Débat les font en haut état montér,
Vous le pouvez chacun jour voir au cler (4),
Et sont riches de vos biens et monnoie
Dont vous dussiez le peuple supporter ;
Priez pour paix, le vrai trésor de joie.

Priez, peuple qui souffrez tyrannie,
Car vos seigneurs sont en telle faiblesse
Qu'ils ne peuvent vous garder par maistrie (5),
Ni vous aider en votre grand détresse ;
Loyaux marchands, la selle si vous blesse
Fort sur le dos, chacun vous vient presser
Et ne pouvez marchandise mener,
Car vous n'avez sur passage ni voie,
En maint péril vous convient-il passer ;
Priez pour paix, le vrai trésor de joie.

Priez, galants joyeux en compagnie,
Qui despendre (6) désirez à largesse,
Guerre vous tient la bourse dégarnie ;
Priez, amants, qui voulez en liesse (7)
Servir amour, car guerre, par rudesse,
Vous détourne de vos dames hanter (8).

---

(1) Monastères.
(2) Entende.
(3) Voulut.
(4) Clairement.
(5) Puissance.
(6) Dépenser.
(7) Plaisir, joie.
(8) De voir vos dames.

Qui maintesfois fait leurs vouloirs tourner,
Et quand tenez le bout de la courroie,
Un étranger si le vous vient ôter,
Priez pour paix, le vrai trésor de joie.

ENVOI

Dieu Tout Puissant nous veuille conforter
Toutes choses en terre, ciel et mer,
Priez vers lui que brief en tout pourvoye,
En lui seul est de tous maux amender;
Priez pour paix, le vrai trésor de joie.

BALLADES SUR PLUSIEURS SUJETS

BALLADE I

En acquittant notre temps vers Jeunesse,
Le nouvel an et la saison jolie,
Plein de plaisir et de toute liesse,
Qui chacun d'eux chèrement nous en prie,
Venus sommes en cette momerie (1),
Belles, bonnes, plaisants et gracieuses,
Prêts de danser et faire chère lye (2),
Pour réveiller vos pensées joyeuses.
Or bannissez de vous toute paresse,
Ennui, souci avec mélancolie,
Car froid hiver, qui ne veut que rudesse,
Est déconfit et convient qu'il s'en fuye;
Avril et Mai amènent douce vie
Avecques eux; pource, soyez soigneuses
De recevoir leur plaisant compagnie,
Pour réveiller vos pensées joyeuses.
Vénus aussi, la très noble Déesse,
Qui sur femmes doit avoir la maistrie (3),
Vous envoie de Confort à largesse,

(1) Réunion, fête, danses de gens déguisés.
(2) Faire bonne chère.
(3) Puissance.

Et Plaisance de grands biens enrichie.
En vous chargeant que de votre partie
Vous acquittiez sans être dangereuses;
Aider vous veut, sans que point vous oublie,
Pour réveiller vos pensées joyeuses.

BALLADE II

Bien montrez, printemps gracieux,
De quel métier savez servir,
Car hiver fait cœurs ennuyeux,
Et vous les faites réjouir;
Sitôt, comme il vous voit venir,
Lui et sa méchant retenue
Sont contraints et prêts de fuir,
A votre joyeuse venue.
Hiver fait champs et arbres vieux,
Leurs barbes de neiges blanchir,
Et est si froid, ort (1) et pluieux,
Qu'auprès du feu convient croupir.
On ne peut hors des huis yssir (2),
Comme un oisel qui est en mue (3);
Mais vous faites tout rajeunir,
A votre joyeuse venue.
Hiver fait le soleil, es (4) cieux,
Du mantel (5) des nues couvrir;
Or maintenant, loué soit Dieux,
Vous êtes venu éclaircir
Toutes choses et embellir;
Hiver a sa peine perdue,
Car l'an nouvel l'a fait bannir,
A votre joyeuse venue.

BALLADE III

Je fus en fleur au temps passé d'Enfance,
Et puis après devins fruit en Jeunesse;

(1) Sale.
(2) Sortir hors des maisons.
(3) Cage.
(4) Dans les cieux.
(5) Manteau.

Lors m'abattis de l'arbre de Plaisance,
Vert et non mûr, Folie, ma maîtresse.
Et pour cela, Raison qui tout redresse
A son plaisir sans tort ou mesprison (1),
M'a à bon droit, par sa très grand sagesse,
Mis pour mûrir au feurre (2) de prison.
En ce j'ai fait longue continuance,
Sans être mis à l'essor de Largesse,
J'en suis content et tiens que, sans doutance,
C'est pour le mieux, combien que par paresse
Deviens flétris et tire vers Vieillesse.
Assez éteint est en moi le tison
De Sot Désir, puisqu'ai été en presse
Mis pour mûrir au feurre de prison.
Dieu nous doit paix, car c'est ma désirance,
Adonc serai en l'eaue de Liesse
Tôt rafraichi, et au soleil de France,
Bien nettoyé du moisi de Tristesse ;
J'attends Bon Temps, endurant en humblesse,
Car j'ai espoir que Dieu ma guérison
Ordonnera ; pource, m'a sa hautesse
Mis pour mûrir au feurre de prison.

ENVOI

Fruit suis d'hiver qui a moins de tendresse
Que fruit d'été, si (3) suis en garnison,
Pour amolir ma trop verte duresse,
Mis pour mûrir au feurre de prison.

BALLADE IV

Nouvelles ont couru en France,
Par maints lieux, que j'étoie mort ;
Dont avaient peu déplaisance
Aucun qui me hayent (4) à tort ;
Autres en ont eu déconfort.

(1) Injustice.
(2) Paille.
(3) Aussi.
(4) Haïssent.

Qui m'aiment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrais amis.
Si fais à toutes gens savoir
Qu'encore est vive la souris.
Je n'ai eu ni mal ni grevance,
Dieu merci, mais suis sain et fort,
Et passe temps en espérance
Que paix, qui trop longuement dort,
S'éveillera, et par accort
A tous fera liesse avoir.
Pource, de Dieu soient maudits
Ceux qui sont dolents de véoir
Qu'encore est vive la souris.
Jeunesse sur moi a puissance,
Mais Vieillesse fait son effort
De m'avoir en sa gouvernance.
A présent faillira son sort,
Je suis assez loin de son port,
De pleurer veux garder mon hoir (1);
Loué soit Dieu de Paradis,
Qui m'a donné force et pouvoir;
Qu'encore est vive la souris.

ENVOI

Nul ne porte pour moi le noir,
On vent meilleur marché drap gris;
Or tienne chacun, pour tout voir (2),
Qu'encore est vive la souris.

BALLADE V

Puis qu'ainsi est que vous allez en France,
Duc de Bourbon, mon compagnon très cher,
Où Dieu vous doint (3), selon la désirance
Que tous avons, bien pouvoir besognier;

(1) Héritier.
(2) Pour tout dire.
(3) Donne.

Mon fait vous veux découvrir et charger
Du tout en tout, en sens et en folie;
Trouver ne puis nul meilleur messager,
Il ne faut jà que plus je vous en die (1).
Premièrement, si c'est votre plaisance,
Recommandez-moi, sans point l'oublier,
A ma Dame; ayez en souvenance,
Et lui dites, je vous prie et requiers,
Les maux que j'ai quand me faut éloigner,
Malgré mon vœu, sa douce compagnie.
Vous savez bien que c'est de tel métier (2)
Il ne faut jà que plus je vous en die.
Or y faites comme j'ai la fiance,
Car un ami doit pour l'autre veiller;
Si (3) vous dites: Je ne sais, sans doutance,
Qui est celle? veuillez la enseigner.
Je vous réponds qu'il ne vous faut chercher,
Fors que celle qui est la mieux garnie
De tous les biens qu'on saurait souhaiter;
Il ne faut jà que plus je vous en die.

ENVOI

Si ai chargé à Guilleaume Cadier
Que, par de là, bien souvent vous supplie;
Souvienne vous du fait du prisonnier,
Il ne faut jà que plus je vous en die.

BALLADE VI

Dame qui cuidiez (4) trop savoir,
Mais votre sens tourne en folie,
Et cuidiez les gens décevoir
Par votre cautelle (5) jolie.
Qui croirait votre chère lie

(1) Il n'est point besoin que je vous en dise plus.
(2) Vous savez bien ce que c'est qu'une telle vie.
(3) Mais.
(4) Pensiez.
(5) Ruse.

Tantôt serait pris en vos las,
Encore ne m'avez vous mie,
Encore ne m'avez vous pas.
  Vous cuïdiez bien qu'apercevoir
Ne sache votre moquerie;
Si fait, pour vous dire le voir (1);
Et pource, chèrement vous prie,
Allez jouer de l'escremie (2)
Autre part, car quand en ce cas,
Encore ne m'avez vous mie,
Encore ne m'avez vous pas.
  Vous ferez bien votre devoir,
Si m'attrapez par tromperie;
Car trop ai connu main (3) et soir
Les faux tours dont êtes garnie.
On vous appelle: fol si fie.
Déportez vous de tels ébats,
Encore ne m'avez vous mie,
Encore ne m'avez vous pas.

BALLADE VII

  Visage de basse venu
Confit en compote de vin,
Menton rongneux et peu barbu,
Et dessiré comme un coquin,
Malade du mal saint Martin,
Et aussi rond qu'un tonnelet;
Dieu le me sauve ce varlet!
  Il est enroué devenu.
Car une poudre de raisin
L'a tellement en l'œil feru
Qu'endormi l'a, comme un toupin (4);
Il y perd un chacun matin,
Car il en a chaud le toupet;

(1) Pour vous dire le vrai.
(2) Allez vous escrimer ailleurs.
(3) Matin.
(4) Bouchon.

Dieu le me sauve ce varlet !
  Rompre ne saurait un fetu,
Quand il a pincé un lopin,
Saint Poursain qui l'a retenu
Son cher compagnon et cousin,
Combien qu'aient souvent hutin (1),
Quand au cellier sont en secret !
Dieu le me sauve ce varlet !

ENVOI

  Prince, pourrait aller jusqu'au Rhin,
D'un baril a fait son ronsin (2),
Et ses éperons d'un foret ;
Dieu le me sauve ce varlet !

COMPLAINTES

COMPLAINTE I

  Ma seule Dame et ma maîtresse,
Où git de tout mon bien l'espoir
Et sans qui plaisir ni liesse
Ne me peuvent en rien valoir,
Plut à Dieu que pussiez savoir
Le mal, l'ennui et le courroux
Qu'à toute heure me faut avoir
Pource que je suis loin de vous.
  Hélas ! or ai je souvenance
Que je vous vis dernièrement
A si très joyeuse plaisance
Qu'il me semblait certainement
Que jamais ennuyeux tourment
Ne devait près de moi venir,

(1) Bien qu'ils aient souvent des disputes (ou batteries).
(2) Fort cheval.

Mais je trouvai bien autrement,
Quand me fallut de vous partir.
Car, quand ce vint au congé prendre,
Je ne savoie, pour le mieux,
Auquel me valait plus entendre
Ou à mon cœur, ou à mes yeux;
Car je trouvai, ainsi m'aid' Dieux,
Mon cœur courroucé si très fort
Qu'oncques (1) ne le vis, en nuls lieux,
Si éloigné de Réconfort.
Et d'autre part, mes yeux étaient
En un tel vouloir de pleurer
Qu'à peine tenir s'en pouvaient,
N'ils n'osaient rien regarder;
Car, par un seul semblant (2) montrer
En rien d'en être déplaisants,
C'eût été pour faire parler
Les jaloux et les médisants.
Et de la grand peur que j'avoie
Que le deuil si (3) ne fut connu,
Auquel entendre ne savoie;
Oncques si ébahis ne fus,
Si dolent ni si éperdu;
Car, par Dieu, j'eusse mieux aimé,
Avant que l'en l'eut aperçu,
N'avoir jamais jour été né.
Car, si par ma felle (4) manière,
J'eusse montré, ou par semblant
Venant de volonté légère,
L'amour dont je vous aime tant,
(Par quoi eussiez eu, tant ne quant (5),
De blâme, ni de déshonneur)
Je sais bien que, tout mon vivant,
Je fusse langui en douleur.
En ce point et encore pire,

(1) Que jamais.
(2) Apparence.
(3) Ainsi.
(4) Fausse.
(5) Au grand jamais.

Alors de vous je me partis (1),
Sans avoir loisir de vous dire
Les maux dont j'étoie parti (2) ;
Toutefois, Belle, je vous dis
Qu'il vous plut de vouloir penser
Que je vous avoie servi
Et serviroie sans cesser,
Tant comme durerait ma vie ;
Et, quand de mort seroie pris,
De m'ame (3) seriez servie,
Priant pour vous en Paradis,
S'il en était en son devis (4) ;
Et mes biens, mon cœur et mon corps,
Je les vous ai du tout soumis ;
Mais ça été de leurs accors.
Car il n'est nulle que je clame (5),
Ni qui se puis nommer, de vrai,
Ma seule souveraine Dame,
Fors que vous, à qui me donnai
Le premier jour que regardai
Votre belle plaisant beauté,
De qui vrai serviteur mourrai,
En gardant toujours loyauté,
Or, veuillez donc avoir pensée,
Puisque lors j'avoie tel deuil,
Belle très loyaument aimée,
Qu'encore est plus grand le recueil,
Maintenant que, contre mon vueil (6),
Me faut être de vous lointain,
Et que véoir ne puis à l'œil
Vos belles, blanches, douces mains,
Et votre beauté nompareille
Que véoie (7), si volontiers,
Pleine de douceur à merveille,

(1) Je m'éloignai de vous.
(2) Partagé.
(3) De mon âme.
(4) Pouvoir.
(5) Proclame.
(6) Vœu.
Que je voyais.

Dont tous vos faits sont si entiers
Qu'ils ont été les messagers
De me tollir (1) et près et loin,
Mes vouloirs et mes désiriers (2);
Ainsi m'aid' Dieu à mon besoin.
Si (3) vous suppli, très bonne et belle,
Qu'ayez souvenance de moi;
Car, à toujours, vous serez celle
Que servirai comme je dois;
Je le vous promets, par ma foi,
Du tout à vous me suis donné;
Si Dieu plaît (4) je ferai pourquoi
J'en serai très bien guerdonné (5).

COMPLAINTE II

L'autrier (6) en un lieu me trouvais,
Triste, pensif et douloureux,
Tout mon fait, bien au long, contais
Au haut Prince des amoureux,
Lequel m'a été rigoureux
Au temps que mon cœur le servait;
Et, ainsi qu'il me répondait,
Souvenir, qui fut au plus près,
Ses dits et les miens écrivait
En la manière ci après:

L'AMANT

Hélas! Amour, de vous me plains;
Mais les griefs maux le me font faire,
Dont mon cœur et moi sommes pleins,
Car trop êtes de dur afaire (7).

(1) M'enlever.
(2) Mes volontés et mes désirs.
(3) Aussi.
(4) S'il plaît à Dieu.
(5) Récompensé.
(6) L'autre hier.
(7) Caractère.

S'un (1) peu me fussiez débonnaire,
Espoir, que j'ai du tout perdu,
Si me serait tantôt rendu;
Ainçois (2) par vous m'est défendu
Plaisant Désir et Bel Accueil.

AMOUR

Amour répond : A trop grand tort
Vous complaignez et sans raison,
Car, envers chacun Reconfort
N'est pas toujours en sa saison;
Et si (3) savez qu'en ma maison
Une coutume se maintient,
C'est à savoir que qui se tient
Pour serviteur de mon hôtel,
Maintefois souffrir lui convient:
L'usage de mes gens est tel.

L'AMANT

Certes, Sire, vous dites vrai;
Mais l'ordonnance rien ne vaut,
Parler en puis, car bien le sais,
Et ai dansé à ce court saut;
Par quoi je connais le défaut
De doux plaisir que l'on y a;
Car, quand mon cœur vous depria (4)
Secours, il lui fut éconduit,
Adoncques (5) de deuil regnia
Votre pouvoir, et s'en partit (6).

(1) Si un.
(2) Mais.
(3) Aussi sachez.
(4) Demanda.
(5) Alors.
(6) S'en alla.

AMOUR

Dea ! (1) beaux amis, se dit Amour,
Celui qui à servir se met,
S'il veut avoir tantôt secours
Et le guerdon (2) qu'on y promet,
Ou autrement, il se démet
Du service qu'il a empris (3),
De Loyauté serait repris,
Quand je tiendrai mon jugement,
Et si (4) perdrait tous los (5) et pris (6),
Sans jamais nul recouvrement.

L'AMANT

Voire, Sire, doit-on servir
Sans profit ou guerdon avoir ?
Nennil (7), un cœur devrait mourir,
Puisqu'il a fait loyal devoir
Entièrement à son pouvoir,
Et qu'il lui faut quérir son pain ;
A vous, qui êtes souverain,
En est le plus de déshonneur,
Vu que, par faute (8), meurt de faim
Votre bon loyal serviteur.

AMOUR

Qu'on meure de faim ne veux pas,
Mais le trop hâté s'échauda,
Il convient aller pas à pas ;
Et puis après on connaîtra
Qui mieux son devoir fait aura :

(1) Da, oui-da.
(2) La récompense.
(3) Entrepris.
(4) Ainsi.
(5) Louange.
(6) Estime.
(7) Non pas.
(8) Par votre faute.

Alors doit être guerdonné.
Je suis assez abandonné (1),
A grand largesse, de mes biens;
Mais quand j'ai maintefois donné
A plusieurs, semble qu'ils n'ont rien.

L'AMANT

De ceux ne suis, quant est à moi.
Sur ce, je réponds à brief mots:
Je vous assure, par ma foi,
Oncques ne fus en ce propos,
J'ai toujours porté sur mon dos,
Peine, Travail à grand planté,
Ni nulle chose n'ai hanté,
Dont on dit qu'aie failli,
Combien (2) qu'en deuil m'ayiez planté,
Comme faint (3) seigneur et ami.

AMOUR

Etre mon maître vous voulez,
Par votre parler, ce me semble,
Et grandement vous me foulez;
Mais l'estrif (4) de nous deux ensemble,
Comme on peut connaître (5) ressemble
Au débat du verre et du pot;
Fain avez qu'on vous tienne à sot;
Devant Raison soit assigné,
Si j'ai tort, payer veux l'écot,
Quand le débat sera finé (6).

L'AMANT

Il faut que le plus faible doncques
Soit toujours jeté sous le pié,

(1) Généreux.
(2) Bien.
(3) Traître.
(4) Discussion.
(5) Comme on peut voir.
(6) Pour fini.

Ne je ne vis autrement oncques (1);
Rendre se faut, qui n'a traité.
J'ai connu, où j'ai peu gagné,
Votre cour, à mont et à val,
Et, soit à pied ou à cheval,
On n'y sait trouver droit chemin,
Quoi qu'on y trouve, bien ou mal,
Il faut tout partir (2) au butin.

AMOUR

Pour le présent, plus n'en parlons;
Puisque j'ai puissance sur tous,
Quelque chose que débattons,
A mon plaisir ferai de vous.
Ne me chault (3) de votre courroux
Ni de chose que l'on me die.
Si (4) je vous ai fait courtoisie,
Si vous voulez, prenez l'en (5) gré,
Car le premier vous n'êtes mie
Qu'ai courcié en plus grand degré.

CHANSONS

CHANSON I

Ce Mai, qu'Amour pas ne sommeille
Mais fait amants esliesser (6),
De rien ne me doit soucier,
Car pas n'ai la puce en l'oreille.
Ce n'est mie doncques (7) merveille

(1) Jamais je ne vis autrement.
(2) Donner.
(3) Je ne me soucie.
(4) Ainsi.
(5) Prenez-le en.
(6) Fait les amants se réjouir.
(7) Ce n'est donc pas.

Si je veux joie démener,
Ce Mai, qu'Amour pas ne sommeille
Mais fait amants esliesser.
Quand je me dors, point ne m'éveille,
Pource que n'ai à quoi penser,
Si (1) ai vouloir de demeurer
En cette vie nompareille,
Ce Mai,qu'Amour pas ne sommeille.

CHANSON II

N'est elle de tous biens garnie
Celle que j'aime loyaument !
Il m'est avis, par mon serment,
Que sa pareille n'a (2) en vie.
Qu'en dites-vous ? je vous en prie,
Que vous en semble vraiment ?
N'est elle de tous biens garnie
Celle que j'aime loyaument !
Soit qu'elle danse, chante ou rie
Ou fasse quelque ébattement,
Faites en loyal jugement,
Sans faveur ou sans flatterie,
N'est elle de tous biens garnie !

CHANSON III

Dieu, qu'il la fait bon regarder !
La gracieuse, bonne et belle !
Pour les grands biens qui sont en elle.
Chacun est prêt de la louer.
Qui se pourrait d'elle lasser !
Toujours sa beauté renouvelle.
Dieu, qu'il la fait bon regarder
La gracieuse, bonne et belle !
Par deçà, ni dela la mer,

(1) Aussi.
(2) Il n'y a.

Ne sais Dame, ni Damoiselle
Qui soit en tous bien parfait telle;
C'est un songe que d'y penser.
Dieu, qu'il la fait bon regarder,

CHANSON IV

Par Dieu, mon plaisant bien joyeux,
Mon cœur est si plein de léesse (1),
Quand je vois la douce jeunesse
De votre gent corps gracieux!
Pour le regard de vos beaux yeux
Qui me met tout hors de tristesse,
Par Dieu, mon plaisant bien joyeux,
Mon cœur est si plein de léesse!
Combien que parler envieux
Souvente fois moult fort me blesse,
Mais ne vous chaille (2) ma maîtresse,
Je n'en ferai pourtant que mieux,
Par Dieu, mon plaisant bien joyeux.

CHANSON V

Que me conseillez vous, mon cœur,
Irai-je par devers la belle,
Lui dire la peine mortelle
Que souffrez pour elle en douleur?
Pour votre bien et son honneur,
C'est droit que votre conseil cele (3).
Que me conseillez vous, mon cœur,
Irai-je par devers la belle?
Si (4) pleine la sais de douceur
Que trouverai merci en elle,
Tôt en aurez bonne nouvelle.
J'y vais, n'est ce pour le meilleur;
Que me conseillez vous, mon cœur?

(1) Joie.
(2) Importe.
(3) Tienne secret.
(4) Aussi.

CHANSON VI

Au regard de vos beaux, doux yeux,
Dont loin suis par les envieux,
Me souhaite si très souvent
Que mon penser est seulement
En votre gent corps gracieux.
Savez pourquoi (1), mon bien joyeux,
Celle du monde qu'aime mieux
De loyal cœur, sans changement,
Au regard de vos beaux doux yeux,
Dont loin, suis par les envieux,
Me souhaite si très souvent?
Pource que vers moi en tous lieux
J'ai trouvé plaisir ennuyeux
Trop fort, puis le département (2)
Que de vous fis dernièrement,
A regret mélancolieux,
Au regard de vos beaux, doux yeux.

CHANSON VII

Ma seule, plaisant, douce joie,
La maîtresse de mon vouloir (3),
J'ai tel désir de vous véoir,
Que mander ne le vous sauroie,
Hélas! pensez que ne pourroie (4),
Aucun bien, sans vous, recevoir,
Ma seule, plaisant, douce joie,
La maîtresse de mon vouloir.
Car, quand déplaisir me guerroie (5)
Souventefois, de son pouvoir,
Et je veux reconfort avoir,
Espérance vers vous m'envoie,
Ma seule, plaisant, douce joie.

(1) Savez-vous pourquoi.
(2) Eloignement.
(3) Volonté.
(4) Que je ne pourrais.
(5) Me fait la guerre.

CHANSON VIII

Ma Dame, tant qu'il vous plaira,
De me faire mal endurer
Mon cœur est prêt de le porter.
Jamais ne le refusera.
En espérant qu'il guérira,
En cet état veut demeurer,
Ma Dame, tant qu'il vous plaira,
De me faire mal endurer.
Une fois pitié vous prendra,
Quand seulement voudrez penser
Que c'est pour loyaument aimer
Votre beauté qu'il servira,
Ma Dame, tant qu'il vous plaira.

CHANSON IX

C'est fait, il n'en faut plus parler,
Mon cœur s'est de moi départi (1),
Pour tenir l'amoureux parti,
Il m'a voulu abandonner.
Rien ne vaut m'en déconforter
Ni d'être dolent ou marri.
C'est fait, il n'en faut plus parler,
Mon cœur s'est de moi départi.
De moi ne se fait que moquer,
Quand piteusement je lui dis
Que je ne puis vivre sans lui,
A peine me veut écouter.
C'est fait, il n'en faut plus parler.

CHANSON X

Puisqu'Amour veut que banni soie
De son hôtel, sans revenir,
Je vois bien qu'il m'en faut partir,
Effacé du livre de Joie.

(1) Séparé.

Plus demeurer je n'y pourroie,
Car pas ne dois ce mois servir,
Puisqu'Amour veut que banni soie
De son hôtel, sans revenir.
De Confort ai perdu la voie,
Et ne me veut on plus ouvrir
La barrière de Doux Plaisir,
Par Désespoir qui me guerroye (1)
Puisqu'Amour veut que banni soie.

CHANSON XI

En songe, souhait et pensée
Vous vois, chacun jour de semaine,
Combien (2) qu'êtes de moi lointaine,
Belle très loyaument aimée.
Pource qu'êtes la mieux parée
De toute plaisance mondaine,
En songe, souhait et pensée
Vous vois, chacun jour de semaine.
Du tout vous ai m'amour (3) donnée
Vous en pouvez être certaine,
Ma seule Dame, souveraine,
De mon las cœur moult désirée
En songe, souhait et pensée.

CHANSON XII

Par le pourchas (4) du regard de mes yeux,
En vous servant, ma très belle maîtresse,
J'ai essayé qu'est (5) plaisir et tristesse,
Dont j'ai trouvé maint penser ennuyeux.
Mais de celui que j'aimoie le mieux,
N'ai pu avoir qu'à petite largesse,
Par le pourchas du regard de mes yeux.

(1) Me fait la guerre.
(2) Bien que vous soyez.
(3) Mon amour.
(4) (Pourchasser) poursuite, recherche.
(5) Ce qu'est.

En vous servant, ma très belle maîtresse.
Car pour un jour qui m'a été joyeux,
J'ai eu trois mois la fièvre de Détresse ;
Mais Bon Espoir m'a guéri de liesse
Qui m'a promis de ses biens gracieux.
Par le pourchas du regard de mes yeux.

CHANSON XIII

Dedans mon sein, près de mon cœur
J'ai mussié (1) un privé baiser
Que j'ai emblé (2), malgré Danger,
Dont il meurt en peine et langueur.
Mais ne me chault de sa douleur.
Et en dut il vif enrager,
Dedans mon sein, près de mon cœur
J'ai mussié un privé baiser.
Si ma Dame, par sa douceur,
Le veut souffrir, sans m'empêcher,
Je pense d'en plus pourchasser (3)
Et en ferai trésor greigneur (4)
Dedans mon sein, près de mon cœur.

CHANSON XIV

Comment vous puis-je tant aimer
Et mon cœur si très fort haïr
Qu'il ne me chault (5) de déplaisir
Qu'il puisse pour vous endurer ?
Son mal m'est joyeux à porter,
Mais (6) qu'il puisse bien servir.
Comment vous puis je tant aimer
Et mon cœur si très fort haïr !

(1) Caché.
(2) Dérobé.
(3) Je pense lui en dérober d'autres.
(4) Plus grand.
(5) Que je ne m'inquiète pas.
(6) Pourvu.

Las ! or ne deusse je (1) penser
Qu'à le garder et cher tenir,
Et non pour tant (2), mon seul désir,
Pour vous le veux abandonner.
Comment vous puis je tant aimer !

CHANSON XV

Je ne prise point tels baisers
Qui sont donnés par contenance,
Ou par manière d'accointance (3) ;
Trop de gens en sont parçonniers (4)
On en peut avoir par milliers,
A bon marché, grande abondance.
Je ne prise point tels baisers
Qui sont donnés par contenance.
Mais savez vous lesquels sont chers
Les privés venant par plaisance ;
Tous autres ne sont, sans doutance,
Que pour fêter étrangers.
Je ne prise point tels baisers

CHANSON XVI

Ma seule amour, ma joie et ma maîtresse
Puisqu'il me faut loin de vous demeurer,
Je n'ai plus rien, à (5) me réconforter,
Qu'un souvenir pour retenir liesse (6).
En allégeant, par Espoir, ma détresse,
Me conviendra le temps ainsi passer,
Ma seule amour, ma joie et ma maîtresse,
Puisqu'il me faut loin de vous demeurer.
Car mon las cœur, bien garni de tristesse,

(1) Je ne devrais.
(2) Et cependant.
(3) Familiarité.
(4) Copartageant. Trop de gens partagent ces caresses.
(5) Pour.
(6) Joie, plaisir, gaîté.

S'en est voulu avecques vous aller,
Ne je ne puis jamais le recouvrer,
Jusques verra votre belle jeunesse,
Ma seule amour, ma joie et ma maîtresse.

CHANSON XVII

S'il vous plaît vendre vos baisers,,
J'en achèterai volontiers,
Et en aurez mon cœur en gage,
Pour les prendre par héritage,
Par douzaines, cents ou milliers.
Ne me les vendez pas si chers
Que vous feriez à étrangers;
En me recevant en hommage,
S'il vous plaît vendre vos baisers,
J'en achèterai volontiers,
Et en aurez mon cœur en gage.
Mon vœu et mon désir entiers
Sont vôtres, malgré tous dangers.
Faites, comme loyale et sage,
Que pour mon guerdon (1) et partage,
Je sois servi des premiers,
S'il vous plaît vendre vos baisers.

CHANSON XVIII

Ma seule amour que tant désire,
Mon réconfort, mon doux penser,
Belle, nompareille, sans per (2),
Il me déplaît de vous écrire.
Car j'aimasse mieux à le dire
De bouche, sans le vous mander,
Ma seule amour que tant désire,
Mon réconfort, mon doux penser.
Las! or n'y puis je contredire,

(1) Récompense.
(2) Soit *sans compagne*, soit *sans pareille* (?).

Mais Espoir me fait endurer,
Qui m'a promis de retourner
En liesse mon grief martyre,
Ma seule amour que tant désire.

CHANSON XIX

Je me mets en votre merci,
Très belle, bonne, jeune et gente,
On m'a dit qu'êtes mal contente
De moi, ne sais s'il est ainsi.
De toute nuit je n'ai dormi,
Ne pensez pas que je vous mente;
Je me mets en votre merci,
Très belle, bonne, jeune et gente.
Pource, très humblement vous pri
Que vous me dites votre entente (1);
Car d'une chose je me vante
Qu'en loyauté n'ai point failli;
Je me mets en votre merci.

CHANSON XX

Trop êtes vers moi endettée,
Vous me devez plusieurs baisers,
Je voudroie moult volontiers
Que la dette fût acquittée.
Quoi que vous soyez excusée
Que n'osez pour les faux Dangers.
Trop êtes vers moi endettée,
Vous me devez plusieurs baisers.
J'en ai bonne lettre scellée,
Payez les, sans tenir si chiers (2);
Autrement, par les officiers
D'Amour, vous serez arrêtée:
Trop êtes vers moi endettée.

(1) Que vous me disiez, votre pensée, intention.
(2) Sans les faire tant désirer.

CHANSON XXI

Votre bouche dit : Baisez moi,
Se m'est avis (1) quand la regarde ;
Mais Danger de trop près la garde.
Dont mainte douleur je reçois.
Un doux baiser, sans que plus tarde,
Laissez m'avoir (2) par votre foi,
Votre bouche dit : Baisez moi,
Se m'est avis quand la regarde.
Danger me hait, ne sais pourquoi.
Et toujours Destourbier me darde (3) ;
Je prie à Dieu que mal feu l'arde (4) !
Il fut temps qu'il se tenait coi,
Votre bouche dit : Baisez moi.

CHANSON XXII

Au besoin connait on l'ami
Qui loyaument aider désire,
Pour vous je puis bien ceci dire,
Car vous ne m'avez pas failli.
Mais avez la vôtre merci.
Tant fait qu'il me doit suffire.
Au besoin connait on l'ami
Qui loyaument aider désire,
Bien brief pense partir de ci (5)
Pour m'en aller vers vous de tire (6) ;
Loisir n'ai pas de vous écrire,
Et pource, plus avant ne dis ;
Au besoin connaît on l'ami.

---

(1) Il me semble.
(2) Laissez-moi avoir.
(3) Me détourne p r accidents.
(4) Le brûle.
(5) Bientôt pense partir d'ici.
(6) D'une seule traite.

CHANSON XXIII

Fuyez le trait de doux regard,
Cœur, qui ne vous savez défendre,
Vu qu'êtes désarmé et tendre,
Nul ne vous doit tenir couard.
Vous serez pris ou tôt ou tard,
S' (1) Amour le veut bien entreprendre,
Fuyez le trait de doux regard,
Cœur, qui ne vous savez défendre.
Retirez vous sous l'étendard
De Nonchaloir, sans plus attendre;
S'à Plaisance vous laissez rendre,
Vous êtes mort, Dieu vous en gard!
Fuyez le trait de doux regard .

CHANSON XXIV

D'où vient ce soleil de Plaisance
Qui ainsi m'éblouit les yeux?
Beauté, Douceur, et encor mieux
Y sont à trop grand abondance.
Soudainement luit par semblance (2)
Comme un éclair venant des cieux;
D'où vient ce soleil de Plaisance,
Qui ainsi m'éblouit les yeux?
Il fait perdre la contenance
A toutes gens, jeunes et vieux;
N'il n'est (3) éclipse, si m'aid'Dieux,
Qui de l'obscurcir ait puissance;
D'où vient ce soleil de Plaisance?

CHANSON XXV

Levez ces couvrechefs plus haut
Qui trop couvrent ces beaux visages;

(1) Si.
(2) Apparence.
(3) Il n'est.

De rien ne servent tels ombrages,
Quand il ne fait hale ni chaud.
On fait à Beauté qui tant vaut,
De la musser (1) tort et outrages :
Levez ces couvrechefs plus haut
Qui trop couvrent ces beaux visages.
Je sais bien qu'à Danger n'en chaut (2),
Et pense qu'il a donné gages
Pour entretenir tels usages ;
Mais l'ordonnance rompre faut,
Levez ces couvrechefs plus haut.

CHANSON XXVI

Les fourriers d'Amours m'ont logé
En un lieu bien à ma plaisance,
Dont les merci (3) de ma puissance
Et m'en tiens à eux obligé.
Afin que tôt soit abrégé
Le mal qui me porte grevance (4).
Les fourriers d'Amour m'ont logé
En un lieu bien à ma plaisance.
Déjà je me sens allégé,
Car accointé (5) m'a Espérance,
Et crois qu'amoureux n'a (6) en France
Qui soit mieux que moi hébergé :
Les fourriers d'Amour m'ont logé.

CHANSON XXVII

Que c'est étrange compagnie
De Penser joint avec Espoir !
Aider savent et décevoir

(1) Cacher.
(2) Il n'importe.
(3) Les remercie de toute ma force.
(4) Qui me blesse.
(5) A accompagné.
(6) Il n'y a.

Un cœur qui tout en eux se fie.
Il ne faut jà que je le die,
Chacun le peut en soi savoir
Que c'est étrange compagnie
De Penser joint avec Espoir.
D'eux me plains et ne m'en plains mie,
Car mal et bien m'ont fait avoir;
Menti m'ont et aussi dit voir (1);
Je l'avoue et si (2) le renie
Que c'est étrange compagnie.

CHANSON XXVIII

Regard, vous prenez trop de peine
Toujours courez et raccourez,
Il me semble qu'aux barres jouez;
Reprenez un peu votre haleine.
Cœurs qu'Amour tient en son domaine
Cuident (3) qu'assaillir les voulez;
Regard, vous prenez trop de peine
Toujours courez et raccourez.
Amour, une fois la semaine
C'est raison que vous reposez (4).
Et afin que ne morfondez
Il faudra que l'on vous promène;
Regard, vous prenez trop de peine.

CHANSON XXIX

Crevez moi les yeux
Que je ne vois goutte,
Car trop je redoute
Beauté en tous lieux.
Ravir jusqu'aux cieux
Veut ma joie toute;

(1) Vrai.
(2) Aussi.
(3) Pensent.
(4) Que vous vous reposiez.

Universitäts

Crevez moi les yeux
Que je ne vois goutte.
D'elle me gard Dieu (1),
Afin qu'en sa route
Jamais ne me boute (2);
N'est-ce pour le mieux?
Crevez moi les yeux.
Quand je la regarde,
Elle vient ferir (3)
Mon cœur, de la darde (4)
D'amoureux désir;
Crevez moi les yeux.

CHANSON XXX

Gardez (5) le trait de la fenêtre,
Amants, qui par rues passez,
Car plus tôt en serez blessés
Que de trait d'arc ou d'arbalètre (6).
N'allez à dextre ni à senestre,
Regardant, mais les yeux baissés;
Gardez le trait de la fenêtre,
Amants, qui par rues passez.
Si n'avez médecin bon maître,
Sitôt que vous serez navré (7)
A Dieu soyez recommandé,
Mort vous tiens, demandez le prêtre;
Gardez le trait de la fenêtre.

CHANSON XXXI

En amour n'a (8) que martyre,
Nully (9) ne le devrait dire

(1) Que Dieu me garde.
(2) Heurte.
(3) Frapper.
(4) Dard.
(5) Gardez-vous du trait de la fenêtre (c'est-à-dire le regard de deux beaux yeux).
(6) Arbalète.
(7) Touché.
(8) Il n'y a.
(9) Nul.

Mieux que moi ;
J'en sauroie, sur ma foi,
De ma main un livre ecrire,
Où amants pourraient lire,
Des yeux larmoyants sans rire,
Je m'en crois ;
En amour n'a que martyre,
Nully ne le devrait dire
Mieux que moi.
Des maux qu'on y peut élire
Celui qui est le moins pire,
C'est ennui
Qui n'est jamais à part soi ;
Plus n'en dis, bien doit suffire ;
En amour n'a que martyre.

CAROLE

N'avez vous (1) point mis en oubli ?
Par Dieu, je doute (2) fort, oui,
Ma seule maîtresse est ma joie ;
Non pour tant (3), quelque part que soie,
Je m'attends à votre merci.
Espoir m'a dit que Loyauté
Vous fera souvenir de moi
Car votre bonne volonté
Ne peut faillir, comme je crois.
Quant est à moi, je vous suppli
Pensez que l'amoureux parti
Que j'ai pas changer ne pourroie.
Certes avant mourir voudroie.
Je vous promets qu'il est ainsi,
M'avez vous point mis en oubli ?
Amour a tort, se m'est avis,

(1) Ne m'avez-vous.
(2) Redoute.
(3) Cependant.

Qu'il ne fait aux dames sentir
Les maux où leurs servants sont mis
Pour les très léaument (1) servir.
Pour vous ma Dame, je le dis,
Car si vous saviez le souci
Qu'Amour, pour vous servir m'envoie
Vous diriez bien que j'auroie
De droit, gagné le don d'ami.
N'avez vous point mis en oubli?

RONDEAUX

RONDEAU I

Laissez aller ces gorgias (2),
Chacun hiver, à la pipée;
Vous verrez comme la gelée
Reverdira leurs estomacs.
Dieu sait s'ils auront froid aux bras,
Par leur manche déchiquetée,
Laissez aller ces gorgias,
Chacun hiver à la pipée.
Ils portent petits souliers gras,
A une poulaine embourrée (3),
Froidure fera son entrée
Par leurs talons nus par en bas;
Laissez aller ces gorgias.

RONDEAU II

Maître Etienne Le Gout, nominatif,
Nouvellement, par manière optative,
Si (4) a voulu faire copulative;

(1) Loyalement.
(2) Elégants, muscadins.
(3) Peau rembourrée.
(4) Il.

Mais failli à en son cas genitif.
Il avait mis six ducats en datif,
Pour mieux avoir s'amie vocative,
Maître Etienne Le Gout, nominatif
Nouvellement, par manière optative.
Quand rencontré a un accusatif
Qui sa robe lui a fait ablative;
De fenêtre assez superlative
A fait un saut portant coups en passif,
Maître Etienne Le Gout, nominatif !

RONDEAU III

Tant sont les yeux de mon cœur endormis
En Nonchaloir, qu'ouvrir ne les pourroie;
Pource, parler de Beauté n'oseroie,
Pour le présent, comme j'ai fait jadis.
Par cœur retiens ce que j'en ai appris,
Car plus ne sais lire au Livre de joie,
Tant sont les yeux de mon cœur endormis
En Nonchaloir, qu'ouvrir ne les pourroie.
Chacun dirait qu'entre les rassotis (1),
Comme aveugle des couleurs jugeroie,
Taire m'en veux, rien n'y vois, Dieu y voie !
Plaisants regards n'ont plus en moi logis,
Tant sont les yeux de mon cœur endormis.

RONDEAU IV

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau.
Il n'y a bête, ni oiseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie:
Le temps a laissé son manteau

(1) Les sots.

De vent, de froidure et de pluie.
Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfèvrerie,
Chacun s'habille de nouveau :
Le temps a laissé son manteau.

RONDEAU V

En regardant ces belles fleurs
Que le temps nouveau d'Amour prie
Chacune d'elle s'ajolie (1)
Et farde de plaisants couleurs.
Tant embaumées sont d'odeurs
Qu'il n'est cœur qui ne rajeunie,
En regardant ces belles fleurs
Que le temps nouveau d'Amour prie.
Les oiseaux deviennent danseurs
Dessus mainte branche fleurie,
Et font joyeuse chanterie,
De contres, des chants et teneurs (2),
En regardant ces belles fleurs.

RONDEAU VI

Le premier jour du mois de Mai,
De tanné (3) et de vert perdu (4),
Las ! j'ai trouvé mon cœur vêtu,
Dieu sait en quel piteux arrai (5) !
Tantôt (6) demandé lui ai,
D'où était cet habit venu,
Le premier jour du mois de Mai,
De tanné et de vert perdu.

(1) Se fait jolie.
(2) Ténors.
(3) Couleur fauve, brun, jaunâtre.
(4) Vert sombre.
(5) Etat.
(6) Tout aussitôt.

Il m'a répondu, bien le sais,
Mais par moi ne sera connu ;
Déplaisance m'en a pourvu
Sa livrée je porterai,
Le premier jour du mois de mai.

RONDEAU VII

S'en (1) mes mains une fois vous tiens,
Pas ne m'empêcherez, Plaisance,
Jà (2) Fortune n'aura puissance
Que n'aie ma part de vos biens.
En dépit de Deuil et des siens,
Qui me tourmentent de penance (3),
S'en mes mains une fois vous tiens,
Pas ne m'échapperez, Plaisance.
Dois je toujours, sans avoir riens,
Languir en ma dure grevance ? (4)
Nennil (5) promis m'a Espérance
Que serez de tous points des miens,
S'en mes mains une fois vous tiens

RONDEAU VIII

Plus penser que dire
Me convient souvent,
Sans montrer comment
N'à quoi mon cœur tire (6).
Faignant de sourire,
Quand suis très dolent,
Plus penser que dire
Me convient souvent.
En toussant, soupire,

(1) Si en.
(2) Longtemps.
(3) Pénitence.
(4) Pleine.
(5) Non pas.
(6) Ni à quoi mon cœur tend, aspire.

Pour secrètement
Musser (1) mon tourment
C'est privé (2) martyre,
Plus penser que dire.

RONDEAU IX

Je ne suis pas de ses gens là
A qui fortune plait et rit,
De reconfort trop m'escondit (3),
Vu que tant de mal donné m'a.
S'on (4) demande comment me va (5),
Il est ainsi comme j'ai dit :
Je ne suis pas de ses gens là,
A qui Fortune plait et rit.
Quand je dis que le bon temps viendra,
Mon cœur me répond par dépit :
Voire, s'Espoir (6) ne vous mentit,
Plusieurs déçoit et decèvra.
Je ne suis pas de ses gens là.

RONDEAU X

Allons nous ébattre,
Mon cœur, vous et moi,
Laissons, à part soi,
Souci se combattre.
Toujours veut débattre,
Et jamais n'est coi.
Allons nous ébattre,
Mon cœur, vous et moi.
On vous devrait battre,
Et montrer au doigt

(1) Cacher.
(2) Secret.
(3) M'éconduit.
(4) Si on.
(5) Comment je vais.
(6) Si espoir.

Si dessous sa loi
Vous laissiez abattre.
Allons nous ébattre.

RONDEAU XI

En mes pays, quand me trouve à repos,
Je m'esbais (1), et n'y sais contenance,
Car j'ai appris travail dès mon enfance,
Dont Fortune m'a bien chargé le dos.
Que voulez que vous die? à brief mots,
Ainsi m'est il, ce vient d'accoutumance:
En mes pays, quand me trouve à repos,
Je m'esbais, et n'y sais contenance.
Tout à part moi, en mon penser m'enclos,
Et fais château en Espagne et en France;
Outre les monts forge mainte ordonnance,
Chacun jour, j'ai plus de mille propos,
En mes pays, quand me trouve à repos.

RONDEAU XII

Comme j'ois (2) que chacun devise,
On n'est pas toujours à sa guise;
Beau chanter si (3) ennuie bien;
Jeu qui trop dure ne vaut rien;
Tant va le pot à l'eau qu'il brise.
Il convient que trop parler nuise,
Se dit on, et trop gratter cuise;
Rien ne demeure en un maintien.
Comme j'ois que chacun devise,
On n'est pas toujours à sa guise;
Beau chanter si ennuie bien.
Après chaud temps, vient vent de bise,
Après hucques (4), robes de frise (5);

(1) M'ébahis, avec le sens de *je musarde*.
(2) J'entends.
(3) Il.
(4) Court manteau.
(5) Grosse toile de laine.

Le monde de passé revient,
A son vouloir joue du sien
Tant entre gens laiz (1) que d'Eglise,
Comme j'ois que chacun devise.

RONDEAU REDOUBLÉ XIII

Que voulez vous que plus vous die,
Jeunes assotés amoureux !
Par Dieu, j'ai été l'un de ceux
Qui ont eu votre maladie !
Prenez exemple, je vous prie,
A moi qui m'en complains et deulx (2) ;
Que voulez vous que plus vous die,
Jeunes assotés amoureux !
Et pource, de votre partie,
Si vous voulez croire mes conseulx (3),
D'abréger conseillier vous veux
Vos faits, en sens ou en folie,
Que voulez-vous que plus vous die !
Plusieurs y trouvent chère lye (4)
Maintefois, et plaisants acueulx (5),
Que voulez vous que plus vous die !
Jeunes assotés amoureux !
Mais au derrain (6) Mélancolie
De ses huis fait passer les seuls (7),
En deuil et souci, Dieu sait quieulx (8)
Lors ne chault (9) de mort ou de vie,
Que voulez vous que plus vous die ?

(1) Laïques.
(2) Souffre.
(3) Conseils.
(4) Bonne chère.
(5) Accueil.
(6) En dernier lieu.
(7) Seuils.
(8) Quels.
(9) Ne soucie.

RONDEAU XIV

J'aime qui m'aime, autrement non;
Et non pour tant (1), je ne hais rien,
Mais je voudrais que tout fut bien,
A l'ordonnance de Raison.
Je parle trop, las! ce fait mon (2)!
Au fort (3), en ce propos me tiens:
J'aime qui m'aime, autrement non,
Et non pour tant, je ne hais rien.
De pensées son chaperon
A brodé le pauvre cœur mien;
Tout droit de devers lui je viens,
Et m'a baillé (4) cette chanson:
J'aime qui m'aime, autrement non.

RONDEAU XV

Ce qui m'entre par une oreille,
Par l'autre sault (5), comme est venu
Quand d'y penser n'y suis tenu;
Ainsi Raison me le conseille.
Si j'ois dire: voici merveille,
L'un est long, l'autre court vêtu;
Ce qui m'entre par une oreille,
Par l'autre sault, comme est venu.
Mais peine perd et se traveille,
Qui devant moi traîne un fetu;
Comme un chat, suis vieil et chenu:
Légèrement pas ne m'éveille
Ce qui m'entre par une oreille.

RONDEAU XVI

Je connais assez tels débats
Que l'œil et le cœur ont entre eux

(1) Et cependant.
(2) Ceci est mon fait.
(3) En résumé.
(4) Donné.
(5) Sort.

L'un dit : Nous serons amoureux,
L'autre dit : Je ne le veux pas.
Raison s'en rit, disant tout bas :
Ecoutez moi ces malheureux ;
Je connais assez tels débats
Que l'œil et le cœur ont entre eux.
Lors m'en vais plutôt que le pas (1),
Et les tanse si bien tous deux
Que je les laisse très honteux ;
Maintefois ainsi me combats ;
Je connais assez tels débats.

RONDEAU XVII

A qui vendez vous vos coquilles
Entre nous, amants pèlerins ?
Vous cuidez (2) bien, par vos engins,
A tous pertuis (3) trouver chevilles.
Sont-ce coups d'esteufs (4), ou de billes
Que ferez témoin vos voisins ?
A qui vendez vous vos coquilles
Entre nous, amants pèlerins ?
On connaît tous vos tours d'estrilles (5)
Et bien clairement vos latins ;
Trottez, reprenez vos patins,
Et troussez vos sacs et vos quilles ;
A qui vendez vous vos coquilles !

RONDEAU XVIII

Celle que je ne sais nommer
Comme à mon gré désireroie,
Ce jour de l'an, de biens et joie
Plaise à Dieu de vous étrenner.
S'amie (6) vous veux appeler,

(1) Plus vite qu'à l'allure habituelle.
(2) Pensez.
(3) Trous.
(4) Balles employées au jeu de paume.
(5) De main, d'adresse.
(6) Si amie.

Trop simple nom vous bailleroie (1),
Celle que je ne sais nommer
Comme à mon gré désireroie.
De ma Dame nom vous donner,
Orgueilleuse je vous feroie;
Maîtresse point ne vous voudroie;
Comment donc dois-je à vous parler
Celle que je ne sais nommer?

RONDEAU XIX

Réponse en guise de recette

Pour tous vos maux d'Amour guérir,
Prenez la fleur de Souvenir
Avec le jus d'une ancolie (2),
Et n'oubliez pas la soucie (3),
Et mêlez tout en Déplaisir.
L'herbe de Loin-de-son-Désir,
Poire d'Angoisse pour rafraîchir,
Vous envoie Dieu (4), de votre amie,
Pour tous vos maux d'Amour guérir.
Poudre de Plains (5) pour adoucir,
Feuille d'Autre-Que-Vous-Choisir,
Et racine de Jalousie.
Et de tretout la plus partie (6)
Mettez au cœur, avant dormir,
Pour tous vos maux d'Amour guérir.

RONDEAU XX

Chose qui plaît est à demi vendue,
Quelque cherté qui court par pays;
Jamais ne sont bons marchands ébahis,

(1) Je vous donnerais.
(2) Petite fleur : d'où mer-ancolie, mélancolie.
(3) Le souci.
(4) Dieu vous envoie.
(5) Plaintes.
(6) De tout cela mettre la plus grande partie sur votre cœur.

Toujours gagnent à l'allée, ou venue.
Car, quand les yeux qui sont facteurs du cœur,
Voyent Plaisir à bon marché en vente,
Qui les tiendrait d'acheter leur bonheur?
Et dussent ils engager biens et rente,
Et à rachat toute leur revenue!
De lâcheté seraient bien trahis,
Et devraient d'Amour être haïs!
Marchandise doit être maintenue,
Chose qui plaît est à demi vendue.

RONDEAU XXI

A (1) ce jour de saint Valentin,
Venez avant, nouveaux faiseurs,
Faites de plaisirs ou douleurs
Rimes en français ou latin.
Ne dormez pas trop au matin,
Pensez à garder vos honneurs.
A ce jour de saint Valentin,
Venez avant, nouveaux faiseurs.
Heur et Malheur sont en hutin (2),
Pour donner pers, cy et ailleurs,
Autant aux moindres qu'aux greigneurs (3);
Veulent départir leur butin,
A ce jour de saint Valentin.

RONDEAU XXII

De quoi vous sert cela, Fortune?
Vos propos sont, puis longs, puis courts,
Une fois êtes en décours (4),
L'autre, pleine comme la lune!
On ne vous trouve jamais une,
Nouvelletés (5) sont en vos cours;

(1) En.
(2) Lutte, débat.
(3) Plus grands.
(4) Comme en baisse.
(5) Nouveautés.

De quoi vous sert cela, Fortune?
Vos propos sont, puis longs, puis courts.
C'est votre manière commune;
Car, quand je vous requiers secours,
Vous fuyez, après vous je cours
Et pitié n'a en vous aucune.
De quoi vous sert cela, Fortune?

RONDEAU XXIII

Pourquoi moi, plus que les autres ne font,
Dois-je porter de Fortune l'effort?
Par tout je vais criant: Confort, Confort;
C'est pour néant, jamais ne me répond.
Me convient-il toujours au plus profond
De deuil nager, sans venir à bon port!
Pourquoi moi, plus que les autres ne font,
Dois-je porter de Fortune l'effort?
J'appelle aussi, et en bas et amont,
Loyal Espoir, mais je pense qu'il dort,
Ou je cuide (1) qu'il contrefait le mort;
Confort, n'Espoir (2), je ne sais où ils sont,
Pourquoi moi, plus que les autres ne font?

RONDEAU XXIV

En verrai-je jamais la fin
De vos œuvres, Mélancolie?
Quant au soir de vous me délie,
Vous me rattachez au matin.
J'aimasse mieux autre voisin
Que vous, qui si fort me guerrie (3).
En verrai-je jamais la fin
De vos œuvres, mélancolie?

(1) Crois.
(2) Ni espoir.
(3) Me fait la guerre.

Vers moi venez en larrecin (1),
Et me robez (2) Plaisance Lie;
Suis-je destiné, en ma vie,
D'être toujours en tel hutin? (3)
En verrai-je jamais la fin?

RONDEAU XXV

Qu'est cela? — C'est Mélancolie,
— Vous n'entrerez ja (4), — Pourquoi? — Pour ce
Que votre compagnie accourse (5)
Mes jours, dont je fais grand folie.
— Si me chassez par Chère Lie (6),
Brief reviendrai de pleine course.
— Qu'est cela? — C'est Mélancolie
— Vous n'entrerez jà, — Pourquoi? — Pource.
— Il faut que Raison amollie (7)
Votre cœur et plus ne se cource (8).
Ainsi pourrez avoir ressource,
Mais que votre mal sens deslie.
— Qu'est cela? — C'est Mélancolie.

RONDEAU XXVI

Fermez lui l'huis au visage,
Mon cœur, à Mélancolie,
Gardez (9) qu'elle n'entre mie,
Pour gâter notre ménage.
Comme le chien plein de rage.
Chassez la, je vous en prie;
Fermez lui l'huis au visage,

(1) Cachette.
(2) Dérobez ma joie, mon bonheur.
(3) Lutte.
(4) Pas.
(5) Rend court, diminue.
(6) Bonne chère, bon accueil.
(7) Amollisse.
(8) Courrouce.
(9) Prenez garde.

Mon cœur à Mélancolie.
C'est trop plus notre avantage
D'être sans sa compagnie,
Car toujours nous tance, et crie,
Et nous porte grand dommage.
Fermez lui l'huis au visage.

RONDEAU XXVII

Dedans l'amoureuse cuisine,
Où sont les bons, friands morceaux,
Avaler les convient tout chauds,
Pour réconforter la poitrine.
Sauce ne faut ni cameline (1),
Pour jeunes appétits nouveaux,
Dedans l'amoureuse cuisine,
Où sont les bons, friands morceaux,
Il suffit de tendre geline (2)
Qui soit sans os, ni vieilles peaux,
Mainssée (3) de plaisants couteaux;
C'est au cœur vraie médecine,
Dedans l'amoureuse cuisine.

RONDEAU XXVIII

Les en voulez-vous garder (4)
Ces rivières de courir
Et grues prendre et tenir
Quand haut les voyez voler!
A telles choses muser (5)
Voit on fols souvent servir.
Les en voulez vous garder
Ces rivières de courir!
Laissez le temps tel passer

(1) Sorte de moutarde.
(2) Poule.
(3) Émincée — ici découpée.
(4) Empêcher.
(5) S'amuser

Que Fortune veut souffrir,
Et les choses avenir (1)
Que l'on ne sait détourner
Les en voulez-vous garder !

RONDEAU XXIX

Sauves toutes bonnes raisons,
Mieux vaut mentir pour paix avoir
Qu'être battu pour dire voir (2) ;
Pource, mon cœur, ainsi faisons.
Rien ne perdons, si nous taisons,
Et si jouons au plus savoir,
Sauves toutes bonnes raisons,
Mieux vaut mentir pour paix avoir.
Parler boute (3) feu en maisons
Et détruit paix, ce riche avoir.
On apprend à taire et à voir,
Selon le temps et les saisons,
Sauves toutes bonnes raisons.

RONDEAU XXX

C'est grand peine que de vivre en ce monde,
Encore est-ce plus peine de mourir ;
Si (4) convient-il, en vivant, mal souffrir,
Et au derrain (5), de mort passer la bonde (6),
S'aucune (7) fois, joie ou plaisir abonde,
On ne les peut longuement retenir.
C'est grand peine que de vivre en ce monde,
Encore est-ce plus peine de mourir.
Pource, je veux comme un fol qu'on me tonde

(1) Arriver.
(2) Vrai.
(3) Met.
(4) Aussi.
(5) En dernier lieu (*aussi tard que possible*).
(6) Obstacle.
(7) Si aucune.

Si plus pense, quoi que vois avenir (1),
Qu'à vivre bien et bonne fin quérir;
Las! il n'est rien que Souci ne confonde;
C'est grand peine que de vivre en ce monde.

RONDEAU XXXI

Puisqu'êtes en chaleur d'Amour,
Pour Dieu, laissez voir votre urine;
On vous trouvera médecine
Qui briefment vous fera secours.
Trop tôt, outre le commun cours,
Vous bat le cœur en la poitrine,
Puisqu'êtes en chaleur d'Amour,
Pour Dieu laissez voir votre urine.
La fièvre blanche, ses séjours
A fait; si voulez que termine
Et que plus ne vous soit voisine,
Reposez vous pour aucuns (2) jours,
Puisqu'êtes en chaleur d'Amour.

RONDEAU XXXII

A trompeur, trompeur et demi;
Tel qu'on sème, convient cueillir;
Ce métier vois partout courir,
Chacun y joue et moi aussi.
Dis je bien de ce que je dis?
De tel pain soupe faut servir,
A trompeur, trompeur et demi,
Tel qu'on sème convient cueillir.
Et qui n'a pas langage en lui,
Pour parler selon son désir,
Un truchement lui faut quérir;
Ainsi, ou par là, ou par ci,
A trompeur, trompeur et demi.

(1) Quoique je voie arriver.
(2) Quelques.

RONDEAU XXXIII

Quand n'ont assez fait dodo
Ces petits enfanchonnés
Ils portent sous leurs bonnets
Visages pleins de bobo.
C'est pitié s'ils font jojo (1)
Trop matin, les dulcinés,
Quand n'ont assez fait dodo
Ces petits enfanchonnés
Mieux amassent à gogo
Gesir sur mols coissinés (2),
Car ils sont tant poupinés !
Hélas ! c'est gnogno, gnogno
Quand n'ont assez fait dodo.

RONDEAU XXXIV

Allez, allez, vieille nourrice
De Courroux et de Male Vie,
Rassotée Mélancolie (3),
Vous n'avez que deuil et malice.
Désormais plus n'aurez office
Avec mon cœur, je vous renie.
Allez, allez, vieille nourrice
De Courroux et de Male Vie.
Pour vous n'y a point lieu propice,
Confort l'a pris, n'en doutez mie (4),
Fuyez hors de la compagnie
D'Espoir ; fais (5) nouvel édifice ;
Allez, allez, vieille nourrice

(1) Joujou.
(2) Coussins.
(3) Mélancolie hébétée.
(4) N'en doutez pas.
(5) Faites.

RONDEAU XXXV

Mort de moi ! vous y jouez vous ?
— En quoi ? — En faits de tromperie.
— Ce n'est que coutume jolie
Dont un peu ont toutes et tous !
— Renverser s'en dessus dessous,
Est-ce bien fait ?, je vous en prie ?
Mort de moi ! vous y jouez vous ?
— En quoi ? — En faits de tromperie.
— Laissez-moi tâter votre pouls,
Vous tient point cette maladie ?
— Parlez bas, qu'on ne l'oie mie (1),
Il semble que criez aux loups :
Mort de moi ! vous y jouez vous ?

RONDEAU XXXVI

Qui a toutes ses hontes bues,
Il ne lui chault (2) que l'on lui dit,
Il laisse passer moquerie
Devant ses yeux, comme les nues.
S'on (3) le hue parmi les rues,
La tête hoche à chère lie (4).
Qui a toutes ses hontes bues,
Il ne lui chault que l'on lui dit.
Truffes (5) sont vers lui bien venues ;
Quand gens rient, il faut qu'il rie ;
Rougir on ne le ferait mei ;
Contenances n'a point perdues,
Qui a toutes ses hontes bues.

(1) Entende pas.
(2) Peu lui importe ce qu'on lui dit.
(3) Si on.
(4) Bon visage.
(5) Railleries.

RONDEAU XXXVII

Que nous en faisons (1)
De telles manières,
Et douces, et fières,
Selon les saisons !
  En champs, ou maisons,
Par bois et rivières,
Que nous en faisons
De telles manières !
  Un temps nous taisons,
Tenant assez chères
Nos joyeuses chères,
Puis nous rapaison (2)
Que nous en faisons !

RONDEAU XXXVIII

Je ne hennis pour autre avoine,
Que de m'en retourner à Blois ;
Trouvé me suis pour une fois
Assez longuement en Touraine.
  J'ai galé (3), à largesse pleine,
Mes (4) grands poissons et vins des Grois,
Je ne hennis pour autre avoine
Que de m'en retourner à Blois.
  A la cour plus ne prendrai peine,
Pour généraux et millenois,
Confesser à présent m'en vois (5)
Contre la peneuse semaine (6),
Je ne hennis pour autre avoine.

RONDEAU XXXIX

En la forêt de Longue Attente,
Par vent de Fortune Dolente,

(1) Ce que nous en faisons !
(2) Nous nous apaisons.
(3) Je me suis régalé.
(4) De mes.
(5) Je m'en vais.
(6) Semaine sainte.

Tant y vois abattu de bois
Que, sur ma foi, je n'y connois
A présent ni voie, ni sente.
Pieçà (1), y pris joyeuse rente,
Jeunesse la payait contente (2),
Or n'y ai qui vaille une noix,
En la forêt de Longue Attente,
Par vent de Fortune Dolente,
Tant y vois abattu de bois !
Vieillesse dit, qui me tourmente :
Pour toi n'y a pesson (3), ni vente,
Comme tu as eu autrefois ;
Passés sont tes jours, ans et mois ;
Suffise (4) toi et te contente,
En la forêt de Longue Attente.

RONDEAU XL

Par l'aumonier, Plaisant Regard,
Donnez l'aumône de Douceur
A ce pauvre malade cœur
Du feu d'Amour, dont Dieu nous gard.
Nuit et jour, sans cesser, il ard (5) ;
Secourez le, pour votre honneur ;
Par l'aumonier, Plaisant Regard,
Donnez l'aumône de Douceur.
S'il vous plaisait, de votre part (6),
Prier Amours qu'en sa langueur,
Pourvoyent (7), à votre faveur,
Aidé sera plus tôt que tard,
Par l'aumonier, Plaisant Regard.

(1) Autrefois j'y pris.
(2) Complant.
(3) On *paisson* (pâture).
(4) Suffis.
(5) Il brûle.
(6) De votre côté.
(7) Prier les amours qu'ils le s c ur nt en sa langu-ur.

RONDEAU XLI

Mon cœur, pour vous en garder,
De mes yeux qui tant vous tentent
Afin que devers vous entrent,
Faites les portes fermer.
S'ils vous viennent rapporter
Nouvelles, pensez qu'ils mentent,
Mon cœur, pour vous en garder,
De mes yeux qui tant vous tentent.
Mensonges savent conter
Et trop de Plaisir se vantent,
Fols sont qui en eux s'attendent (1),
Ne les vueillez écouter,
Mon cœur, pour vous en garder.

RONDEAU XLII

Espoir, confort des malheureux,
Tu m'étourdis trop les oreilles
De tes promesses nompareilles,
Dont trompes les cœurs douloureux.
En amusant les amoureux
Et faisant baster (2) aux corneilles,
Espoir, confort des malheureux,
Tu m'étourdis trop les oreilles.
Ne soies plus si rigoureux,
Mieux vaut qu'à raison te conseilles,
Car chacun se donne merveilles
Que n'as (3) pitié des langoureux,
Espoir, confort des malheureux.

RONDEAU XLIII

Qui ? quoi ? comment ? à qui ? pourquoi ?
Passé, présent ou avenir,

(1) Ont foi.
(2) On dit bayer aux corneilles.
(3) Que tu n'as.

Quand me viennent en souvenir,
Mon cœur en penser n'est pas coi,
Au fort (1), plus avant que ne dois,
Jamais je ne pense en guérir;
Qui? quoi? comment? à qui? pourquoi?
Passé, présent ou avenir.
On s'en peut rapporter à moi
Qui de vivre ai eu beau loisir,
Pour bien apprendre et retenir;
Assez ai connu, je m'en crois,
Qui? quoi? comment? à qui? pourquoi?

RONDEAU XLIV

Tant que Pâques soient passées,
Si nous avons rien trépassé (2),
Prions merci du temps passé,
Et pour les âmes trépassées,
Chacun pas à pas ses passées (3)
Fasse, avant que soit trépassé,
Tant que Pâques soient passées,
Si nous avons rien trépassé.
Foleur (4) a fait grandes passées,
Maints cœurs ont tout outre passé;
Pource, par nous soit compassé (5)
D'eschever (6) fautes compassées,
Tant que Pâques soient passées.

RONDEAU XLV

Armez vous de joyeux Confort,
Je vous en prie, mon pauvre cœur,
Que Détresse, par sa rigueur,
Ne vous navre jusqu'à la mort.

(1) Enfin.
(2) Si nous n'avons rien à nous reprocher.
(3) Revienne sur ses pas, médite.
(4) Folie, sottise, action vaine.
(5) Fermement décidé.
(6) Eviter.

Vous couvrant d'un pavaiz (1), au fort (2),
Tant qu'aurez passé sa chaleur,
Armez vous de joyeux Confort.
Je vous en pri, mon pauvre cœur.
Faites bon guet, tant qu'elle dort;
Espoir dit qu'il sera seigneur,
Et fera votre fait meilleur;
Contre Danger qui vous fait tort
Armez vous de joyeux Confort.

RONDEAU XLVI

Toujours dites: Attendez, attendez;
Pas ne payez vos reconforts comptant,
Joyeux Espoir, dont maints sont malcontents,
Qui ne savent comment vous l'entendez.
De Fortune, pour Dieu, l'arc détendez;
Ne souffrez plus qu'elle fasse contens (3).
Toujours dites: Attendez, attendez,
Pas ne payez vos reconforts comptant.
Votre grâce tôt sur moi étendez,
Vous connaissez assez à quoi contens (4);
Plus ne perdrai un tel trésor com (5) temps,
Ainsi que fait qui son heur met en dés (6);
Toujours dites: Attendez, attendez.

RONDEAU XLVII

Trop entré en la haute gamme,
Mon cœur, d'ut, ré, mi, fa, sol, la,
Fut jà pieçà (7), quand l'affola
Le trait du regard de ma Dame
Fors (8) lui, on n'en doit blâmer âme

(1) Sorte de bouclier.
(2) Enfin.
(3) Disputes.
(4) Je tends.
(5) Comme.
(6) Son bonheur joue aux dés.
(7) Longtemps.
(8) Sauf.

Puisqu'ainsi fait, comme fol l'a,
Trop entré en la haute gamme,
Mon cœur, d'ut, ré, mi, fa, sol, la.
Mieux l'eut valu être sous lame (1),
Car sottement s'en affola ;
Si (2), lui dis je : mon cœur, hola !
Mais compte n'en tint, sur mon âme,
Trop entré dans la haute gamme.

RONDEAU XLVIII

Montrez les moi ces pauvres yeux
Tous battus et défigurés,
Certes, ils sont fort empirés
Depuis hier qu'ils valaient mieux.
Ne se connaissent-ils pas tieulx (3) ?
Mal se sont au matin mirés (4).
Montrez les moi ces pauvres yeux
Tous battus et défigurés.
Ont ils pleuré devant leurs Dieux
Comme de leur grâce inspirés ?
Ou s'ils ont maints travaux tirés
Privéement en aucun (5) lieux ?
Montrez les moi ces pauvres yeux.

RONDEAU XLIX

Ennui, Souci, Soin et Mélancolie
Si vous prenez déplaisir à ma vie
Et désirez tôt avancer ma mort,
Tourmentez moi de plus fort en plus fort,
Pour en passer tout à coup votre envie.
Ai je bien dit ? Nennil (6), je le renie,
Et, par conseil de Bon Espoir, vous prie

(1) Sous les planches du cercueil.
(2) Aussi.
(3) Tels.
(4) Regardés.
(5) En quelque.
(6) Non pas.

Que m'épargnez ; ou vous me ferez tort,
Ennui, Souci, Soin et Mélancolie,
Si vous prenez déplaisir à ma vie,
Et désirez tôt avancer ma mort.
Et qu'est ceci ? je suis en rêverie,
Il semble bien que ne sais que je die ;
Je dis puis l'un, puis l'autre, sans accord ;
Suis je enchanté ? veille mon cœur ou dort (1) ;
Videz, videz de moi telle folie,
Ennui, Souci, Soin et Mélancolie.

RONDEAU L

Au puits profond de ma mélancolie
L'eau d'Espoir que ne cesse de tirer,
Soif de Confort me la fait désirer,
Quoi que souvent je la trouve tarie.
Nette la vois un temps et éclaircie (2),
Et puis après troubler et empirer
Au puits profond de ma mélancolie
L'eau d'Espoir que ne cesse de tirer.
D'elle trempe mon encre d'estudie (3),
Quand j'en écris, mais pour mon cœur irer (4) ;
Fortune vient mon papier désirer,
Et tout jette par sa grand félonie
Au puits profond de ma mélancolie.

RONDEAU LI

Hiver, vous n'êtes qu'un vilain,
Eté est plaisant et gentil,
En témoin (5) de Mai et d'Avril
Qui l'accompagnent soir et main (6).
Eté revêt champs, bois et fleurs,

(1) Mon cœur veille-t-il, ou dort-il ?
(2) Je la vois propre et claire.
(3) D'étude.
(4) Mettre en colère.
(5) En sont témoins.
(6) Matin.

De sa livrée de verdure
Et de maintes autres couleurs,
Par l'ordonnance de Nature.
Mais vous, Hiver, trop êtes plein
De neige, vent, pluie et grésil;
On vous dut bannir en exil.
Sans point flatter, je parle plain (1).
Hiver, vous n'êtes qu'un vilain.

RONDEAU LII

Rien ne valent ses mirlifiques.
Quelques bagues plus authentiques;
Afin qu'on y puisse chercher
Déployez tout votre panier,
Et pource, sans faire répliques,
En plusieurs lieux sont trop publiques,
D'où venez vous? petit mercier.
Et ses menues oberliques;
Rien ne valent ses mirlifiques,
Vous n'y gagnerez ja denier.
Les voulez vous mettre en chroniques
Cher les tenez comme reliques,
Se (4) me semble, ni vos pratiques.
Gueres ne vaut votre métier,
D'où venez vous, petit mercier?
Et ses menues oberliques (3);
Rien ne valent ces mirlifiques (2),

RONDEAU LIII

Ne blâmez, pource, mon métier.
Qui soit du tout à votre guise,
Pourtant si je n'ai marchandise
Petit mercier, petit panier!

(1) Franchement.
(2) Petits jouets.
(3) Menus bijoux.
(4) Il.

Je gagne denier à denier,
C'est loin du trésor de Venise,
(Petit mercier, petit panier !)
Pourtant si je n'ai marchandise.
Et tandis qu'il est jour ouvrier,
Le temps perds quant à vous devise :
Je vais parfaire mon emprise (1)
Et parmi les rues crier :
Petit mercier, petit panier !

RONDEAU LIV

L'hôtellerie de Pensée,
Pleine de venants et allants
Soucis, soient petits ou grands,
A chacun est abandonnée.
Elle n'est à nul refusée
Mais prête pour tous les passants
L'hôtellerie de Pensée,
Pleine de venants et allants.
Plaisance chèrement aimée
S'y loge souvent, mais nuisants (2)
Lui sont Ennuis gros et puissants,
Quand ils la tiennent empêchée (3)
L'hôtellerie de Pensée,

RONDEAU LV

Puis çà, puis là,
Et sus et jus (4)
De plus en plus,
Tout vient et va.
Tous on verra
Grands et menus,
Puis çà, puis là,
Et sus et jus.

(1) Entreprise. Je vais faire mon commerce.
(2) Mais lui nuisent.
(3) Prisonnière.
(4) Haut et bas.

Vieux temps déjà
S'en sont courus,
Et neufs venus,
Que da ! que da !
Puis çà, puis là.

RONDEAU LVI

Puisque par deçà demeurons,
Nous Solognais et Beaucerons,
En la maison de Savonnières,
Souhaitez nous des bonnes chères
Des Bourbonnais et Bourguignons.
Aux champs, par haies et buissons,
Perdrix et lièvres nous prendrons,
Et irons pêcher sur rivières,
Puisque par deçà demeurons,
Nous Solognais et Beaucerons,
En la maison de Savonnières.
Vivres, tabliers (1), cartes aurons
Où souvent nous étudirons
Vins, mangers de plusieurs manières ;
Galerons (2), sans faire prières,
Et de dormir ne nous faindrons (3),
Puisque par deçà demeurons.

RONDEAU LVII

O très dévotes créatures,
En hypocrisies d'amours
Que vous querez (4) d'étranges tours
Pour venir à vos aventures !
Vous cuidez (5) bien par vos peintures (6)
Faire sots, aveugles et sourds,

(1) Jeux.
(2) Nous nous régalerons.
(3) Nous ne nous ferons pas manque.
(4) Inventez.
(5) Pensez.
(6) Par vos mines, manières.

O très dévotes créatures,
En hypocrisies d'amours.
On ne peut desservir deux cures,
Ni prendre gages en deux cours;
Prenez les champs ou les faubourgs,
Ils sont de diverses natures,
O très dévotes créatures.

RONDEAU LVIII

Quand Pleur ne pleut, Soupir ne vente,
Et que cessée est la tourmente
De Deuil, par le doux temps d'Espoir,
La nef de Désireux Vouloir
A Port Heureux fait sa descente.
Sa marchandise met en vente
Et à bon marché la présente
A ceux qui ont fait leur devoir,
Quand Pleur ne pleut, Soupir ne vente,
Et que cessée est la tourmente
De Deuil, par le doux temps d'Espoir.
Lors les marchands de Longue Attente,
Pour gaaigner (1) et corps et rente
Et tout ce qu'en peuvent avoir,
D'en acheter font leur pouvoir
Tant que chacun cœur s'en contente,
Quand Pleur ne pleut, Soupir ne vente.

RONDEAU LIX

Souper au bain et diner en bateau,
En ce monde n'a telle compagnie (2),
L'un parle ou dort, et l'autre chante ou crie,
Les autres font ballades ou rondeau.

(1) Gagner (nous respectons l'orthographe à cause du nombre de pieds).
(2) Il n'y a telle compagnie (il n'y a rien de tel !)

Et y boit ou du vieil et du nouveau,
On l'appelle le déduit de la pie (1).
Souper au bain et diner en bateau,
En ce monde n'a telle compagnie.
Il ne me chault (2) ni de chien ni d'oiseau ;
Quand tout est fait, il faut passer sa vie
Le plus aise (3) qu'on peut, à chère lie (4) ;
A mon avis, c'est le métier bon et beau,
Souper au bain et diner en bateau.

RONDEAU LX

L'eaue de Pleurs, de Joie ou de Douleur,
Qui fait moudre le moulin de Pensée,
Dessus lequel la rente est ordonnée,
Qui doit fournir la dépense du cœur,
Départir (5) fait farine de Douceur,
D'avecques son de Dure Destinée,
L'eaue de Pleurs, de Joie et de Douleur,
Qui fait moudre le moulin de Pensée.
Lors le meunier, nommé Bon ou Mal Heur,
En prend profit, ainsi que lui agrée ;
Mais Fortune souvent demeurée
Lui détourbe (6) maintefois, par rigueur,
L'eau de Pleurs, de Joie et de Douleur.

RONDEAU LXI

Ne cessez de tancer, mon cœur,
Et fort combattre ces faux yeux
Que nous trouvons, vous et moi, tieulx (7)
Qu'ils nous font trop souffrir douleur.

(1) *Pie* signifie souvent foison
(2) Je ne m'inquiète.
(3) Aisément.
(4) A faire bonne chère.
(5) Séparer.
(6) Eloigne de lui.
(7) Tels.

Etroitement commandez leur
Qu'ils ne trottent en tant de lieux.
Ne cessez de tancer, mon cœur,
Et fort combattre ces faux yeux.
Et leur montrez telle rigueur
Qu'ils obéissent, si m'aid' Dieu,
Qu'ils obéissent, si m'aid' Dieu,
A vous, vous montrant leur Seigneur;
Ne cessez de tancer mon cœur.

RONDEAU LXII

Ni bien, ni mal, mais entre deux
J'ai trouvé aujourd'hui mon cœur
Qui, parmi Confort et Douleur,
Se seyait au milieu d'entr'eux.
Il me dit: Qu'est-ce que tu veux?
Peu répondis pour le meilleur.
Ni bien, ni mal, mais entre deux
J'ai trouvé aujourd'hui mon cœur.
Aux dames et aux paons fais vœux,
Si Fortune me tient rigueur,
De sa foi requerrai Bon Heur
Qu'il s'acquitte, quand je me deulx (1),
Ni bien, ni mal, mais entre deux.

RONDEAU LXIII

Devenons sages désormais,
Mon cœur, vous et moi, pour le mieux,
Nos oreilles, aussi nos yeux,
Ne croyons de léger (2) jamais.
Passer faut notre temps en paix;
Vu que sommes au rang des vieux,
Devenons sages désormais,
Mon cœur, vous et moi, pour le mieux.

(1) Désespère.
(2) Légèrement.

Si nous pouvions par souhaits
Rajeunir, ainsi m'aide Dieux (1),
Feu Gregeois ferions en maints lieux;
Mais les plus grands coups en sont faits,
Devenons sages désormais.

RONDEAU LXIV

Ces beaux mignons à vendre et à revendre,
Regardez les, sont ils pas à louer?
Au service sont tous près d'eux louer
Du Dieu d'Amours, s'il lui plait à les prendre;
Bon école sauront bientôt apprendre;
Bons écoliers, je les veux avouer (2),
Ces beaux mignons à vendre et à revendre;
Regardez les, sont ils pas à louer?
Et s'ils faillent (3), il les pourra reprendre,
Quand ils voudront trop nycement (4) jouer,
Et (5) sus leurs bras la chemise nouer,
Tant qu'au battre ne se puissent défendre (6),
Ces beaux mignons à vendre et à revendre.

RONDEAU LXV

Amour, à vous ne chault de moi (7),
N'à (8) moi de vous, c'est quitte et quitte;
Un vieillard jamais ne profite
Avecques vous, comme je crois.
Puisque suis absous de ma foi,
Et Jeunesse m'est interdite,
Amour, à vous ne chault de moi,

(1) Que Dieu m'aide.
(2) Reconnaître.
(3) S'ils faillissent, s'ils font des fautes, s'ils se trompent.
(4) Niaisement.
(5) Sous-entendu : *Et il pourra.*
(6) Qu'ils ne puissent se défendre.
(7) Vous ne vous souciez pas de moi.
(8) Ni.

N'à moi de vous, c'est quitte et quitte.
Jeune, sus votre vieille loi,
Vieil, la nouvelle je despitte (1),
Ni je ne crains la mort subite
De Regard ; qu'en dites vous, quoi ?
Amour, à vous ne chault de moi !

RONDEAU LXVI

Bannissons Souci, ce ribaud
Battu de verges par la ville,
C'est un crocheteur trop habile
Pour embler (2) Joie qui tant vaut.
Couper une oreille lui faut.
Il est fort larron entre mille.
Bannissons Soucy, ce ribaud
Battu de verges par la ville.
Si plus ne revient, ne m'en chault ;
Laissez le aller sans croix, ni pille,
Le Diable l'ait au trou Sebille ;
Point n'en saille (3) pour froid, ni chaud.
Bannissons Souci, ce ribaud.

RONDEAU LXVII

Comme monnaie décriée (4),
Amour ne tient compte de moi ;
Jeunesse m'a laissé, pourquoi ?
Je ne suis plus de sa livrée (5).
Puisque telle est ma destinée,
Désormais me faut tenir coi.
Comme monnaie décriée,
Amour ne tient compte de moi.
Plus ne prend plaisir qu'en pensée

(1) Je méprise.
(2) Dérober.
(3) Sorte.
(4) Fausse.
(5) De ses serviteurs.

Du temps passé; car, sur ma foi,
Ne me chault du présent que vois,
Car Vieillesse m'est délivrée
Comme monnaie décriée.

RONDEAU LXVIII

Ecolier de Mélancolie,
Des verges de Souci battu,
Je suis à l'étude tenu,
Es derreniers (1) jours de ma vie.
Si j'ai ennui, n'en doutez mie,
Quand me sens vieillard devenu,
Ecolier de Mélancolie.
Des verges de Souci battu.
Pitié convient que pour moi prie
Qui me trouve tout éperdu;
Mon temps je perds et ai perdu,
Comme rassoté (2) en folie,
Ecolier de Mélancolie.

RONDEAU LXIX

Allez vous en d'où vous venez,
Ennuyeuse Mélancolie,
Certes on ne vous mande mie
Trop privée vous devenez.
Souci avecques vous menez,
Mon huis ne vous ouvrirai mie.
Allez vous en d'où vous venez,
Ennuyeuse Mélancolie.
Car mon cœur en tourment tenez,
Quand êtes en sa compagnie;
Prenez congé, je vous en prie,
Et jamais plus ne retournez;
Allez vous en d'où vous venez.

(1) Les derniers.
(2) Hébété.

RONDEAU LXX

Il n'est nul si beau passe temps
Que de jouer à la Pensée,
Mais qu'elle soit bien dépensée
Par Raison, ainsi je l'entends.
Elle a fait mil dépens (1) comptant
Par Espoir soit récompensée.
Il n'est nul si beau passe temps
Que de jouer à la Pensée.
Elle dit : A ce je m'attends,
Vu qu'ai Loyauté pourpensée,
Que de mes soucis dispensée
Serai, malgré les malcontents.
Il n'est nul si beau passe temps.

RONDEAU LXXI

Pour Dieu, faites moi quelque bien,
Vu que m'a dérobé Vieillesse,
Plaisance ; car, en ma jeunesse,
Vous savez que vous aimais bien.
Pour vous n'ai épargné du mien,
Or suis pauvre, plein de faiblesse,
Pour Dieu, faites moi quelque bien,
Vu que m'a dérobé Vieillesse.
Devoir (2) ferez, comme je tiens,
Car j'ai dépendu (3) à largesse,
Pieça (4), mon trésor de liesse (5),
Et maintenant je n'ai plus rien ;
Pour Dieu, faites moi quelque bien.

(1) Mille dépenses
(2) Votre devoir.
(3) Dépensé
(4) Autrefois.
(5) De plaisir.

RONDEAU LXXII

Ah ! que vous m'ennuyez, Vieillesse,
Que me grevez plus que oncques mais (1)
Me voulez-vous à tout jamais
Tenir en courroux et rudesse !
Je vous fais loyale promesse
Que ne vous aimerai jamais.
Ah ! que vous m'ennuyez, Vieillesse,
Que me grevez plus que oncques mais !
Vous m'avez banni de Jeunesse,
Rendre me convient désormais.
Et faites vous bien ? Nennil (2), mais,
De tous maux on vous tient maîtresse.
Ah ! que vous m'ennuyez, Vieillesse !

RONDEAU LXXIII

Assourdi de Non Chaloir,
Aveuglé de Déplaisance,
Pris de goutte de Grevance
Ne sais à quoi puis valoir.
Voulez vous mon fait savoir ?
Je suis presque mis en trance,
Assourdi de Non Chaloir,
Aveuglé de Déplaisance.
Si le Médecin Espoir,
Qui est le meilleur de France,
N'y met briefment pourvéance,
Vieillesse éteint mon pouvoir,
Assourdi de Non Chaloir.

RONDEAU LXXIV

Mentez, menteurs à quarterons,
Certes point ne vous redoutons,

(1) Que vous me blessez plus que jamais.
(2) Non point.

Ni vous, ni votre baverie;
Loyauté dit, de sens garnie:
Fi de vous et de vos raisons.
On ne vous prise deux boutons,
Et pource, nous vous déboutons,
Eloignant notre compagnie;
Mentez, menteurs à quarterons,
Certes point nous vous redoutons,
Ni vous, ni votre baverie.
Vos parlés (1), pires que poisons,
Boutent (2) par tout feu en maisons;
Que voulez vous que l'on vous die?
Dieu tout puissant si (3) vous maudie,
Vous donnant de maux (4) jours foisons;
Mentez, menteurs à quarterons!

RONDEAU LXXV

Des soucies de la cour (5)
J'ai acheté aujourd'hui,
De deux bien garni j'en suis,
Quoi que mon argent soit court.
A les avoir chacun y court,
Mais quant à moi, je m'enfuis.
Des soucies de la cour
J'ai acheté aujourd'hui.
Je deviens vieil, sourd et lourd,
Et quand me trouve en ennui,
Non Chaloir est mon appui,
Qui maintefois me secourt
Des soucies de la cour.

RONDEAU LXXVI

Tais toi, cœur, pourquoi parles tu?
C'est folie de trop parler

(1) Paroles.
(2) Mettent.
(3) Certes.
(4) Mauvais.
(5) Sou-ci-es (trois pieds).

De cē que ne puis amender,
Ton jangler (1) ne vaut un fetu,
Tu perds temps, d'Espoir dévêtu;
Pense de te réconforter.
Tais toi, cœur, pourquoi parles-tu?
C'est folie de trop parler.
J'ai déjà plusieurs ans vécu,
Et tant connais qu'au paraler (2)
Il faut bien ou mal endurer;
Rien ne gagne d'être têtu,
Tais toi, cœur, pourquoi parles tu?

RONDEAU LXXVII

Prenons congé du plaisir de nos yeux,
Puisqu'à présent ne pouvons mieux avoir,
De revenir faisons notre devoir,
Quand Dieu plaira, et sera pour le mieux.
Il faut changer aucune fois (3) les lieux,
Et essayer, pour plus, ou moins savoir.
Prenons congé du plaisir de nos yeux,
Puisqu'à présent ne pouvons mieux avoir.
Ainsi parlent les jeunes et les vieux;
Pource, chacun en fasse son pouvoir.
Nul ne mette sa surté en Espoir,
Car aujourd'hui courent les Heurs tieulx queux (4)
Prenons congé du plaisir de nos yeux .

RONDEAU LXXVIII

De Vieillesse porte livrée
Qu'elle m'a, puis (5) un temps, donnée,
Quoi que soit (6) contre mon désir,

(1) Bavardage.
(2) Qu'après tout.
(3) Quelquefois.
(4) Tels quels.
(5) Depuis.
(6) Quoi que ce soit.

Mais malgré moi le faut souffrir,
Quand par Nature est ordonnée.
  Elle est d'Ennui si fort bordée,
Dieu sait que l'ai chère achetée,
Sans guères d'argent et de Plaisir.
De Vieillesse porte livrée
Qu'elle m'a, puis un temps, donnée,
Quoi que soit contre mon désir.
  Par moi puisse être bien usée,
En Heur et Bonne Destinée,
Et à mon souhait parvenir,
Tant que vivre puisse et mourir
Selon l'écrit de ma pensée
De Vieillesse porte livrée.

TABLE DES MATIÈRES

Notice sur Ch. d'Orléans I
Bibliographie XI
Poème 1
Copie de la lettre de retenue 13
BALLADES I A XXIV 15
Songe en complainte 40
Requête 45

BALLADES

Départie d'amours en ballades 48
Obligation de Vaillant 60
Vidimus de la dite obligation 61
BALLADES I A VI 62
La Complainte de France 68
BALLADES I et II 70

BALLADES SUR PLUSIEURS SUJETS

BALLADES I A VII 73

COMPLAINTES

COMPLAINTES I et II 79

CHANSONS

CHANSONS I A XXXI 86
Caroles 101

RONDEAUX

RONDEAUX I A LXXVIII 102

Universitas
BIBLIOTHECA

Imp. Art. L.-Marcel Fortin=Rocoffort et Cie, Srs
6, Chaussée d'Antin, Paris.

911 / 2 -245

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

06 0274

27 MAR '85
MAR 22 '85

NOV 30 1995
NOV 30 1995
15 DEC 1995

MAR 28 2002
APR 02 2002

UDAOU 01 2007

a39003 002082385b

CE PQ 1553
.C5 1900Z
C00 CHARLES D'OR POEMES, BA
ACC# 1386922

PRIX : 1 franc — RELIÉ : 1 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES

Français et Étrangers

(sous la direction de M. Alph. Séché)

PRIX : 1 franc — RELIÉ : 1 fr. 50

PARUS :

MUSSET — BYRON — RONSARD — BÉRANGER — André CHÉNIER
Henri HEINE — SCARRON — Hégésippe MOREAU — Edgar POE
Du BELLAY — BRIZEUX — GÉRARD DE NERVAL — Louis UHLAND
Charles d'ORLÉANS — Casimir DELAVIGNE

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Gœthe — Schiller — Villon — Young — Léopardi — Voltaire

PRIX : 1 fr. = HORS SÉRIES = PRIX : 1 fr.

LES SONNETS D'AMOUR — LES PLUS JOLIS VERS DE L'ANNÉE 1907. — LES POÈTES-MISÈRE

PRIX : 1 franc — RELIÉ : 1 fr. 50

LES PROSATEURS ILLUSTRES

Français et Étrangers

(sous la direction de M. Ch. Simond)

PRIX : 1 franc — RELIÉ : 1 fr. 50

PARUS :

J.-J. ROUSSEAU — STENDHAL — STERNE — EUGÈNE SUE
WALTER SCOTT — CREBILLON FILS — HOFFMANN — BRANTOME
Mme de GIRARDIN — SWIFT — MARIVAUX — Charles NODIER

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Pétrone — Montaigne — Machiavel — Paul-Louis Courier — Rabelais
Saint-Simon

PRIX : 2 francs — RELIÉ : 2 fr. 75

ENCYCLOPÉDIE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉE

(sous la direction de M. Ch. Simond)

PRIX : 2 francs — RELIÉ : 2 fr. 75

PARUS :

L'INDE — LA GRÈCE

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

La Norvège — L'Italie — La Hollande — L'Angleterre — La Perse
La France — La Russie — L'Espagne — Le Japon — La Chine

PRIX : 1 fr. 50 — Relié souple 2 fr. 25

COLLECTION HISTORIQUE ILLUSTRÉE

Rédigée d'après les Documents d'Archives et les Mémoires
par A. SAVINE

PRIX : 1 fr. 50 — Relié souple 2 fr. 25

PARUS :

LE 9 THERMIDOR — FOUQUET — LES JOURS DE TRIANON
LA COUR GALANTE DE CHARLES II
L'ABDICATION DE BAYONNE
L'ASSASSINAT DE LA DUCHESSE DE PRASLIN
LA VIE A LA BASTILLE — LA VRAIE REINE MARGOT

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Les Jours de la Malmaison.

Imp. Art. L.-Marcel Fortin = Rocoffort et Cie, Srs, 6, Chaussée d'Antin, Paris.